



ŒUVRES

DE

CHARLES NODIER.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES.

Imprimerie d'EVERAT, rue du Cadran, n. 16.

ŒUVRES

DE

CHARLES NODIER.

I

JEAN SBOGAR.

PARIS,

LIBRAIRIE D'EUGÈNE RENDUEL,

RUE DES GRANDS AUGUSTINS, N. 22.

—

1832.



PRÉLIMINAIRES.

Les personnes dont je suis connu me dispenseroient probablement sans peine de déclarer que cette nouvelle édition de quelques foibles ouvrages profondément oubliés du public n'est pas une spéculation de vanité. L'âge avance pour moi; mais je suis encore loin de cette époque d'heureux oubli

où la vieillesse, revenue aux jeux des enfants, s'amuse des hochets qui ont amusé le berceau. Cette publication tardive est le simple effet d'une convenance de librairie, et les motifs que j'ai pour desirer son succès n'ont aucun rapport avec les prétentions du talent et les espérances de la gloire.

Après ces précautions oratoires d'une prudente modestie qui laisse peut-être percer quelque orgueil, comme les trous du manteau d'un philosophe, me permettra-t-on de parler de ces écrits ressuscités par la presse comme s'ils existoient encore réellement dans la mémoire de leurs anciens lecteurs? Pourquoi pas, s'il sort, de ce retour complaisant de l'esprit d'un écrivain vers les riens de sa jeunesse, un petit nombre d'anecdotes qui méritent d'être lues quand on n'a rien de mieux à faire? Dans ce temps de diffusion universelle, les auteurs de *Mémoires* et de *Souvenirs* ont eu souvent l'occasion de remarquer qu'il s'atta-

choit quelque charme à la personnalité, et que l'esprit, fatigué d'émotions immenses, se réfugioit volontiers dans la sphère étroite des petites impressions individuelles. D'ailleurs ces préfaces sont faites pour ceux qui lisent mes romans, et quiconque a du temps à perdre pour lire mes romans est disposé, je pense, à me pardonner mes préfaces.

Je ne dirai pas quelles circonstances me décidèrent à publier en 1818 le roman de *Jean Sbogar,* ébauché en 1812 aux lieux qui l'ont inspiré. Il me suffira de noter en passant que j'entrois alors dans une carrière très-sérieuse où je n'ai fait qu'un pas, et que cette considération me défendoit d'attacher mon nom au frontispice. La politique de Jean Sbogar eût été en effet une mauvaise recommandation pour l'homme qui alloit professer les sciences politiques dans la petite Tartarie; et personne ne s'étonnera que l'auteur, reconnu malgré ses précautions, y ait été mis à l'*in-*

dex comme son livre. On pourra juger au reste par l'opportunité de cette publication du haut esprit de convenances et d'aptitude aux concessions intéressées qui m'a dirigé dans toutes les grandes affaires de ma vie.

Le succès me dédommagea un peu cette fois des vicissitudes de la faveur. L'anonyme me porta bonheur dans les journaux où l'on a toujours toléré assez volontiers la vogue passagère d'un écrit nouveau, quand elle ne tire pas à conséquence pour une réputation. L'impression d'un moment que produisit cette bagatelle étoit d'ailleurs fort étrangère au mérite intrinsèque du livre. Elle résultoit de la disposition générale des esprits que les événements des années antérieures avoient peu à peu ramenés aux doctrines de la liberté, et le caractère de mon héros m'avoit permis de porter à leur dernière expression des théories dont je suis loin d'accepter en tout point la responsabilité. Elle étoit grave alors, et le se-

roit peut-être aujourd'hui davantage si les prolétaires lisoient les romans. Je me réjouis de penser que les progrès de la civilisation n'en sont pas encore venus là, et que les rêveries de mon Gracchus de Spalato n'exerceront pas plus d'influence jusqu'à nouvel ordre sur les sociétés vivantes que celles du Dieu qu'on adore à la rue Taitbout.

Il faut pourtant que ma brochure en deux volumes ait porté quelque empreinte d'un caractère d'homme, puisqu'on ne trouva qu'un homme à qui l'attribuer, et que ce fut (j'en demande humblement pardon à sa noble mémoire) mon illustre ami Benjamin-Constant. Des journalistes qui se crurent mieux avisés, et qu'avoit trompés je ne sais quel mélange d'ascétisme d'amour et de philantropie désespérée qui se confondent dans cette bluette, en accusèrent madame de Krudener, qui n'étoit pas un homme, et qui commençoit à n'avoir plus de sexe. Je n'intervins pas

dans ce débat qui ne pouvoit durer longtemps. *Adolphe* et *Valérie* répondoient pour leurs auteurs.

Me voici parvenu à l'histoire du plus éclatant de mes succès, et je ne peux guère m'y tromper, car je ne suis pas ébloui par la quantité. Je raconte des faits, et c'en est assez pour mettre mon humilité à son aise. Je crois avoir dit quelque part qu'une préface étoit un ouvrage d'orgueil; je le répète volontiers. Orgueil innocent au reste, et presque digne d'une tendre compassion, que celui qui se fonde sur le bruit d'un petit livre, et qui dure tout juste le temps de l'escorter du magasin sous le pilon, en attendant qu'il subisse une nouvelle métamorphose dans les moules du cartonnier ! La vieille Marie de Gournay, digne fille d'alliance de Montaigne, a merveilleusement exprimé ma pensée dans un vers sublime qui feroit envie à nos jeunes et brillants poëtes :

L'homme est l'ombre d'un songe, et son œuvre est son ombre.

En vérité, *Jean Sbogar* n'est que mon ombre, tout au plus, ou je me suis grandement trompé sur la pauvre place que je tiens au soleil.

Le nom de l'auteur de *Jean Sbogar* revint à Paris de Sainte-Hélène. Ce n'est pas le plus long de mes voyages, mais c'est l'*Odyssée* de ma renommée. On ne la reprendra jamais à voler si loin. Napoléon, dont le goût littéraire n'étoit pas bien sûr, témoin sa prédilection pour les supercheries épiques de Macpherson, et pour le pastiche homérique de Luce de Lancival, s'occupa de *Jean Sbogar* pendant deux jours. Les journaux anglois annoncèrent qu'il avoit passé une nuit à le lire, et quelques heures à l'annoter sur un exemplaire qui est resté, à ce qu'on m'a dit souvent, dans les mains du général Gourgaud. Quant au souvenir de mon nom, il ne seroit pas tout-à-fait nécessaire, pour supposer qu'il l'eût conservé, de lui attribuer la puissance de mémoire de

César, qui appela, chacun par le sien, les quarante mille soldats dont il étoit accompagné dans les plaines de Pharsale. Si Napoléon a cru réellement, comme il l'a dicté à ses chroniqueurs, qu'il ne se soit fait, sous son règne, que vingt-six arrestations sans mandat judiciaire et sans écrous, sur lettres de cachet revêtues de sa signature impériale, j'aurois bien pu me trouver là. Cette particularité s'explique, heureusement, d'une manière encore plus naturelle, par un fait très-simple. Un des amis de Napoléon, à Sainte-Hélène, avoit été le mien, à Paris, en 1814, et il savoit l'histoire de *Jean Sbogar*, dans un temps où je ne pensois pas à l'achever. Je suis fier, mais je suis sincère; une pareille circonstance rabat beaucoup de l'illustration qui résulteroit pour moi d'avoir été deviné par Napoléon, et j'aurois renoncé volontiers à ce titre équivoque de gloire, s'il m'avoit été permis d'en faire tort à mon éditeur.

Quoi qu'il en soit, cette apostille, venue de haut lieu, excita probablement un instant de rumeur dans le bureau de rédaction des feuilletons bonapartistes où je ne jouissois pas d'un grand crédit. Je suppose que ce fut d'abord une assez grave question que de savoir si l'auteur de *Jean Sbogar* avoit gagné quelque peu de chose en capacité, ou si Napoléon étoit tombé en enfance. Comme il n'étoit pas de ma destinée d'être pesé dans une telle balance, j'ai aujourd'hui quelque pudeur à le dire. Tout en y réfléchissant, les rédacteurs qui étoient gens habiles, et qui l'ont supérieurement prouvé depuis, convinrent d'un parti moyen. Il fut décidé qu'on n'invente rien en littérature, ce qui est tout-à-fait mon avis; que cela est défendu plus spécialement qu'à personne aux écrivains qui ne sont pas de l'Académie, ce que je n'admets pas d'une manière aussi exclusive, et que tout homme qui avoit osé composer *Jean Sbogar* seroit convaincu de

l'avoir volé. Cette résolution passa, je dois le dire, à l'unanimité. Le procureur du roi n'informa point. Il avoit cependant beau jeu.

Byron parut tout juste, en françois, au milieu de la discussion, et on s'aperçut soudainement, tant sont profondes les perspicacités de la malveillance, que mon malheureux voleur avoit été volé au *Corsaire*. Il est vrai que *Jean Sbogar* avoit quatre ou cinq ans de plus que son aîné d'invention; mais on n'y regarde pas de si près quand on dispute avec l'agneau. La critique a un bon côté. Je lus Byron, que je connoissois à peine pour l'avoir entendu nommer deux ou trois fois à madame de Staël. Je l'ai lu souvent depuis avec une admiration dont il n'est pas redevable à ma reconnoissance. *Le Corsaire* ressemble à beaucoup de choses, comme tout ce que l'on écrira d'ici à la fin des siècles. Il m'a été impossible, et j'en fais mon compliment à Byron, de lui trouver le moindre

rapport avec *Jean Sbogar*. Certainement, ce n'étoit pas là le cas de dire, dans aucune acception possible, que les beaux esprits se rencontrent. Si j'avois été Byron, j'aurois porté plainte. Byron, qui savoit le françois précisément comme je sais l'anglois, ne se plaignit point. Il est mort sans avoir ouvert ni *Jean Sbogar*, ni les journaux où il en est question, et ce n'est pas de cela qu'il est mort.

Je ne me plaignis pas non plus. La bibliographie m'avoit bien quelques obligations. Je ne m'étois jamais sérieusement occupé que d'elle, et comme c'est son affaire d'éclaircir les dates et de redresser les torts littéraires, j'espérois qu'elle me vengeroit, si jamais, bibliographie et moi, nous arrivions côte à côte par-devant la postérité. C'est alors que s'imprimoit, sur un papier magnifique, et décoré au frontispice de l'ancre scientifique des Aldes, l'excellent *Catalogue de la biblio-*

thèque d'un amateur. Le docte et ingénieux auteur se garda bien de me reprocher d'avoir volé Byron ; il étoit trop fort pour cela sur le synchronisme des livres, et il estimoit à leur prix ces sornettes , bonnes tout au plus pour l'érudition d'un journal ; mais après avoir fait justice de cette polémique *aigre-douce*, à laquelle il oublioit probablement que je n'avois pas concouru, il me déclara voleur en sa qualité de juré-critique. Il n'y avoit que le nom du volé de changé. Vous me direz que les voleurs ne savent pas toujours le nom des gens qu'ils volent ; mais vous seriez peut-être aussi embarrassé que moi si on vous accusoit d'avoir volé Zchocke.

Cette notule beaucoup plus *aigre-douce*, pour ne pas dire plus aigre, que ma polémique, à laquelle je n'avois jamais pensé, me plongea dans une cruelle consternation. Je me trouvois atteint et convaincu, dans un livre

doué du principe de vie, du crime d'avoir volé Zchocke, moi qui ne voudrois voler personne au monde, fût-ce Zchocke, moi qui ne connoissois pas Zchocke, bien qu'il eût été traduit par M. Lamartelière, et qu'il se trouvât de ladite traduction dudit Zchocke un exemplaire en papier vélin à dos de maroquin bleu dans la bibliothèque de M. Renouard; moi qui n'étois pas digne de connoître Zchocke en 1812, puisque je ne connoissois pas Byron ! j'allai demander partout des nouvelles de Zchocke. Au diable qui avoit ouï parler de Zchocke ! Je commençois à me persuader enfin que la pièce de Zchocke n'existoit qu'à un seul exemplaire, qui tenoit sa place chez M. Renouard, parmi tant d'autres précieuses raretés, quand mon bon camarade, M. de Pixéricourt, m'apprit que Zchocke étoit en effet l'auteur d'un drame qui n'avoit aucun rapport avec *Jean Sbogar*, et dont il avoit composé, lui, un

mélodrame qui valoit cent fois mieux que *Jean Sbogar* et le drame de Zchocke. Je n'eus aucune peine à le croire, mais je ne voulois juger que pièces en main, tant j'avois à cœur, dans mon innocence littéraire, de n'avoir pas pillé Zchocke.

Je finis par le trouver. Quelle humiliation, grand Dieu! D'abord, mon héros s'appelle Jean Sbogar, celui de Zchocke, Abelino; et mon savant confrère à l'ancienne Académie celtique, Éloi Johanneau, vous prouvera quand vous voudrez que c'est littéralement la même chose. En second lieu, Abelino est un grand seigneur qui se fait passer pour un bandit, et Jean Sbogar un bandit qui se fait passer pour un grand seigneur. Le plagiat devient sensible. Troisièmement, Abelino est marié avec la plus riche héritière de la République, et Jean Sbogar refuse d'épouser la jeune fille qu'il aime, de peur de la tacher de son infamie. Le larcin est flagrant.

Quatrièmement, Abelino sauve son pays en trahissant la foi qu'il a jurée à des voleurs; et Jean Sbogar, qui n'a porté ses vues qu'à la liberté ou à l'échafaud, marche à la mort avec ses compagnons. Ici l'effronterie du vol va jusqu'à l'impudence. Enfin les deux actions se passent à Venise, où jamais on n'avoit eu l'idée de placer une autre action romanesque, et c'est, pour cette fois, comme si vous me preniez la main dans la poche de Zchocke!

Je suis né très-sensible à cette partie de la critique littéraire qui implique des questions morales. Je n'avois rien eu à faire avec Zchocke, mais il me sembloit que tout le monde pouvoit dire en me voyant passer : Voilà le plagiaire de Zchocke. J'avois appris que Zchocke étoit un de ces talents éminents qu'on ne rencontre pas souvent sur la route des réputations, et sur cette route-là j'étois bien sûr de mon *alibi;* mais cela ne me tranquillisoit pas. J'avois des visions de

Zchocke et d'Abelino. J'avois des cauchemars d'Abelino et de Zchocke; j'en fis une grosse maladie dont je ne fus sauvé que par le sentiment de ma vertu. Je tenois en effet une bien grande consolation en réserve dans le for intérieur de ma conscience injustement soupçonnée; c'est que je n'avois eu besoin de prendre *Jean Sbogar* à personne, puisque je devois au hasard l'avantage peu envié, selon toute apparence, de l'avoir connu assez particulièrement.

Pendant que j'y réfléchissois, il arriva une chose fort singulière; c'est qu'on oublia aussi complétement mon livre que s'il n'avoit jamais paru. Il fallut me résoudre à garder ma défense pour la troisième édition. Aujourd'hui que revoilà *Jean Sbogar*, et qu'il en sera peut-être question jusqu'à demain, je me vois obligé à déclarer que personne au monde n'a de plagiat à m'imputer dans cette affaire, si ce n'est, peut-être, le

greffier des assises de Laybach en Carniole, l'honnête M. Repisitch, qui voulut bien me donner, dans le temps, les pièces de la procédure en communication, pour y corriger quelques germanismes esclavonisés dont il craignoit de s'être quelquefois rendu coupable dans la chaleur de la rédaction. Je proteste en outre que tout ce que j'ai pris dans son dossier se réduit à certains faits que je n'aurois pas pu mieux inventer, quand j'aurois été Zchocke, et qu'il n'y a rien dans mon cœur qui me reproche de lui avoir fait tort d'une seule des formes de son style, ce bon M. Repisitch étant très-entêté sur le classique du greffe, qui n'est pas celui du roman.

On vous dira en Istrie, en Croatie, en Dalmatie, quand vous prendrez la peine d'en tirer des informations, que je n'ai pas fait un grand effort d'esprit pour inventer le nom de Jean Sbogar. Mon principal personnage s'appeloit ou se faisoit appeler Jean Sbogar,

et je présume que les petits enfants des bords du golfe de Trieste vous l'attesteroient encore comme moi, car le nom des chefs de voleurs a le même privilége que celui des conquérants : on s'en souvient partout où ils ont passé. La cour de justice qui le condamna étoit présidée par M. le comte Spalatin. Les juges que je me rappelle étoient M. de Koupferschein et M. de Gisclon; les hautes fonctions du ministère public étoient exerçées, avec toute la puissance d'un jeune et précieux talent, par M. Desclaux, procureur-général impérial, qui tient maintenant une place distinguée parmi les avocats à la cour de cassation, et qui me défendroit volontiers, si j'avois besoin de son secours en dernier ressort, de la méchante imputation d'avoir pris *Jean Sbogar* dans une tragédie de Zchocke. Il sait que je l'ai trouvé tout fait.

Jean Sbogar ne fut cependant remarqué du

tribunal que par cette expression plus qu'humaine de physionomie qui étoit le trait caractéristique de son signalement, et qui le faisoit tenir, selon l'expression de Schiller, de l'ange, du démon et du Dieu. L'intérêt moral de sa défense consistoit à mourir sous le nom obscur d'un simple aventurier morlaque, en se dérobant à toute identité avec le ménechme éblouissant dont le déshonneur devoit froisser toutes ses amitiés et flétrir toutes ses amours. Il ne répondit aux questions de ses juges que par l'affirmative ou la négative esclavone, et s'il faillit se trahir, ce fut seulement à la lecture du jugement capital, prononcé en françois, qui ne frappoit en lui qu'un bandit vulgaire. La nuit s'avançoit au point qu'on venoit d'être obligé d'apporter des flambeaux. J'étois debout contre sa banquette ; je remarquai qu'il écoutoit cette langue qu'il avoit refusé de comprendre, et qu'un regard de joie illumina ses yeux,

quand il put reconnoître au texte de la condamnation qu'elle avoit écarté les faits relatifs à ses pseudonymies d'Allemagne et d'Italie. Ce regard radieux de bonheur, je l'interceptai peut-être, car il n'en fut pas question au parquet. Voilà pourquoi j'ai écrit une nouvelle intitulée *Jean Sbogar.*

J'aurois pu m'en tenir, pour ma justification, à ces lambeaux de la biographie d'un voleur, qui a laissé quelque souvenir à cent mille témoins vivants; mais mon amour pour l'anecdote est capable de m'entraîner plus loin, si on veut me suivre, et j'y suis d'autant plus disposé que le public m'inquiéteroit peut-être sur la dimension de *Jean Sbogar*, dans lequel il a le droit d'exiger un volume *raisonnable*. Il est vrai que je ne lui en ai pas tant promis.

La condamnation de Jean Sbogar étoit un fait légal auquel il ne manquoit que la sanction matérielle d'une exécution de sang;

mais le cérémonial coquet de nos codes philantropiques exigeoit un appareil inconnu dans le pays. Il fallut donc que Jean Sbogar se résignât à implorer dans son cachot le jour de délivrance où un charpentier de la ville des Argonautes parviendroit à élever sur des tréteaux deux longs poteaux parallèles, et où le taillandier Carniolain consentiroit à y ajuster un couteau propre à couper une tête d'homme. Les essais furent si gauches et si malheureux, qu'ils forcèrent probablement les hommes d'état à désespérer de la civilisation de l'Illyrie. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous la quittâmes quelques mois après, avec peu de confiance dans la perfectibilité des nations conquises. Nous ne lui avions pas même laissé la guillotine!

Jean Sbogar, affranchi par un jugement en forme de la seule inquiétude qui eût troublé son sommeil, devint plus communicatif,

et s'ouvrit sans difficulté aux hommes dans lesquels il croyoit pouvoir placer quelque foi, surtout quand ils lui offrirent la garantie jusqu'alors inviolée des serments du carbonarisme. C'est alors que je le vis à deux ou trois reprises, fort supérieur au *Jean Sbogar* que j'ai tenté de peindre, et peut-être à tous les types du même caractère qu'offrent le roman et la poésie, depuis le capitaine Laroque de Cervantes, jusqu'au Charles Moor des *Voleurs*. Il parloit avec élégance, et souvent éloquemment; le françois, l'italien, l'allemand, le grec moderne, et la plupart des dialectes slaves. Quelques-unes des phrases fort hétérodoxes en politique, dont j'ai composé ses *Tablettes*, sont tirées de sa conversation avec une scrupuleuse littéralité. J'ajouterai seulement quelques détails à son portrait pour les lecteurs qui veulent tout savoir, et qui ne pardonnent pas au *nouvellier* de s'éloigner de l'historien dans les

moindres particularités; mais on ne sauroit contenter tous les goûts. N'ai-je pas eu quelques disputes avec les femmes pour lui avoir laissé des boucles d'oreilles ?

Jean Sbogar n'avoit pas les cheveux de ce blond doré qui prête une beauté pittoresque de plus aux têtes gracieuses du Nord et de l'Occident. Ils tiroient à peu près sur le rouge cuivre, couleur fort estimée au nord de l'Italie, mais qui n'est pas de mise à Paris, et dont j'aurois d'autant plus de peine à faire comprendre le charme, que la seule comparaison qui me soit venue est un sacrifice aux conventions du langage. Elle n'exprime pas leur nuance qui varioit aux jeux de la lumière de tous les reflets de dix métaux confondus dans la fournaise, depuis le moment où ils en débordent en flamboyant, jusqu'au moment où ils y noircissent refroidis. On pourroit cependant se faire une idée du caprice des couleurs de leurs touffes épaisses

et flottantes quand on a vu l'éruption d'un volcan du commencement à la fin. Par une singulière bizarrerie de la nature, sa moustache et sa barbe qu'il portoit longue au cachot étoient d'un noir d'acier bruni.

L'habitude du cheval avoit arqué remarquablement les jambes de Jean Sbogar, mais son buste étoit si large, surtout aux épaules, qu'on ne s'étonnoit pas que ses supports eussent fléchi sous le poids. Son cou paroissoit au contraire extrêmement grêle vers le bas, peut-être à cause de sa longueur. Il plaisantoit avec une gaieté horrible sur cet avantage de sa conformation, et cet effrayant badinage étoit tel que j'aime mieux le laisser deviner que de l'écrire.

Le signalement n'avoit pas pu oublier la main blanche, délicate et féminine de Jean Sbogar, qui contrastoit, à la vérité, d'une manière extraordinaire avec le reste de ses formes sveltes, mais robustes, et presque

athlétiques. Je n'en ai point vu de plus jolie; on auroit jugé à la regarder qu'elle étoit tout au plus capable de supporter les quatorze joyaux qui la paroient le jour de son arrestation, qui furent estimés quatre-vingt mille francs, et qui, révérence gardée pour le bijoutier expert, en valoient probablement davantage. On ne se seroit pas douté, si on l'avoit vue sortir de la manche d'un domino de Venise, qu'elle fût capable de soutenir une épée, et bien moins encore, de la manier avec dextérité à la tête d'un escadron; elle auroit cependant émietté, si elle en avoit pris la peine, des barreaux, des verrous, des grilles, des portes de fer.

Il manqueroit quelque chose au portrait de Jean Sbogar si je n'en esquissois le grand trait moral : c'étoit une sorte de morgue royale qui se manifestoit dans toute sa personne, dans son port, dans ses attitudes, dans son regard souverain, dans son dédaigneux sou-

rire, dans sa parole haute, brusque et impérative, mais surtout dans le pli rude et menaçant qu'il rouloit, creusoit en sillons, brisoit en angles aigus, croisoit, pour ainsi dire, en éclairs entre ses sourcils, à la plus légère contradiction. Cette manifestation farouche d'une volonté despotique m'auroit fait horreur du haut d'un trône; mais je ne saurois exprimer combien je la trouvai sublime sur la paille du condamné, entre les guichetiers soumis qui l'entouroient comme des chambellans, et qui recevoient comme des grâces les ordres de l'infortuné que la justice venoit de donner au bourreau.

Une nuit, les portes de la prison furent ouvertes par un événement de force majeure, tout-à-fait étranger à Jean Sbogar et à sa troupe, et que je raconterai peut-être ailleurs si l'occasion s'en présente, ou si l'on ne s'ennuie de m'entendre conter. Tous les prisonniers s'enfuirent; le concierge disparut; ses

employés se dispersèrent. Au lever du soleil toutes les issues étoient libres. Jean Sbogar sortit le dernier, mit en sûreté une vieille femme que l'arrêt avoit frappée avec lui, et que le système de l'accusation présentoit comme sa mère, alla chercher son cheval à une auberge du faubourg de Cracaw où il l'avoit laissé, lui fit donner l'avoine, prit la route d'Istrie, et coucha le soir à Adelsberg; deux jours après, il fut enveloppé dans l'antique masure de Duino, et le reste se passa ainsi que je l'ai dit, ou à peu près, car je ne pensois pas que le roman fût tenu à l'exactitude de la gazette, et quiconque s'entend à ce genre de composition ne s'étonnera point que j'aie supprimé l'épisode surabondant de Laybach, malgré sa péripétie, pour arriver plus vite au dénouement de Mantoue. Là mourut Jean Sbogar sur l'échafaud qui avoit bu, dit-on, en six mois, le sang d'un millier de ses compagnons, chose difficile à croire et que je ne

garantis pas. A Mantoue, jamais charpentiers ni taillandiers n'avoient failli à l'appel de l'autorité, quand il s'agissoit des préparatifs d'un supplice. L'instrument officiel de l'assassinat juridique s'y étoit conservé par tradition, de temps immémorial, comme dans la plus grande partie de la péninsule italique, ce qui est suffisamment prouvé aux amateurs des monuments et des *humanités* du moyen âge, par une des admirables estampes dont le Bonasone enrichit à Bologne en 1555 les fastidieux emblêmes du noble Achille Bocchius, et que les bibliomanes recherchent peu dans les exemplaires retouchés en 1574 par Augustin Carrache. La perfectibilité aura beau dire et beau faire; la guillotine n'est pas de son invention.

Les détails dans lesquels je viens d'entrer ne sont pas entièrement inconnus partout. M. Percival Gordon, qui a pris la peine de traduire *Jean Sbogar* en anglois, sur la première édition, déclare dans sa préface de

1820 que Jean Sbogar est un personnage historique, dont la renommée aventureuse remplit encore les états vénitiens. Ce n'est du moins pas en Angleterre qu'on m'a imputé l'imitation subreptice d'un poème anglois qui n'y manque pas de popularité, et cela me console.

Je n'ai plus qu'à parler de ce qui distinguera cette édition des précédentes, et c'est plutôt l'affaire du libraire que la mienne. Les corrections seront assez nombreuses; elles seroient innombrables si j'avois le courage difficile de relire attentivement ce que j'ai écrit il y a vingt ans. On concevra sans peine qu'il y a beaucoup de fautes à laisser dans un livre qu'on n'est pas le maître de détruire tout d'une pièce. Le ciel m'est témoin que c'est là le seul avantage que me fassent regretter aujourd'hui les mauvaises chances de ma fortune, emportée dans un naufrage plus grand et plus mémorable que le mien. *Plectuntur achivi.*

Les *Tablettes* sont augmentées de plusieurs pages que mes amis avoient supprimées sur le premier manuscrit, dans quelque accès de prudence politique dont le motif m'échappe totalement, car je ne les trouve pas plus insensées et pas plus furieuses que les autres. On sait ce que j'en pense, et pourquoi je les donne.

Ce qui résultera de plus essentiel de ces longues et ennuyeuses élucubrations, c'est que *Jean Sbogar* n'est ni de Zchocke, ni de Byron, ni de Benjamin Constant, ni de madame de Krudener; c'est qu'il est de moi; et cela étoit fort essentiel à dire pour l'honneur de madame de Krudener, de Benjamin Constant, de Byron et de Zchocke.

JEAN SBOGAR.

I.

Hélas ! qu'est-ce que cette vie où ne manquent jamais les afflictions et les misères, où tout est plein de piéges et d'ennemis ! car le calice de la douleur n'est pas plus tôt épuisé qu'il se remplit de nouveau ; et un ennemi n'est pas plus tôt vaincu qu'il s'en présente d'autres pour combattre à sa place.

IMITATION DE J.-C.

JEAN SBOGAR.

I.

Un peu plus loin que le port de Trieste, en s'avançant sur les grèves de la mer, du côté de la baie verdoyante de Pirano, on trouve un petit ermitage, depuis

long-temps abandonné, qui étoit autrefois sous l'invocation de saint André, et qui en a conservé le nom. Le rivage, qui va toujours en se rétrécissant vers cet endroit, où il semble se terminer entre le pied de la montagne et les flots de l'Adriatique, semble gagner en beauté à mesure qu'il perd en étendue; un bosquet presque impénétrable de figuiers et de vignes sauvages, dont les fraîches vapeurs du golfe entretiennent le feuillage dans un état perpétuel de verdure et de jeunesse, entoure de toutes parts cette maison de recueillement et de mystère. Quand le crépuscule vient de s'éteindre, et que la face de la mer, légèrement ridée par le souffle serein de la nuit, commence à balancer l'image tremblante des étoiles, il est impossible d'exprimer tout ce qu'il y a d'enchantements dans le silence et le repos de cette solitude. A peine y distingue-t-on, à cause de sa continuité qui le rend semblable à un soupir éternel, le bruit doux des eaux qui meurent sur le sable : rarement une torche qui parcourt l'horizon avec la nacelle invisible du pêcheur jette sur les

flots un sillon de lumière qui s'étend ou diminue selon l'agitation de la mer; elle disparoît bientôt derrière un banc de sable, et tout rentre dans l'obscurité. En ce beau lieu, les sens, tout-à-fait inoccupés, ne troublent d'aucune distraction les pensées de l'âme, elle y prend librement possession de l'espace et du temps, comme s'ils avoient déjà cessé de se renfermer pour elle dans les limites étroites de la vie; et l'homme, dont le cœur plein d'orages ne s'ouvroit plus qu'à des sentiments tumultueux et violents, a compris quelquefois le bonheur d'un calme profond, que rien ne menace, que rien n'altère, en s'arrêtant à l'ermitage de Saint-André.

Près de là s'élevoit, en 1808, un château d'une architecture simple, mais élégante, qui a disparu dans les dernières guerres. Les habitants l'appeloient *la casa Monteleone*, du nom italianisé d'un émigré françois, qui y étoit mort depuis peu, laissant une fortune immense qu'il avoit acquise dans le commerce. Ses deux filles l'habitoient encore. M. Alberti, simple négociant, son gendre et son associé, avoit été enlevé

par la peste à Salonique. Peu de mois après, M. de Montlyon perdit sa femme, mère de sa seconde fille. Madame Alberti étoit d'un autre mariage. Naturellement porté à la tristesse, il s'y étoit abandonné sans réserve depuis ce dernier malheur. Une sombre mélancolie le consumoit lentement entre ses deux enfants, dont les caresses même ne pouvoient le distraire. Ce qui lui restoit de son bonheur ne faisoit que lui rappeler amèrement ce qu'il en avoit perdu. Le sourire ne parut renaître sur ses lèvres qu'aux approches de la mort. Quand il sentit que son cœur alloit se glacer, son front chargé d'ennuis s'éclaircit un moment; il saisit les mains de ses filles, les porta sur ses lèvres, prononça le nom de Lucile et d'Antonia, et il expira.

Madame Alberti avoit trente-deux ans. C'étoit une femme sensible, mais d'une sensibilité douce et un peu grave, qui n'étoit pas susceptible d'éclats et de transports. Elle avoit beaucoup souffert, et aucune des impressions pénibles de sa vie n'étoit entièrement effacée de son âme; mais elle conservoit ses souvenirs, sans les nourrir à dessein.

Elle ne se faisoit point une occupation de sa douleur, et elle ne repoussoit pas les sentiments qui rattachent par quelques liens ceux dont les liens les plus chers ont été brisés. Elle ne se piquoit pas du courage de la résignation; elle en avoit l'instinct Une imagination d'ailleurs très-mobile, et facile à s'égarer sur une foule d'objets divers, la rendoit plus propre à recevoir des distractions, et même à en chercher. Long-temps fille unique et seul objet des soins de sa famille, elle avoit eu une éducation brillante; mais l'habitude de céder aux événements sans résistance ayant rendu le plus souvent inutile l'usage de son jugement, sa manière d'apprécier les choses tenoit moins du raisonnement que de l'imagination. Personne n'étoit moins exalté, et cependant personne n'étoit plus romanesque, mais c'étoit à défaut de connoître le monde. Enfin, le passé avoit été si sévère pour elle, qu'elle ne pouvoit plus aspirer à un état très-heureux; mais son organisation la défendoit également d'un malheur absolu. Quand elle eut perdu son père, elle regarda Antonia comme sa fille. Elle n'avoit point d'en-

fants, et Antonia venoit d'atteindre à sa dix-septième année. Madame Alberti se promit de veiller à son bonheur : ce fut sa première pensée, et cette pensée adoucit l'amertume des autres. Madame Alberti n'auroit jamais pu comprendre le dégoût de la vie, tant qu'elle sentoit la possibilité d'être utile et de se faire encore aimer.

La mère d'Antonia avoit succombé à une maladie de poitrine : Antonia ne paroissoit pas atteinte de cette affection, souvent héréditaire ; mais elle sembloit n'avoir puisé, dans un sein déjà habité par la mort, qu'une existence fragile et imparfaite. Elle étoit grande cependant, et aussi développée qu'on l'est ordinairement à son âge : seulement il y avoit dans sa taille élancée et svelte un abandon qui annonçoit la foiblesse ; sa tête, d'une expression gracieuse et pleine de charmes, un peu penchée sur son épaule ; ses cheveux, d'un blond clair, rattachés avec négligence ; son teint d'une blancheur éclatante, à peine animé d'une légère nuance de l'incarnat le plus doux ; son regard un peu voilé, qu'un défaut naturel de l'organe rendoit timide et

inquiet, et qui devenoit d'un vague triste en cherchant les objets éloignés, tout en elle donnoit l'idée d'un état habituel de langueur et de souffrance. Elle ne souffroit point; elle vivoit imparfaitement et comme avec une espèce d'effort. Accoutumée dès l'enfance aux plus vives émotions, cet aprentissage douloureux n'avoit point émoussé sa sensibilité, et ne l'avoit pas rendue moins accessible aux émotions moins profondes; elle les subissoit toutes, au contraire, avec la même force. Il sembloit que son cœur n'avoit qu'une manière de sentir, parce qu'il n'avoit encore qu'un sentiment, et que tout ce qu'il éprouvoit lui rappeloit les mêmes douleurs, la perte de sa mère et de son père: aussi la moindre circonstance réveilloit en elle cette funeste faculté de s'associer aux peines des autres. Tout ce qui pouvoit permettre à son imagination cette liaison d'idées, lui arrachoit des larmes, ou la frappoit d'un frémissement subit. Ce tremblement étoit si fréquent, que les médecins l'avoient regardé comme une maladie. Antonia, qui savoit qu'il cessoit d'être avec sa

cause, ne partageoit pas leur inquiétude; mais elle avoit conclu, de bonne heure, de cette circonstance et de quelques autres, qu'il y avoit quelque chose de particulier dans son organisation. De conséquences en conséquences elle vint à penser qu'elle étoit, jusqu'à un certain point, disgraciée de la nature. Cette persuasion augmenta sa timidité et surtout son penchant pour la solitude, au point d'alarmer madame Alberti, qui s'alarmoit aisément, comme tous ceux qui aiment.

Leur promenade ordinaire étoit sur les bords du golfe, jusqu'aux premiers palais qui annoncent l'entrée de Trieste. De là les yeux s'étendent sur la mer, et de distance en distance, sur quelques points plus ou moins rapprochés qui échappoient à la vue d'Antonia, mais que madame Alberti lui avoit rendus en quelque sorte présents à force de les lui décrire. Il n'y avoit pas de jours qu'elle ne l'entretînt des grands souvenirs qui peuplent cette contrée poétique, des Argonautes qui l'avoient visitée, de Japix qui avoit donné son nom à ses habitants, de Dio-

mède et d'Anténor qui leur avoient donné des lois.

— En faisant le tour de l'horizon, et après avoir parcouru cette ligne lointaine d'un bleu foncé, qui se détache de l'azur plus clair du ciel, peux-tu distinguer, lui disoit-elle, une tour dont le sommet réfléchit les rayons du soleil? C'est celle de la puissante Aquilée, une des anciennes reines du monde. Il en reste à peine quelques ruines. Non loin de là coule un fleuve que mon père m'a montré dans mon enfance, le Timave, qui a été chanté par Virgile. Cette chaîne de montagnes, qui couronne Trieste, s'élève presque à pic au-dessus de ses murailles, et se développe à notre droite, depuis le hameau d'Opschina, sur une étendue incalculable, sert d'asile à une foule de peuples célèbres dans l'histoire ou intéressants par leurs mœurs. Là, vivent ces braves Tyroliens dont tu aimas toujours le génie agreste, le courage et la loyauté; ici, ces aimables paysans du Frioul, dont les danses pastorales et les chansons joyeuses sont devenues européennes. En revenant vers nous,

tu dois remarquer un peu plus haut que les derniers mâts du port, au-dessus des toits du Lazaret, une partie de la montagne, qui est infiniment plus obscure que les autres, qui les domine de beaucoup, et dont l'aspect gigantesque et ténébreux inspire le respect et la terreur; c'est le cap de Duino. Le château qui en occupe le faîte, et dont je vois d'ici les crénaux, passe pour avoir été construit du temps d'une ancienne invasion des barbares : le peuple l'appelle encore le palais d'Attila. Pendant les guerres civiles d'Italie, Dante, proscrit de Florence, y chercha un asile. On prétend que ce séjour sinistre lui inspira le plan de son poëme, et que c'est là qu'il entreprit de peindre l'enfer. Depuis, il a été habité tour à tour par des chefs de parti et par des voleurs. Dans ce siècle où tout se décolore, je crains qu'il ne soit tombé en partage à quelque châtelain paisible, qui aura dépeuplé de démons ses tours formidables pour y faire nicher des colombes. —

Tel étoit le plus souvent le sujet des entretiens de madame Alberti avec sa sœur, à

qui elle cherchoit à inspirer peu à peu le desir de voir des objets nouveaux, dans l'espérance de produire sur ses idées habituelles une diversion favorable; mais le caractère d'Antonia n'avoit pas assez de ténacité pour suivre long-temps l'impulsion d'un desir curieux. Elle étoit trop foible, et se défioit trop d'elle-même pour oser concevoir une volonté hors de son état, et, comme son abattement lui paroissoit naturel, elle ne pensoit pas à en sortir. Il falloit autre chose qu'un simple motif de curiosité pour l'y déterminer. Le tombeau de ses parens étoit tout ce qu'elle connoissoit du monde, et elle ne supposoit pas qu'il y eût quelque chose à chercher au-delà.

— Mais la Bretagne, lui disoit madame Alberti, la Bretagne est ta patrie.

— Ce n'est pas là qu'ils sont morts, répondoit Antonia en l'embrassant, et leur souvenir n'y habite pas.

II.

Ce sont des hommes redoutables que le desir de voir du sang tient évcillés pendant les plus longues nuits d'hiver, et qui égorgeroient une jeune mariée pour avoir son collier de perles.

Gondola.

II.

L'Istrie, successivement occupée et abandonnée par des armées de différentes nations, jouissoit d'un de ces moments de liberté orageuse qu'un peuple foible

goûte entre deux conquêtes. Les lois n'avoient pas encore repris leur force, et la justice suspendue sembloit respecter jusqu'à des crimes qu'une révolution pouvoit rendre heureux. Dans les grandes anxiétés politiques, il y a une sorte de sécurité attachée à la bannière des scélérats; elle peut devenir celle de l'état et du monde, et les hommes mêmes qui se croient vertueux la respectent par prudence. La multiplicité des troupes irrégulières, levées au nom de l'indépendance nationale et presque à l'insu des rois, avoit familiarisé les citoyens avec ces bandes armées qui descendoient à tout moment des montagnes, et qui se répandoient de là sur tous les bords du golfe. Presque toutes étoient animées des sentiments les plus généreux, conduites par le dévoûment le plus pur; mais par derrière elles se formoit du rebut de ces hommes violents, pour qui les désordres de la politique ne sont qu'un prétexte, une ligue redoutable à tous les gouvernements et désavouée de tous. Ennemie décidée des forces sociales, elle tendoit ouvertement à la destruction de toutes les institutions éta-

blies. Elle proclamoit la liberté et le bonheur, mais elle marchoit accompagnée de l'incendie, du pillage et de l'assassinat. Dix villages fumants attestoient déjà les horribles progrès des *Frères du bien commun.* C'est ainsi que s'étoit nommée d'abord, avant de se mettre au-dessus de toutes les convenances et de violer toutes les lois, la troupe sanguinaire de Jean Sbogar.

Les brigands avoient paru à Santa-Croce, à Opschina, à Materia; on assuroit qu'ils occupoient même le château de Duino, et que c'étoit du pied de ce promontoire qu'ils se jetoient, à la faveur de la nuit, comme des loups affamés, sur tous les rivages du golfe, où ils portoient la désolation et la terreur. Les peuples épouvantés se précipitèrent bientôt sur Trieste. La *casa Monteleone* surtout étoit loin d'être un asile sûr. Un bruit s'étoit répandu qu'on avoit vu Jean Sbogar lui-même errer, au milieu des ténèbres, sous les murailles du château. La renommée lui donnoit des formes colossales et terribles. On prétendoit que des bataillons effrayés avoient reculé à son seul aspect. Aussi n'é-

toit-ce point un simple paysan d'Istrie ou de Croatie, comme la plupart des aventuriers qui l'accompagnoient. Le vulgaire le faisoit petit-fils du fameux brigand Sociviska, et les gens du monde disoient qu'il descendoit de Scanderberg, le Pyrrhus des Illyriens modernes. Les hommes simples, qui sont toujours amoureux de merveilles, ornoient son histoire des épisodes les plus singuliers et les plus divers; mais on s'accordoit à avouer qu'il étoit intrépide et impitoyable. En peu de temps, son nom avoit acquis le crédit d'une tradition des temps reculés, et dans le langage figuré de ce peuple, chez qui toutes les idées de grandeur et de puissance se réunissent dans celle d'un âge avancé, on l'appeloit le vieux Sbogar, quoique personne ne sût quel nombre d'années avoit passé sur sa tête, et qu'aucun de ses compagnons, tombé entre les mains de la justice, n'eût pu donner sur lui le moindre renseignement.

Madame Alberti, qu'une imagination facile à ébranler disposoit à accueillir les idées extraordinaires, et qui s'étoit occupée de Jean

Sbogar depuis le moment où le nom de cet homme avoit frappé ses oreilles pour la première fois, ne tarda pas à sentir la nécessité de quitter la *casa Monteleone* pour Trieste; mais elle cacha ses motifs à Antonia, dont elle redoutoit la sensibilité. Celle-ci avoit entendu parler aussi des *Frères du bien commun* et de leur capitaine; elle avoit pleuré sur les crimes dont ils se rendoient coupables, quand le récit lui en étoit parvenu; mais cette impression laissoit peu de traces dans son esprit, parce qu'elle comprenoit mal les méchants : il sembloit qu'elle évitât de penser à eux, pour n'être pas forcée de les haïr. Ce sentiment passoit la mesure de ses forces.

La position de Trieste a quelque chose de mélancolique qui serreroit le cœur, si l'imagination n'était pas distraite par la magnificence des plus belles constructions, par la richesse des plus riantes cultures. C'étoit le revers d'un rocher aride, embrassé par la mer; mais les efforts de l'homme y ont fait naître les dons les plus précieux de la nature. Pressé entre la mer immense et des hauteurs

inaccessibles, il offroit l'image d'une prison; l'art, vainqueur du sol, en a fait un séjour délicieux. Ses bâtiments, qui s'étendent en amphithéâtre depuis le port jusqu'au tiers de l'élévation de la montagne, et au-delà desquels se développent, de degrés en degrés, des vergers d'une grâce inexprimable, de jolis bois de châtaigniers, des buissons de figuiers, de grenadiers, de myrtes, de jasmins, qui embaument l'air, et au-dessus de tout cela la cime austère des Alpes illyriennes, rappellent aux voyageurs qui traversent le golfe l'ingénieuse invention du chapiteau corinthien : c'est une corbeille de bouquets, frais comme le printemps, qui repose sous un rocher. Dans cette solitude ravissante, mais bornée, on n'a rien négligé pour multiplier les sensations agréables. La nature a donné à Trieste une petite forêt de chênes verts, qui est devenue un lieu de délices : on l'appelle, dans le langage du pays, le *Farnedo*, ou le Bosquet. Jamais ces divinités champêtres, dont les heureux rivages de l'Adriatique sont la terre favorite, n'ont prodigué, dans un espace de peu d'éten-

due, plus de beautés faites pour séduire. Le Bosquet joint souvent même à tous ses charmes celui de la solitude; car l'habitant de Trieste, occupé de spéculations lointaines, a besoin d'un point de vue vaste et indéfini comme l'espérance. Debout sur l'extrémité d'un cap, et sa lunette fixée sur l'horizon, son plaisir est de chercher une voile éloignée, et depuis le *Farnedo* on n'aperçoit pas la mer. Madame Alberti y conduisoit souvent son Antonia, parce que là, seulement, elle trouvoit le tableau d'un monde étranger à celui où sa pupille avoit vécu jusqu'alors, et capable d'exciter dans sa jeune imagination le desir des sensations nouvelles. Pour une âme vive, le *Farnedo* est à mille lieues des villes; et madame Alberti cherchoit à développer en Antonia cet instinct de l'immensité qui atténue les impressions locales, et qui les rend moins durables et moins dangereuses. Elle avoit déjà assez d'expérience de la vie pour savoir qu'être heureux ce n'est que se distraire.

La fête du Bosquet des chênes avoit d'ailleurs le charme le plus piquant pour ma-

dame Alberti. Élevée comme un homme dont on veut faire un homme instruit, elle connoissoit les poëtes, et avoit rêvé souvent ces danses d'Arcadie et de Sicile, qui ont tant d'agrémens dans leurs vers. Elle se les rappeloit, au costume près, en voyant le berger istrien dans son habit flottant et léger, chargé de nœuds et de rubans, sous son large chapeau couronné de bouquets de fleurs, soulever en passant et remettre sur le gazon la jeune fille qui lui échappe, la tête voilée, sans avoir été reconnue, et qui se perd, dans un autre groupe, au milieu de ses compagnes, semblables entre elles. Souvent une voix s'élève tout-à-coup parmi les danseurs, celle d'un aventurier des Apennins, qui chante quelques strophes de l'Arioste ou du Tasse : c'est la mort d'Isabelle ou celle de Sophronie; et chez cette nation qui jouit de toutes ses émotions, et qui est fière de toutes ses erreurs, les illusions d'un poëte sont des autorités qui demandent des larmes. Un jour, comme Antonia pénétroit à côté de sa sœur au milieu d'une de ces assemblées, elle fut arrêtée par le son d'un instrument qu'elle ne connois-

soit point : elle s'approcha et vit un vieillard qui promenoit régulièrement sur une espèce de guitare, garnie d'une seule corde de crin, un archet grossier, et qui en tiroit un son rauque et monotone, mais très-bien assorti à sa voix grave et cadencée. Il chantoit, en vers esclavons, l'infortune des pauvres Dalmates, que la misère exiloit de leur pays; il improvisoit des plaintes sur l'abandon de la terre natale, sur les beautés des douces campagnes de l'heureuse Macarsca, de l'antique Trao, de Curzole aux noirs ombrages; de Cherso et d'Ossero, où Médée dispersa les membres déchirés d'Absyrthe; de la belle Epidaure, toute couverte de lauriers roses; et de Salone, que Dioclétien préféroit à l'empire du monde. A sa voix, les spectateurs d'abord émus, puis attendris et transportés, se pressoient en sanglotant ; car dans l'organisation tendre et mobile de l'Istrien, toutes les sympathies deviennent des émotions personnelles, et tous les sentiments des passions. Quelques-uns poussoient des cris aigus, d'autres ramenoient contre eux leurs femmes et leurs enfants; il y en avoit qui embras-

soient le sable et qui le broyoient entre leurs dents, comme si on avoit voulu les arracher aussi à leur patrie. Antonia surprise s'avançoit lentement vers le vieillard, et en le regardant de plus près, elle s'aperçut qu'il étoit aveugle comme Homère. Elle chercha sa main pour y déposer une pièce d'argent percée, parce qu'elle savoit que ce don étoit précieux aux pauvres Morlaques, qui en ornent la chevelure de leurs filles. Le vieux poëte la saisit par le bras et sourit, parce qu'il s'aperçut que c'étoit une jeune femme. Alors, changeant sur-le-champ de mode et de sujet, il se mit à célébrer les douceurs de l'amour et les grâces de la jeunesse. Il ne s'accompagnoit plus de la *guzla*, mais il accentuoit ses vers avec bien plus de véhémence, et rassembloit tout ce qu'il avoit de forces, comme un homme dont la raison est dérangée par l'ivresse ou par une passion violente; il frappoit la terre de ses pieds, en ramenant vivement vers lui Antonia, presque épouvantée :

— Fleuris, fleuris, s'écrioit-il, dans les bosquets parfumés de Pirano, et parmi les

raisins de Trieste qui sentent la rose ! Le jasmin lui-même, qui est l'ornement de nos buissons, périt et livre sa petite fleur aux airs, avant qu'elle se soit ouverte, quand le vent a jeté sa graine dans les plaines empoisonnées de Narente. C'est ainsi que tu sécherois, si tu croissois, jeune plante, dans les forêts qui sont soumises à la domination de Jean Sbogar. —

III.

Les collines entendent le son de cette voix terrible, leurs noirs rochers et leurs bosquets en frémissent. Avertis par les songes du danger, le peuple court à travers les bruyères, et allume les signaux d'alarmes.

Ossian.

III.

ANTONIA retourna lentement vers la ville, appuyée sur sa sœur, mais silencieuse et pensive. Le nom du brigand faisoit naître pour la première fois dans son

cœur un sentiment de crainte pour elle-même et une vague inquiétude de son avenir. Elle avoit pensé au sort des malheureux qui tomboient dans ses mains, sans supposer jamais que cette destinée pût devenir la sienne, et le langage comme inspiré du vieil improvisateur morlaque l'avoit frappée de terreur, en lui faisant comprendre la possibilité de cette épouvantable infortune, parmi les divers accidents dont la vie est menacée. Cette idée étoit cependant si dénuée de raison, ce danger si éloigné de toute vraisemblance, qu'Antonia, qui n'avoit point de secrets pour madame Alberti, n'osa lui confier le sujet de son trouble. Elle se rapprochoit d'elle, se pressoit contre elle avec un frisson que le progrès de la nuit, le silence de la solitude, le murmure plus effrayant encore qui sortoit de temps en temps du fond des bois, ne faisoient qu'augmenter. Inutilement madame Alberti cherchoit à désoccuper sa pensée du sentiment qui paroissoit la remplir; comme elle ignoroit ce qui pouvoit l'exciter, le hasard lui fit choisir le motif de conversation le plus propre à l'entretenir.

— Quelle funeste renommée que celle de Jean Sbogar ! dit-elle ; combien il est douloureux de fixer l'attention des hommes à ce prix !

— Et qui sait cependant, reprit Antonia, si ce n'est pas le desir insensé de fixer leur attention, qui a produit tant d'égarements et tant de crimes ? Au reste, ajouta-t-elle, dans la secrète intention peut-être de se rassurer elle-même, il y a sans doute beaucoup d'exagération dans ce que l'on en raconte. Je suis portée à croire que nous calomnions un peu ces gens qu'on appelle des scélérats, et l'idée que j'ai de la bonté de Dieu ne se concilie pas bien avec la possibilité d'une dépravation si horrible.

— La bienveillance de ton cœur t'abuse, répondit madame Alberti. Il est vrai que le mal absolu répugne à la juste idée que nous nous faisons de l'extrême bonté du Créateur et de la perfection de ses ouvrages ; mais il l'a cru certainement nécessaire à leur harmonie, puisqu'il l'a placé dans tout ce qui est sorti de ses mains à côté du bon et du beau. Pourquoi n'auroit-il pas jeté dans la société des

âmes dévorantes et terribles, qui ne conçoivent que des pensées de mort, comme il a déchaîné dans les déserts ces tigres et ces panthères effroyables, qui boivent le sang des animaux sans jamais s'en désaltérer? Quoiqu'il fût le principe de tout bien, il a voulu permettre le mal dans l'ordre moral; mais n'a-t-il pas donné des formes hideuses à certaines espèces dans l'ordre physique, quoiqu'il soit le principe de toute beauté, et qu'il ait revêtu ses ouvrages de tant d'attraits quand il l'a voulu? N'as-tu pas remarqué qu'il se plaisoit à attacher le sceau repoussant de la laideur la plus rebutante aux êtres malveillants et dangereux? Tu te souviens de cette espèce de vautour blanc comme la neige, qu'un des correspondants de mon père avoit apporté de Malte? Sa forme n'a rien de désagréable; il n'y a rien de plus pur et de plus élégant que son plumage; quand on le voit par le dos sur une des pierres éparses des cimetières où il fait sa demeure, on desire de s'en approcher et de l'examiner en détail; s'il se retourne en sautillant sur ses jambes grêles, et qu'il arrête sur vous son œil plein d'un feu

sanglant entouré d'une large pellicule cadavéreuse, comme d'un masque de spectre, vous tressaillez d'horreur et de dégoût. Sous les apparences les plus flatteuses, je me persuade qu'il en est de même de tous les méchants, et qu'on trouve en eux, au premier regard, le signe distinct de réprobation que Dieu leur a attaché en les créant pour le crime.

— D'après cela, dit Antonia en affectant de sourire, ton imagination ne prête pas des charmes bien séduisants au chef des *Frères du bien commun;* tu dois te faire une étrange idée de la beauté de Jean Sbogar. —

Madame Alberti, qui se représentoit avec une facilité extrême les objets dont sa pensée étoit frappée, et qui s'étoit composé sur-le-champ l'idéal du plus féroce des bandits, alloit répondre à sa sœur, quand le bruit d'un pas précipité se fit entendre derrière elles, au détour du chemin.

La nuit étoit tout-à-fait tombée, et tous les promeneurs étoient rentrés dans les bastides, dont l'amphithéâtre est semé d'espace en espace. Les deux sœurs s'arrêtèrent en tremblant, péniblement prévenues par les sombres images

qui venoient de passer devant leurs yeux. Elles écoutoient, immobiles et la respiration suspendue. Une voix douce, mélodieuse, une de ces voix qui ont le privilége d'enchanter les soucis, de transporter l'âme dans une région plus calme, dans une vie plus parfaite, fit succéder à leur trouble une agréable émotion.

C'était un jeune homme; on pouvoit en juger à la délicatesse et à la fraîcheur de son organe. Il étoit enveloppé d'un manteau court à la vénitienne, coiffé d'un chapeau retroussé à panache flottant, et il passoit au-dessus du sentier, ou plutôt il voloit de rocher en rocher, comme un fantôme de nuit, en répétant le refrain du vieil aveugle :

« Si jamais tu croissois, jeune plante, dans les forêts soumises à la domination de Jean Sbogar, du cruel Jean Sbogar. »

Parvenu à un roc plus élevé, que sa blancheur détachoit du contour obscur de la montagne, il resta debout et interrompit brusquement son refrain; puis, après un moment de silence, il partit de l'endroit où il s'étoit arrêté un cri si sauvage, si douloureux, si for-

midable et si plaintif tout à la fois, qu'il ne sembloit pas procéder d'une voix humaine; et au même instant, ce gémissement farouche, semblable à celui d'une hyène qui a perdu ses petits, se répéta sur vingt points différents de la forêt : ensuite l'inconnu disparut en reprenant sa romance.

Antonia ne fut entièrement rassurée qu'à l'entrée de la ville, et elle s'étoit souvent promis, en revenant, de ne plus quitter si tard le *Farnedo*. Cependant, en y réfléchissant depuis, elle condamnoit ses terreurs, et trouvoit, à tout ce qui l'avoit émue, des explications naturelles; mais sa foiblesse et sa timidité ne tardoit pas à l'emporter encore sur les efforts de sa raison. Sa sensibilité, à défaut d'exercice extérieur, s'attachoit de plus en plus à des chimères effrayantes : elle se perdoit dans un vague sans bornes, et il se composoit en elle un sentiment inquiet du monde, que son isolement, sa défiance, son éloignement pour toutes les sociétés nombreuses rendoient de jour en jour plus irritable; quelquefois ce desordre d'idées, que produit la peur, alloit jusqu'à une sorte d'égarement qui

lui causoit de la honte et de l'effroi. Madame Alberti l'avoit remarqué avec une extrême douleur; mais, fidèle à son système de distraction, elle se promettoit toujours de fournir assez de diversion à son esprit, jusqu'à ce qu'une affection heureuse et légitime vînt en donner à son cœur. C'étoit la dernière, c'étoit aussi la plus agréable et la plus spécieuse de ses espérances. Il ne faut en effet désespérer de rien pour ceux qui n'ont pas aimé : leur existence a un complément à recevoir, et un complément qui fait souvent la destinée de tout le reste de la vie.

IV.

Lors apparoissent figures estranges, improuvues et portenteuses ; et ne sçauriez dire que ce fust hommes ou démons, ny que telle phrénésie fust effet de veille dormante ou de sommeil esveillé.

De Lancre.

IV.

Les promenades du *Farnedo* n'avoient pas discontinué ; seulement madame Alberti avoit soin de les commencer de bonne heure, et de rentrer dans Trieste avant le dé-

clin du jour. La saison étoit ardente, et l'ombrage des chênes entretenoit à peine assez de fraîcheur pour tempérer les ardeurs du soleil, quand le vent d'Afrique souffloit sur le golfe. Des nuages énormes d'un jaune terne, et cependant éblouissant, s'amassent dans une partie du ciel, roulent et tombent de leurs sommets gigantesques, comme des avalanches de feu, s'étendent, s'aplanissent et se fixent. Un bruit sourd les accompagne, et cesse quand ils s'arrêtent : alors la nature entière reste enchaînée de terreur, comme un animal menacé de sa destruction, qui prend l'aspect de la mort pour lui échapper. Il n'y a pas une feuille qui frémisse, pas un insecte qui bruisse sous l'herbe immobile. Si l'on tourne les yeux vers l'endroit où doit être le soleil, on voit flotter dans une colonne oblique d'atômes lumineux, la poussière impalpable que le sirocco a enlevée au désert, et dont on reconnoît l'origine à sa nuance d'un rouge de brique. Nul mouvement d'ailleurs qui se fasse apercevoir, si ce n'est celui du milan qui décrit, au haut du firmament, son vol circulaire, en marquant de loin, dans le sable, sa proie ac-

cablée sous le poids de cette atmosphère redoutable. Nulle voix qui se fasse entendre, si ce n'est le cri aigu et plaintif des animaux carnassiers, qui, remplis d'un instinct féroce, et se croyant au dernier jour du monde, viennent réclamer les débris des êtres créés qui leur ont été promis. L'homme lui-même, malgré sa puissance morale, cède à cette puissance contre laquelle il n'a jamais essayé ses facultés. Son noble front se penche vers la terre, ses membres foiblissent et se dérobent sous lui; sans courage et sans ressort, il tombe et attend, dans une langueur invincible, qu'un air plus doux le ranime, rende le mouvement à ses esprits, la chaleur à son sang, et la vie à la nature.

Madame Alberti se reposoit souvent avec Antonia, sous un groupe d'arbres, dans un joli endroit d'où l'on découvre une partie de Trieste, jusqu'à l'église des Grecs, et où la terre est revêtue d'un gazon court et frais qui invite au sommeil. Antonia, dont les organes délicats ne résistoient pas à l'impression du sirocco, s'étoit endormie, et sa sœur se promenoit à quelques pas, en lui faisant une guirlande de petites véroniques bleues, à la ma-

nière des filles d'Istrie, qui les tressent avec beaucoup d'art. Comme il lui en manquoit quelques-unes pour la compléter, elle avoit marché en divers sens hors de l'enceinte où Antonia reposoit, et quand elle s'étoit aperçue qu'elle en étoit sortie, les efforts qu'elle avoit faits pour la retrouver l'en avoient éloignée davantage. D'abord elle s'étoit amusée de son erreur, comme d'un accident sans conséquence, puis elle s'étoit un peu inquiétée; et son inquiétude, qui rendoit sa démarche plus précipitée, la rendoit aussi plus incertaine. Enfin, l'inquiétude avoit fait place à un sentiment plus pénible, mais qui devoit céder à la réflexion. Il y avoit un moyen sûr de retrouver Antonia : c'étoit de l'appeler avec force; mais un cri auroit troublé son repos, et non pas sans danger pour cette organisation vive et sensible, que la moindre émotion inattendue offensoit toujours. Quoi de plus naturel que de penser, au contraire, qu'Antonia, réveillée, appelleroit sa sœur, avant de s'être effrayée de son absence! A cette idée, madame Alberti, rassurée, s'assit et continua sa guirlande.

Pendant ce temps-là, Antonia s'étoit reveillée en effet. Un bruit léger qui se faisoit entendre en face d'elle, dans le feuillage, avoit interrompu son sommeil, et sa paupière s'étoit à demi soulevée sous celui de ses bras qui enveloppoit sa tête. A travers les boucles de ses cheveux, qui couvroient une partie de son visage, elle avoit aperçu, mais d'une manière que la foiblesse de sa vue rendoit plus vague et plus alarmante, deux hommes qui la regardoient attentivement. L'un d'eux, comme voilé d'un large panache qui retomboit sur sa figure, s'appuyoit sur l'autre, qui étoit agenouillé à ses pieds, les jambes croisées sous lui, dans l'attitude des Ragusains en repos. Antonia, saisie de crainte, referma les yeux et retint sa respiration, pour ne pas laisser reconnoître l'agitation qu'elle éprouvoit, au mouvement de son sein.

— La voilà, dit un de ces inconnus, voilà la fille de la *casa Monteleone*, qui a fixé le sort de ma vie.

— Maître, lui répondit l'autre, vous en disiez autant de la fille du bey des montagnes, à qui nous avons tué tant de monde, et de

l'esclave favorite de ce chien de Turc, qui nous a fait payer si cher la forteresse de Czetim. Par saint Nicolas, si nous avions voulu en faire autant pour réduire la Valachie, vous seriez maintenant hospodar, et nous n'aurions pas besoin...

— Tais-toi, Ziska, reprit celui qui avoit parlé le premier, tes ridicules exclamations la tireront de son sommeil, et je serai privé du bonheur de la voir, dont je ne jouirai peut-être plus. Prends garde d'agiter l'air qui circule autour d'elle, car je te punirois jusque sur ton vieux père, qui pleure si amèrement de t'avoir enfanté. Tu ris, Ziska.... Conviens cependant que mon Antonia est belle....

— Pas mal, dit Ziska, mais pas assez pour efféminer un cœur d'homme, et pour arrêter une troupe de braves dans une forêt de plaisance, où il n'y a pas de l'eau à boire. Maître, continua-t-il en se relevant, où voulez-vous que je porte cet enfant? —

Antonia trembla, et, malgré elle, son bras retomba sur son sein.

— Misérable! reprit d'une voix sourde le maître de Ziska, qui t'a demandé tes exécrables services? Sais-tu que cette fille est mon

épouse devant Dieu, et que j'ai juré que jamais une main mortelle ne détacheroit un seul fleuron de sa couronne de vierge, pas même la mienne, Ziska? non, je n'aurai jamais un lit commun avec elle sur la terre..... Que dis-je? ah! si je savois que mes lèvres profanassent un jour ces lèvres innocentes, qui ne se sont entr'ouvertes qu'aux chastes baisers d'un père, je les brûlerois avec un fer ardent. Notre jeunesse a été bercée dans des idées violentes et farouches; mais cette jeune fille est sacrée pour mon amour, et je veille à la conservation du moindre de ses cheveux... Mon ame s'attache à elle, plane sur elle, vois-tu, et la suit à travers cette courte vie, au milieu de toutes les embûches des hommes et de la destinée, sans qu'elle m'aperçoive un moment. C'est ma conquête de l'éternité; et puisque j'ai perdu mon existence, puisqu'il m'est défendu de la faire partager à une créature douce et noble comme celle-ci, je m'en empare pour tout l'avenir. Je jure, par le sommeil qu'elle goûte maintenant, que son dernier sommeil nous réunira, et qu'elle dormira près de moi jusqu'à ce que la terre se renouvelle. —

Le trouble d'Antonia n'avoit cessé de s'augmenter, mais il commençoit à se mêler de curiosité et d'intérêt. Elle voulut regarder, sa vue trop foible la servit mal; elle souleva doucement sa tête, les inconnus s'éloignèrent. Elle se leva tout-à-fait, et fixa ses yeux sur l'endroit où elle les avoit entendus; il n'en restoit qu'un seul qui se glissoit courbé sous les buissons : il étoit hideux.

Les inconnus avoient à peine disparu, que madame Alberti, avertie par quelque bruit, arriva au pied du chêne sous lequel Antonia s'étoit endormie. Elle écouta son récit sans y croire. Antonia lui avoit donné trop de preuves de la foiblesse de sa raison, pour qu'elle soupçonnât autre chose qu'une vision ou l'illusion d'un songe dans ce qu'elle racontoit; mais comme cette idée même lui inspiroit un attendrissement remarquable, sa sœur se trompa sur la nature de son émotion; elle attribua à la compassion qu'excite un grand péril, la pitié que fait naître un grand égarement d'esprit. Elle se livra avec abandon aux idées qu'elle avoit conçues, et cette préoccupation habituelle prit, autant qu'elle pouvoit

le prendre, le caractère d'une manie. Eh quoi! pauvre infortunée, s'écria enfin madame Alberti, de qui te persuades-tu que tu sois aimée? D'un des lieutenants de Jean Sbogar, Dieu me pardonne !

— De Jean Sbogar, reprit Antonia en reculant, comme si elle avoit marché sur une vipère.... Cela est probable!

Il étoit impossible, d'après cela, de retourner au *Farnedo*. Antonia ne sortoit presque point de la maison; seulement quand son esprit plus calme n'avoit pas été troublé par quelques-unes de ces terreurs dont l'objet passoit pour imaginaire, elle alloit, seule, respirer sur le port la brise fraîche du soir. Quelquefois elle s'arrêtoit sous les murs du palais Saint-Charles, et elle cherchoit à découvrir, de là, ce château de Duino, dont son père et sa sœur lui avoient parlé si souvent. Arrivé au môle qui s'en rapproche, elle s'avançoit machinalement le long de la chaussée, jusqu'à l'endroit où elle se termine par un petit ouvrage élevé, revêtu, du côté de la mer, d'un banc étroit, qui ne peut recevoir commodément qu'une seule personne. Cette so-

litude, placée entre une ville habitée et la mer déserte, plaisoit à son imagination et ne l'effrayoit pas. Elle aimoit à voir, après une journée nébuleuse, le flux sensible du golfe, quand sa face ardoisée se rompt tout-à-coup d'espace en espace, que les bancs écumeux se précipitent l'un sur l'autre vers le rivage, que la vague monte, blanchit et retombe sous la vague qui la suit, qui l'enveloppe et l'entraîne dans une vague plus éloignée ; tandis que les goëlands s'élèvent à perte de vue, redescendent en roulant sur eux-mêmes, comme le fuseau d'une bergère échappé à sa main, effleurent l'eau, la soulèvent de l'aile, ou semblent courir à sa surface. Un soir qu'elle y avoit demeuré plus long-temps que de coutume, retenue par le charme de la nuit, qui n'avoit jamais été d'une sérénité plus pure et qu'éclairoit une lune resplendissante, elle prenoit plaisir à voir la lumière de cet astre paisible s'étendre du haut des montagnes en nappes argentées, lavées d'une légère teinte bleuâtre, et marier la terre, la mer et le ciel, inondés de sa clarté immobile. Le silence de la côte, interrompu seulement d'heure en heure par les

signaux des gardes-marine, laissoit entendre le frémissement de l'eau qui venoit mourir devant Antonia, et le battement d'une petite barque attachée à l'extrémité du môle, que le flot repoussoit à intervalles égaux contre le pied de la chaussée. Sa pensée, plongée dans un vague infini, comme l'élément qui s'offroit à ses yeux, avoit perdu de vue le monde, quand une subite impression d'effroi la rendit à toutes ses alarmes. Cette sensation, rapide comme l'éclair, déterminée par une liaison inexplicable d'idées, c'étoit le souvenir de ce qui lui étoit arrivé dans sa dernière promenade au *Farnedo*, de l'incompréhensible apparition de cet homme qui s'étoit arrogé un pouvoir absolu sur sa vie. Tel est l'empire de l'imagination, qu'elle se représenta sur-le-champ cette scène, et qu'au bout d'un moment, tous ses sens, également trompés, se livrèrent à l'illusion la plus complète. Elle crut encore voir et entendre. Une vive lumière, partie de Duino, et suivie d'une explosion sourde, détruisit le prestige, mais l'impression subsistoit. Le cœur d'Antonia battoit avec violence; une sueur froide couloit sur son front; son regard

inquiet cherchoit à droite et à gauche un objet qu'elle craignoit de voir; son oreille écoutoit dans le silence, et s'impatientoit de sa continuité désolante. Elle auroit voulu être distraite de cette terreur sans objet par une cause raisonnable de crainte. A force d'attention, elle crut remarquer qu'on parloit à demi-voix auprès d'elle : elle se leva et se rassit; ses jambes trembloient. Les voix prirent un peu plus de force; mais elles s'approchoient davantage. Elle crut reconnoître l'accent de ce Ragusain qui avoit proposé de l'enlever de la forêt : *Où voulez-vous que je porte cet enfant?* et au même instant il lui sembla qu'on prononçoit à peu près les mêmes paroles. Elle avoit peine à se persuader elle-même que ses sens ne fussent pas trompés par un songe : elle se pencha pour entendre mieux; ces mots n'étoient pas achevés, ou bien on les répétoit. Ils frappèrent distinctement son oreille.

—Plutôt mourir! répondit une voix plus élevée, qui étoit d'ailleurs plus rapprochée d'elle. Elle jugea qu'elle n'étoit séparée de l'homme qui parloit que par l'angle étroit que la muraille projetoit sur la chaussée : un peu plus,

elle auroit senti l'air agité par son souffle. Elle se reporta rapidement à l'autre extrémité du banc; et, pendant ce mouvement, elle vit deux hommes qui s'élançoient dans la petite barque, et qui s'éloignoient à force de rames. La lune étoit cachée derrière des nuages d'un gris de perle, qui se déchiroient peu à peu en épais flocons. Un de ses rayons tomba sur la nacelle, et éclaira une plume blanche abandonnée aux vents, qui ombrageoit le chapeau d'un des voyageurs. Antonia ne distinguoit presque plus rien. Empressée de regagner la ville, elle parcourut en deux ou trois minutes la longueur de la chaussée, et passa comme une ombre à côté du factionnaire qui se reposoit sur son escopette.

— Dieu vous garde, signora, lui dit-il. Il se fait tard pour les jeunes filles.

— Je croyois être seule sur le môle, répondit-elle.

— Aussi y étiez-vous seule, reprit le soldat; et depuis une heure, âme qui vive ne s'en est approchée, à moins que ce ne soit le démon ou Jean Sbogar.

— Le ciel nous préserve de Jean Sbogar! s'écria Antonia.

— Dieu vous écoute! dit le soldat en se signant.

Au même instant le canon retentit pour la seconde fois du côté de Duino.

Ce nouveau récit d'Antonia ne fut pas accueilli avec plus de confiance que le premier. Il étoit trop visible que l'attention compatissante et douloureuse qu'on feignoit de lui accorder n'avoit rien de commun avec l'intérêt de la conviction. Frappée de cette idée, elle insista avec un calme noble qui étonna madame Alberti, mais qui ne la persuada pas. Antonia, restée seule, couvrit ses yeux de ses mains, et réfléchit sur sa situation avec une profonde amertume. L'opinion qu'elle s'étoit faite, dès l'enfance, de la singularité de son organisation et de l'état de disgrace dans lequel la nature l'avoit fait naître, confirmée par le sentiment qu'elle excitoit autour d'elle, se fixa devant son esprit, et développa au plus haut degré cette disposition extrême à la défiance et à la crainte, qui faisoit le fond de son caractère. Sa foiblesse était une espèce de maladie morale, qui n'est pas difficile à guérir avec les soins et les ménagements dont madame

Alberti étoit capable; mais celle-ci y voyoit autre chose, et sa prévention s'étoit augmentée à cet égard de tous les efforts qu'elle avoit faits pour la vaincre. Antonia étoit son unique pensée, l'espérance, l'amour et le but de sa vie. Perdre cette fille chérie par la mort, ou la voir ravie aux projets qu'elle avoit fondés sur elle par un égarement incurable d'esprit, c'étoit à peu près la même chose; et quand elle avoit eu lieu de redouter ce dernier malheur, elle avoit tout fait pour se persuader qu'il étoit impossible. Dans la funeste erreur de sa tendresse, elle repoussoit bien le soupçon qui l'obsédoit, parce qu'il l'auroit tuée; mais il y avoit trop de danger à le considérer en face, à le discuter froidement, à s'en rendre compte enfin, pour qu'elle osât l'entreprendre. Elle étoit parvenue à s'en distraire, et non pas à le chasser. Son imagination vive et absolue d'ailleurs dans toutes les idées qu'elle se faisoit des choses, et qui s'attachoit, par une préférence involontaire et invincible, à celles qui étoient les plus pénibles à croire, ne modifioit presque jamais l'aspect sous lequel elle les avoit vues une fois. Les deux sœurs se re-

gardoient donc avec un attendrissement mutuel, provenant dans l'une d'un excès de timidité, dans l'autre d'un excès de sollicitude qui les rendoit également malheureuses.

V.

O mon Dieu ! vous ne confondrez pas, dans les rigueurs de votre justice, l'innocent avec le coupable ! Frappez, frappez cette tête depuis long-temps condamnée ! elle se dévoue à vos jugemens ; mais épargnez cette femme et cet enfant que voilà seuls au milieu des voies difficiles et périlleuses du monde ! N'est-il point parmi ces pures intelligences, premier ouvrage de vos mains, quelque ange bienveillant, favorable à l'innocence et à la foiblesse, qui daigne s'attacher à leurs pas, sous la forme du pélerin, pour les préserver des tempêtes de la mer, et détourner de leur cœur le fer acéré des brigands ?

Prière du Voyageur.

V.

A cette époque, des affaires très-importantes, que leur père avoit laissé à régler à Venise, y demandèrent la présence de madame Alberti. Elle regarda cette circonstance

comme la plus heureuse qui pût arriver dans l'état d'Antonia, et se persuada de nouveau que les impressions fâcheuses qui avoient altéré son jugement, et qui paroissoient dépendre de l'influence des lieux et des souvenirs, céderoient enfin à un changement total d'habitude et de genre de vie. La grande fortune dont elles jouissoient leur permettoit de se procurer, dans cette ville opulente et magnifique, tous les plaisirs que le luxe et les arts y réunissent de tous les points du monde; et cette nouvelle espèce d'émotion, qui s'adresse plus à l'imagination qu'à la sensibilité, offroit infiniment moins de danger pour une âme irritable que celles qui résultent de la contemplation des beautés naturelles de l'univers, dont la grandeur imposante accable la pensée. Le voyage de Venise fut donc résolu, et jamais Antonia n'avoit reçu aucune nouvelle avec plus de joie. Trieste étoit devenu pour elle un palais magique, où, sans cesse observée par des espions invisibles, elle vivoit à la merci d'un tyran inconnu, maître absolu de sa liberté et de sa vie, qui, plusieurs fois, avoit balancé à l'enlever du milieu des siens,

pour la transporter dans un monde nouveau, dont elle ne se faisoit pas d'idée sans frémir, et qui étoit peut-être à la veille d'accomplir cette funeste résolution, si la Providence ne la déroboit à ses yeux. L'espérance de se voir délivrée de ce sujet de terreur agit promptement sur elle, et lui rendit en peu de jours cette fraîcheur et cette grâce de jeunesse que l'inquiétude avoit long-temps flétrie. Le sourire reparut sur ses lèvres, la sérénité sur son front; une confiance plus expansive, un abandon plus doux régna dans ses discours, et madame Alberti, enchantée que la seule approche du départ produisît des effets si propres à justifier ses conjectures, ne négligea rien pour le hâter encore davantage. Le défaut de sûreté des chemins publics exigeoit cependant qu'il fût remis à un jour fixe où se réunissoient tous les voyageurs qui se dirigeoient vers un même point, pour se servir réciproquement d'escorte. La voiture de madame Alberti se trouva la neuvième au rendez-vous, sur la plate-forme sablonneuse d'Opschina, d'où l'œil embrasse au loin le golfe et les dunes inégales dont son long circuit est hérissé. An-

tonia et sa sœur étoient accompagnées d'un aumônier, d'un homme d'affaires, d'un vieux domestique de confiance, et de deux femmes. Il restoit une place vacante dans l'intérieur. La journée étoit déjà avancée, parce que la *bora*, qui avoit soufflé le matin, avoit fait craindre un de ces ouragans qu'on ne brave jamais impunément sur les côtes élevées de l'Istrie, d'où ils enlèvent les charges les plus pesantes, qu'ils roulent jusqu'au fond des abîmes. Cette caravane étoit d'ailleurs assez nombreuse pour qu'il n'y eût pas de crainte raisonnable à concevoir des brigands, même quand on se trouveroit surpris par la nuit la plus obscure; et on ne devoit coucher qu'à Montefalcone, qui est à quelques lieues de là, sur les bords poétiques du Timave. La soirée s'étoit tout-à-coup embellie, l'air étoit frais et pur, le ciel sans nuages. Les équipages se suivoient lentement dans les pentes roides et raboteuses du revers des montagnes de Trieste, à travers de vastes halliers semés de rochers qui lèvent çà et là leurs crêtes aiguës et sourcilleuses dans une mousse courte et aride. La seule verdure qu'on y remarque est celle de la

feuille lustrée du houx, et de quelques ronces qui traînent leurs bras épineux sur le sable. Au pied de la côte on aperçoit un groupe de maisons de l'aspect le plus triste, dont les toits, chargés de pierres énormes, attestent les ravages de la *bora*, par les obstacles souvent inutiles qu'on multiplie contre elle, dans tous les lieux où elle a coutume de se déchaîner. C'étoit le hameau de Sestiana, peuplé de mariniers et de pêcheurs.

Pendant que les chevaux se délassoient du long effort qu'ils avoient opposé au poids qui se précipitoit sur eux, dans un chemin glissant et rapide, le vieil hôte de Sestiana s'appuya à la portière de la voiture de madame Alberti, et la pria, au nom de la charité chrétienne, de recevoir jusqu'à Montefalcone un pauvre voyageur accablé de fatigue, qui ne pouvoit continuer sa route. C'étoit un jeune moine du couvent arménien des Lagunes de Venise, qui revenoit de la mission, et dont la figure douce et honnête lui avoit inspiré le plus vif intérêt. Cette prière étoit de celles que madame Alberti et sa sœur n'auroient jamais repoussées, quelque raison qu'elles eussent

pour le faire. La portière s'ouvrit, et l'Arménien, soutenu par le bon vieillard qui l'avoit présenté, mit le pied sur les marches du carrosse, après avoir balbutié quelques mots de remercîment, et se souleva péniblement vers la place qui lui étoit destinée. Sa main blanche et douce comme celle d'une jeune fille s'appuya par mégarde sur la main de madame Alberti, mais il la retira précipitamment; et, reconnoissant que la voiture étoit presque entièrement occupée par des femmes, il rabattit sur son visage les ailes demesurées de son feutre rond, avant d'avoir été aperçu. Bientôt après on se remit en marche. La nuit étoit alors tout-à-fait tombée.

L'intervalle de Sestiana à Duino est rempli par une grève légère d'un sable fin et mobile, qui fuit de toutes parts sous les roues, et dans lequel la voiture, se relevant et s'enfonçant tour-à-tour, semble agitée par un mouvement d'ondulation pareil à celui des flots. Une circonstance qui augmente ce prestige dans la lumière fausse et trompeuse des astres du soir, c'est la couleur brillante de l'arène argentée, et l'étendue vague de l'horizon, qui, moins

circonscrit que pendant le jour, se prolonge de toute l'incertitude de ses ténèbres, et présente aux yeux quelque image de la vaste mer. Il semble alors que les chevaux sont descendus dans un gué et parcourent un espace inondé par les eaux des montagnes. Antonia, qui occupoit un des angles de la voiture, avoit levé la glace de son côté, et jouissoit, en respirant l'air froid mais énergique de la nuit, de cette espèce d'illusion. La difficulté de la marche des chevaux sur le sol fugitif et profond qui se déroboit à tout moment sous leurs pas les avoit extrêmement ralentis, et la moindre agitation extérieure se faisoit remarquer. Plusieurs fois Antonia, qui n'étoit que trop disposée à saisir tous les sujets d'inquiétude, avoit cru voir des ombres d'une forme singulière se glisser dans l'espace indécis qui s'étendoit devant elle; et, troublée, elle avoit retenu sa respiration, pour savoir si ce mouvement n'étoit pas accompagné de quelque bruit, ce qui devoit être indubitablement s'il résultoit d'autre chose que d'une simple erreur de sa vue. Tout à coup le postillon, qui éprouvoit peut-être quelque chose de semblable, ou qui crai-

gnoit de céder au sommeil, se mit à entonner un *pismé* dalmate, sorte de romance qui n'est pas sans charme quand l'oreille y est accoutumée, mais qui l'étonne par son caractère extraordinaire et sauvage quand on l'entend pour la première fois, et dont les modulations sont d'un goût si bizarre que les seuls habitants du pays en possèdent le secret. Le chant en est extrêmement simple cependant, car il ne se compose que d'un motif répété à l'infini, selon l'usage des peuples primitifs, et de deux ou trois sons au plus qui reviennent dans le même ordre; ce qu'il y a d'incompréhensible, c'est l'espèce même de ces sons, qui ne paroissent pas procéder de la voix d'un homme, et dont un artifice analogue à celui de ces jongleurs de France, qu'on appelle *ventriloques*, mais qui est naturel au chanteur illyrien, change à tout moment l'expression, le volume, le lieu d'origine sensible. C'est une imitation successive et rapide des bruits les plus graves, des cris les plus aigus, et surtout de ceux que l'habitant des lieux déserts recueille au milieu des nuits dans la rumeur des vents, dans les sifflements des tempêtes, dans

les hurlements des animaux épouvantés, dans ce concert de plaintes qui sort des forêts solitaires au commencement d'un ouragan, lorsque tout prend dans la nature une voix pour gémir, jusqu'à la branche que le vent a rompue, sans la détacher entièrement de l'arbre auquel elle appartient, et qui se balance en criant suspendue à un reste d'écorce. Tantôt la voix pleine et sonore retentit sans obstacle autour des auditeurs; tantôt on croiroit qu'elle résonne sous une voûte, et quelquefois que l'air l'enlève au-delà des nuages et l'égare dans les cieux, où elle l'empreint d'un charme qu'on n'a jamais goûté dans les mélodies humaines. Cependant cette musique aérienne n'a pas la pureté si calme et si propre à reposer l'âme que nous attribuons à celle des anges, même quand elle s'en approche le plus : elle est, au contraire, sévère au cœur de l'homme, parce que la pensée qu'elle éveille est pleine de souvenirs tumultueux, de sentiments passionnés, d'inquiétudes et de regrets; mais elle attache, elle entraîne, elle subjugue l'attention, qui ne peut se délivrer de son empire. Elle rappelle ces accords redoutables et doux

des divinités marines, qui lioient les voyageurs et qui attiroient leur navire dans des écueils inévitables. L'étranger doué d'une imagination vive, qui, assis sur les rivages de Dalmatie, a entendu une seule fois la jeune fille morlaque exhaler son chant du soir, et livrer aux vents ses accents qu'aucun art ne sauroit enseigner, qu'aucun instrument n'imitera jamais, qu'aucune parole ne peut décrire, a pu comprendre la merveille des syrènes de l'*Odyssée*, et il a excusé, en souriant, la méprise d'Ulysse.

Antonia, par un penchant commun à toutes les âmes foibles qui s'élancent volontiers hors des bornes de la nature, parce qu'elles ont besoin d'être protégées et surtout d'être aimées (c'est peut-être pour elles la même chose), Antonia jouissoit mieux que personne de ces effets mystérieux qui doublent l'aspect de la vie, et qui donnent un monde nouveau à l'intelligence. Elle ne croyoit pas à l'existence de ces êtres intermédiaires qui jouent un si grand rôle dans les superstitions de son pays natal et de son pays adoptif; de ces géants ténébreux qui règnent sur les hautes montagnes, où on

les voit quelquefois assis dans une nue, le bras armé d'un pin énorme; de ces sylphes plus légers que l'air, qui ont leur palais dans le calice d'une petite fleur, et que le zéphir emporte en passant; de ces esprits nocturnes qui gardent les trésors cachés sous un roc retourné sur sa pointe, ou qui errent à l'entour pour éloigner les voleurs, en laissant sur leur passage une flamme inconstante qui monte, descend, s'éteint pour renaître, disparoît et renaît encore : mais elle aimoit ces illusions, et le chant morlaque, qu'elle avoit souvent écouté avec plaisir, les renouveloit toutes à la fois. Elle écoutoit donc avec un intérêt vif et sans mélange, quand un mouvement singulier de la voiture, qui s'arrêta subitement en se balançant sur elle-même, vint interrompre sa rêverie. Les chevaux avoient reculé d'un pas, et la chanson morlaque expiroit dans la bouche du postillon.

— Les voitures qui nous précèdent ont pris l'avance, dit-il, pendant que le moine montoit dans celle-ci; et la route est, si je ne me trompe, coupée par des brigands.

— Que dit-il? s'écria madame Alberti en s'élançant à la portière.

— Que nous sommes arrêtés, reprit Antonia, qui venoit de retomber dans l'angle de la voiture, et qui frissonnoit de terreur.

— Arrêtés! répétèrent madame Alberti et les voyageurs.

— Arrêtés! assassinés! perdus! continua le postillon : ce sont eux, c'est la troupe de Jean Sbogar; et voilà cet exécrable château de Duino, qui sera notre tombeau à tous.

— Par saint Nicolas de Raguse! dit le moine arménien, d'un accent profond et terrible, la terre s'écrouleroit plutôt sous nos pieds.

Et en finissant ces paroles, il s'étoit élancé au milieu des brigands. Le cri féroce qui avoit effrayé Antonia au *Farnedo* se fit entendre au même moment, et mille voix horribles rugirent en le répétant. La portière étoit retombée derrière le missionnaire; les stores étoient baissés, les chevaux restoient immobiles, un silence de mort régnoit dans la voiture, il n'arrivoit plus du dehors qu'un bruit sourd qui s'éloignoit de plus en plus, quand, au sifflement redoublé du fouet, les chevaux repartirent au grand galop, impatients, comme si cet avertissement avoit détruit sur eux l'ac-

tion d'un sortilége. Ils ne s'arrêtèrent qu'en rejoignant les autres voyageurs.

— Et l'Arménien, s'écrioit depuis longtemps Antonia, demi penchée hors de la portière ; ce généreux, ce brave jeune homme qui s'est dévoué pour nous... Mon Dieu! mon Dieu! l'aurions-nous abandonné aux assassins? ce seroit une action horrible!

— Horrible! répéta vivement madame Alberti.

— Rassurez-vous, mes bonnes dames, répondit le postillon, qui étoit descendu de son siége, et qui avoit repris toute sa sécurité. Ce moine n'a rien à craindre des assassins; ils ne peuvent rien sur lui; et, afin que vous le sachiez, c'est lui qui m'a ordonné de chasser mes chevaux quand je l'ai fait, et qui m'a rendu pour cela la force et la voix : aussi avec quelle impétuosité ils se sont élancés; l'avez-vous remarqué? Quant à lui, je l'ai vu de près, je vous jure, car les brigands me touchoient; et il s'est jeté entre eux et moi, si terrible, qu'il y en a qui sont tombés de frayeur, et que tous les autres ont pris la fuite, sans seulement retourner la tête. Une

minute après, il étoit seul, et il étoit là, debout, la main levée, d'un air de commandement : va-t'en, m'a-t-il crié d'une voix si imposante, que mon sang se seroit figé dans mes veines s'il avoit annoncé de la colère; mais c'étoit une voix protectrice, la voix dont il parle ordinairement aux matelots.....

— Aux matelots? dit madame Alberti... Tu connois donc cet Arménien?

— Si je le connois? reprit le postillon; ne s'est-il pas nommé lui-même, quand il a crié : par saint Nicolas de Raguse! Quel est le saint qui éprouve les voyageurs et les récompense? et quel autre qu'un saint disperse d'un mot, d'un geste, d'un regard, une armée de bandits, qui ont le glaive à la main, la rage dans le cœur, et qui cherchent du danger, de l'or et du sang?.... je vous le demande.

Le postillon se tut en regardant le ciel, qui parut traversé d'une lueur subite. Le canon grondoit à Duino.

VI.

Les uns l'appellent le *Grand-Mogol*, les autres le *Prophète Élie*. C'est un homme extraordinaire qui se trouve partout, qui n'est connu de personne, et à qui l'on ne peut point de mal.

LEWIS.

VI.

CETTE explication ne suffisoit pas à tout le monde. Madame Alberti en concevoit plusieurs autres, et les accueilloit tour-à-tour. Antonia ne voyoit rien de distinct dans cet

événement, mais elle y trouvoit tout ce qu'il falloit pour entretenir des idées sombres et rêveuses. Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'elle poursuivit son voyage au milieu des campagnes enchantées qui lui restoient à parcourir. Elle vit le lendemain la riante Gorizia, riche de fleurs et de fruits, et dont l'aspect charme de loin les yeux du voyageur, nouvellement sorti des sables inféconds de la côte d'Istrie. Les souvenirs antiques se réveillent si naturellement sur ce coteau chéri de la nature, ou s'y conservent avec tant de facilité, qu'on croit y vivre encore sous l'empire poétique de la mythologie. Les belles s'y promènent sous des berceaux dédiés aux Grâces, les chasseurs s'y rassemblent dans le bosquet de Diane : c'est de là qu'ils descendent pour aller surprendre leur proie dans les champs qui bordent l'Isonzo, l'Isonzo, la plus élégante des rivières de l'Italie et de la Grèce, qui roule, profondément encaissée entre deux montagnes d'un sable d'argent, ses flots bleus de ciel, aussi purs que le firmament qu'ils réfléchissent, et dont ils n'ont pas besoin d'emprunter l'éclat ; lorsqu'il est voilé par des

nuages, l'habitant de Gorizia retrouve son azur à la surface limpide de l'Isonzo. Un jour plus tard, elle aperçut les délicieux canaux de la Brenta, bordés de riches palais, et le modeste village de Mestre, qui sert de point de communication entre une partie de l'Europe et une cité à laquelle l'Europe ne peut rien montrer d'égal, cette superbe Venise dont l'existence même est un phénomène. Le jour naissoit à peine, quand la barque qui devoit y conduire madame Alberti, Antonia et les personnes qui les accompagnoient, entra de la Brenta dans l'eau marine. Le petit bâtiment glissoit doucement sur l'onde immobile, le long des poteaux qui dirigent le nautonier. Madame Alberti aperçut à sa droite une maison blanche, d'une construction très-simple, au milieu des îlots dont cette partie des Lagunes est semée. On lui apprit que c'étoit le couvent des catholiques arméniens, et Antonia frissonna, sans pouvoir s'expliquer son émotion. Enfin Venise commença à se dessiner sur l'horizon, comme une découpure d'une couleur sombre, avec ses dômes, ses édifices, et une forêt de mâts de vais-

seaux; puis elle s'éclaircit, se développa, et s'ouvrit devant le bateau, qui circula longtemps à travers des bâtiments de toute grandeur, avant d'entrer dans le canal particulier sur lequel étoit situé le palais Monteleone, dont madame Alberti avoit fait l'acquisition depuis peu. Une circonstance pénible différa leur arrivée. Ce canal étoit chargé de gondoles qui suivoient un convoi funèbre : c'étoit celui d'une jeune fille, car la gondole qui portoit le cercueil étoit drapée en blanc, et parsemée de bouquets de roses de la même couleur. Deux flambeaux brûloient à chacune de ses extrémités, et leur lumière, éclipsée par celle du soleil levant, ne sembloit qu'une fumée bleuâtre. Il n'y avoit qu'un rameur. Un prêtre, debout sur le devant de la gondole, mais tourné du côté de la bière, et une croix d'argent dans les mains, murmuroit à basse voix les prières des morts. En face de lui, un jeune homme vêtu de noir, agenouillé à la tête du cercueil, pleuroit amèrement; le bruit de ses sanglots étouffés avoit quelque chose de déchirant : c'étoit probablement le frère de la trépassée. Sa douleur étoit si vive et si pro-

fondément sentie que, si elle avoit été exaltée par un autre sentiment, elle auroit été mortelle. Un amant n'auroit pas pleuré.

Cette rencontre de mauvais augure émut aisément la sensibilité d'Antonia; mais le premier objet remarquable lui fit oublier la pensée superstitieuse qu'il lui avoit suggérée. Elle étoit près de sa sœur, sans motifs raisonnables de crainte pour l'avenir, entourée au contraire de toutes les probabilités d'une vie douce, d'une tranquillité inaltérable, d'un bonheur tel enfin, s'il en est pour les âmes tendres qui compatissent à toutes les souffrances de la société, que peu d'entre elles sont appelées à en goûter un pareil. Elle s'arrêta à cette perspective; elle jouit pour la première fois du sentiment d'une sécurité pure; elle jugea qu'elle étoit heureuse; elle conçut la possibilité de l'être toujours, et, à la vérité, jamais elle ne l'avoit été davantage.

Le peuple est, dans tous les pays, amoureux de l'extraordinaire, et sujet à se passionner pour les personnes et pour les choses; mais nulle part il ne porte aussi loin qu'à Venise la faculté de se créer des dieux, objets passa-

gers d'un enthousiasme dont les retours sont souvent funestes pour ceux qui l'ont excité. Il n'étoit question, dans ce temps-là, que d'un jeune étranger qui s'étoit concilié, sans qu'on sût de quelle manière, car il n'en avoit pas même laissé deviner la prétention, cette faveur si brillante et si fugitive. Le génie, le courage et la bonté de Lothario étoient le sujet de tous les entretiens ; son nom étoit dans toutes les bouches. Pendant le court trajet de Mestre à Venise, il avoit été ramené vingt fois dans la conversation des mariniers. Après avoir parcouru sa nouvelle demeure, en soutenant Antonia, à qui l'habitude d'une santé délicate rendoit le secours de son bras nécessaire, même quand elle ne souffroit pas, madame Alberti venoit de la conduire dans une des principales pièces de l'appartement, et elles s'y étaient assises l'une à côté de l'autre. Le vieil intendant se présenta pour les saluer, et resta debout en attendant leurs ordres.

— Nous sommes contentes, lui dit madame Alberti ; tout répond à ce que j'attendois de vos soins, honnête Matteo, et je puis juger à ces commencements que personne ne sera mieux servi à Venise.

— Non pas même le seigneur Lothario, répondit le vieillard en humiliant son front chauve et en tournant dans ses mains son *goura* de soie noire.

Pour cette fois, Antonia éclatant de rire :

— Et quel est donc, grand Dieu ! le seigneur Lothario ? Depuis que nous sommes arrivées je n'ai entendu nommer que lui.

— Il est vrai, dit madame Alberti en récapitulant ses idées avec sa précipitation ordinaire. Quel est donc le seigneur Lothario ? Apprenez-nous, mon cher Matteo, ce qu'il faut penser de cet homme, dont la réputation est devenue proverbiale à Venise, avant d'avoir passé le golfe ?

— Mesdames, répondit Matteo, je ne suis pas moi-même beaucoup plus instruit, quoique j'aie cédé à l'usage en me servant de ce nom qui a un tel crédit dans ce pays que les brigands mêmes le respectent. Cela peut paroître exagéré, mais il n'y a rien de plus vrai ; et le seigneur Lothario inspire un respect si universel qu'il est arrivé quelquefois qu'on a fait tomber, en le nommant, le stylet des mains d'un assassin ; que le bruit, le seul bruit

de son approche a calmé une révolte, dissipé un attroupement de furieux, rendu la tranquillité à Venise. Cependant c'est un jeune homme bien peu redoutable, je vous assure, car on s'accorde à dire qu'il a dans le monde la douceur et la timidité d'un enfant. Je ne l'ai vu qu'une fois, et d'assez loin, mais j'éprouvai à contempler sa physionomie un saisissement qui me fit croire tout ce qu'on pense de lui. Depuis ce temps, j'ai inutilement cherché à le revoir. Il avoit quitté la ville.

— Il n'est plus à Venise! s'écria Antonia.

— Il en est absent depuis près d'un an contre son usage, reprit Matteo, car il passe très-rarement plus de deux ou trois mois sans y revenir.

— Il n'y fait donc pas son habitation ordinaire? dit madame Alberti.

— Non certainement, continua Matteo; mais il y a long-temps, très-long-temps qu'il y vient de mois en mois passer quelques jours, tantôt plus, tantôt moins, presque jamais au-delà d'une semaine ou deux. Cette fois-ci son long éloignement auroit fait craindre qu'il eût tout-à-fait abandonné Venise, s'il n'y en

avoit pas d'autres exemples; mais on se rappelle qu'il en a disparu déjà pendant plusieurs années.

— Plusieurs années? dit Antonia; vous n'y pensez pas, Matteo; vous nous disiez tout à l'heure, si je vous ai bien entendu, que c'étoit un très-jeune homme.

— Très-jeune, en vérité, répondit Matteo,..... au moins à ce qu'il paroît : je n'ai pas dit le contraire, mais je parle d'après les idées singulières du peuple, qui ne méritent pas votre attention, mes illustres dames, et que je rougirois moi-même.....

— Continuez, continuez, Matteo, dit madame Alberti avec véhémence; ceci nous intéresse beaucoup, n'est-il pas vrai, Antonia? Asseyez-vous, Matteo, et n'oubliez rien, absolument rien de ce qui concerne Lothario.

Madame Alberti étoit en effet vivement intéressée, et son esprit, rapide à saisir tous les aspects des choses, avoit devancé de beaucoup la narration de Matteo en conjectures romanesques et merveilleuses qu'elle brûloit de voir vérifiées. Antonia n'avoit pas une sensibilité moins vive; elle étoit au contraire plus irritable

et plus avide d'émotions, mais elle les redoutoit, parce que sa foiblesse l'exposoit toujours à y céder. Quand Matteo eut commencé à exciter la curiosité de madame Alberti par les circonstances vagues et bizarres de son récit, elle s'étoit pressée contre sa sœur avec un frisson d'inquiétude et d'effroi dont elle cherchoit à couvrir l'impression par un sourire.

—Ce que je sais du seigneur Lothario, reprit gravement Matteo, qui s'étoit assis pour obéir à madame Alberti, ne m'est connu, comme je vous l'ai dit, mes illustres dames, que par le bruit public. C'est un jeune homme de la plus belle figure, qui paroît de temps en temps à Venise avec le train d'un prince, et qui semble pourtant n'avoir cherché l'habitation d'une grande ville que pour trouver l'occasion de répandre des liberalités plus abondantes parmi les pauvres, car il fréquente peu la société, et on ne lui a presque point connu d'habitudes et d'amitiés familières ni en hommes ni en femmes. Il visite quelquefois une famille malheureuse pour lui porter un secours; passionné pour les arts, qu'il cultive avec succès, il recherche quelquefois la con-

versation et les conseils de ceux qui les exercent. Hors de ces rapports-là, qu'il borne avec un soin extraordinaire, il vit presque solitaire dans Venise. Il n'est pas entré dix fois dans une maison particulière, il ne correspond avec personne; cela est au point que jamais homme n'a été assez avant dans son intimité pour savoir le nom de sa famille, ou pour connoître le lieu de sa naissance, ou pour former une conjecture fondée sur le mystère de sa vie. Il est vrai qu'il a beaucoup de domestiques, mais tous lui sont étrangers, parce qu'il en change chaque fois qu'il voyage, et qu'il se procure à Venise même ceux qui doivent le servir pendant qu'il y réside. Ses relations hors de sa maison ne donnent pas plus de lumières. Depuis qu'on le connoît, jamais la poste ne lui a apporté une lettre, les banquiers ne lui ont pas fourni un sequin. Les révolutions des états ne changent pas la moindre chose à sa position; dans les temps orageux, il ne s'éloigne pas plus que d'ordinaire; et quand les voyageurs sont soumis à des formalités de précaution, ses papiers se trouvent toujours signés de l'autorité qui gou-

verne, sous ce simple nom de Lothario, qu'une pareille circonstance rendroit suspect, si l'on ne savoit que cette foule de bonnes actions qui s'y rattachent l'ont recommandé aux hommes puissants de toutes les époques et de tous les partis.

Il seroit d'ailleurs difficile de l'inquiéter à Venise, où il est, pour une classe immense, un objet de reconnoissance, d'affection, et, pour ainsi dire, de culte. La proscription de Lothario, si jamais il avoit donné lieu d'y penser, seroit peut-être le signal d'une révolution; mais il n'a pas l'air de le croire, car il oblige la classe malheureuse sans la caresser. Son esprit sévère et un peu hautain, à ce qu'on assure, le sépare d'elle par un obstacle qu'il est seul maître de lever, et qu'il ne lèveroit point sans bouleverser les états vénitiens, s'il l'avoit résolu. Cette forte distance qu'il a laissée entre lui et le peuple ne révolte personne, parce qu'on sent que la nature même en a marqué les limites, et qu'elle le sépare d'ailleurs bien plus sensiblement des hommes qui paroissent se rapprocher de sa condition. En effet, ce sont ceux-là pour lesquels il montre le plus d'é-

loignement; et si l'on voit le seigneur Lothario descendre en faveur de quelqu'un des hauteurs de son caractère, ce n'est jamais pour un seigneur; c'est pour un infirme qui a besoin de son appui, pour un enfant égaré, pour un épileptique dont la vue repousse les passants. Cela ne l'empêche pas de fréquenter les réunions publiques et les grandes sociétés où les hommes peuvent paroître et même briller sans communiquer immédiatement avec personne. Il s'y est fait aisément remarquer, puisque Venise n'a point d'artiste et de *virtuose* qui lui soit, dit-on, comparable; mais loin d'user de ces avantages, on prétend qu'il redoute de les faire valoir, qu'il ne les laisse apercevoir qu'à regret, et que c'est au moment où ils pourroient lui procurer des connoissances agréables, ou de grands établissements, qu'il s'enfuit de Venise, comme pour éviter l'éclat d'une vie publique et répandue, qui le déroberoit à lui-même et au secret dont il veut s'envelopper. L'ambition ne peut rien sur lui; l'amour même ne l'a jamais arrêté, quoiqu'il n'y ait pas sur la terre de femmes plus séduisantes qu'à Venise.

Une seule fois, il parut s'occuper beaucoup d'une jeune fille noble, qui de son côté avoit témoigné une vive passion pour lui; mais un malheur bien extraordinaire mit fin aux rapports que le public supposoit entre eux. C'étoit au moment du départ de Lothario, qui, cette fois, avoit résidé à Venise un peu plus que de coutume, et que ce sentiment, s'il a existé, ne put cependant y retenir. Deux ou trois jours après son départ, elle disparut, et on ne retrouva son corps que long-temps après, contre ce banc de sable où s'est établi depuis le couvent des Arméniens.

— Voilà qui est incompréhensible, dit Antonia d'un accent profondément concentré.

— Non, mademoiselle, répondit Matteo, en suivant sa pensée, qui n'étoit peut-être pas la même que celle d'Antonia. Le mouvement des eaux refoulées par la mer porte de ce côté la plupart des débris qui flottent sur nos canaux. Comme cette dame avoit la tête vive, et que des particularités que j'ai oubliées annonçoient que sa mort avoit été violente, on l'attribua au désespoir plutôt qu'à un accident : je crois même qu'une let-

tre de sa main, qui fut trouvée ensuite, et dans laquelle elle expliquoit son dessein, justifia cette supposition.

— Prenez garde, Matteo, dit madame Alberti. Vous avez commencé par nous dire que Lothario étoit jeune.

— Vingt-cinq ou vingt-six ans tout au plus, répondit Matteo; mais il est très-blond et délicat à le voir, quoique plus adroit et plus robuste que les hommes les plus fortement constitués; et il seroit possible....

— Il ne seroit pas possible, continua-t-elle avec force, qu'il eût été absent pendant plusieurs années depuis qu'il s'est fait connoître à Venise : c'est ce que vous ne nous avez pas éclairci. Pensez d'ailleurs que l'histoire de la jeune fille trouvée morte à l'île des Arméniens doit être antérieure, suivant vos termes, à l'époque où les Arméniens sont venus s'y établir, et qu'alors.....

— Je n'en sais pas davantage, reprit Matteo avec une sorte de confusion ; et je n'ai dit à ces dames que ce que j'ai entendu dire aux Vénitiens d'un âge avancé, qui soutiennent qu'ils ont vu autrefois le seigneur Lothario

tel qu'il est aujourd'hui, mais qui supposent qu'il n'a pas été absent moins de cinquante ans; et vous sentez l'extravagance de cette idée. Au reste, il est trop naturel de croire, d'après le genre de vie du seigneur Lothario, qu'il a un grand intérêt à cacher ce qu'il est réellement, pour ne pas comprendre les soins qu'il a mis sans doute à favoriser et même à faire naître les bruits qui devoient redoubler sur son compte l'incertitude de l'opinion. Aussi faut-il avouer qu'il n'y en a point de si étranges et de si ridicules qui n'aient eu au moins le crédit de se faire répéter, pendant quelque temps, par des personnes qui ont la réputation d'être sensées. Vous en jugerez par le plus vraisemblable de tous : c'est que ce mystérieux étranger a le secret de la pierre philosophale; et, à la vérité, on ne voit pas comment expliquer autrement l'existence magnifique et les dépenses de roi d'un inconnu auquel on ne sait pas le moindre genre de commerce ou d'industrie, la plus petite propriété, la plus légère relation d'affaires de quelque espèce que ce soit. Il y a près de trois ans, c'est l'époque de son premier voyage,

depuis la longue absence dont parle ces gens-ci, que des jaloux irrités de ses prodigieux succès, et d'autant plus peut-être qu'il y attachoit lui-même moins d'importance, et que la marque d'attention la plus ordinaire qu'on puisse obtenir de lui ressemble singulièrement au dédain, s'avisèrent de faire courir sur lui la fable la plus outrageante; j'ose à peine la répéter, et je ne le ferois pas sans danger ailleurs qu'ici. On alla jusqu'à dire qu'il étoit l'agent d'une troupe de faux monnoyeurs cachés dans les grottes du Tyrol, ou dans quelque forêt de la Croatie. Cette erreur ne dura pas long-temps, car le seigneur Lothario répand l'or avec tant de profusion qu'il est aisé d'en vérifier le titre et la fabrique. On se convainquit bien qu'il n'y en avoit point de meilleur dans tous les états de Venise; et, depuis ce moment, si on inventa des fables sur son compte, elles cessèrent du moins d'être injurieuses et atroces. Ce qu'il est réellement, c'est ce que je ne sais point, dit Matteo en se levant de son siége; mais je puis répéter qu'il dépend à peu près de lui d'être tout ce qu'il voudra être à Venise, s'il y revient.

—Il y reviendra, dit madame Alberti en embrassant cette idée avec cette susceptibilité romanesque qu'elle prenoit trop souvent pour de la pénétration : c'étoit son seul défaut.

Tu me reverras encore une fois sous cette forme, et ce jour sera le dernier.

SHAKSPEARE.

VII.

Cette conversation n'avoit pas laissé de traces bien profondes dans l'esprit d'Antonia. Comme le nom de Lothario revenoit souvent dans les cercles où sa sœur

l'avoit introduite, il ne frappoit guère ses oreilles sans lui rappeler vaguement les idées bizarres et singulières dont Matteo les avoit entretenues; mais ce n'étoit qu'une sensation passagère, à laquelle elle auroit rougi de se livrer. En cherchant à se rendre compte au premier moment de l'impression que ce récit lui avoit faite, elle s'affligea de ne pouvoir fixer sur Lothario un jugement assuré; mais il n'étoit pas dans son caractère de s'égarer longtemps dans des conjectures inutiles sur des choses qui la touchoient si légèrement. La foiblesse de sa constitution, l'abattement habituel de ses organes, la forçoient à circonscrire beaucoup ses sentiments; et plus ils étoient puissants autour d'elle, moins elle étoit capable de les étendre aux objets inconnus. Un jour cependant, le bruit courut dans Venise que Lothario étoit arrivé, et ce bruit, bientôt confirmé par la folle joie d'une populace enthousiaste, parvint rapidement à Antonia. Ce jour-là même elle devoit se trouver, avec madame Alberti, dans une société composée en grande partie de seigneurs étrangers, attirés à Venise par les plaisirs du carnaval, et qui se

réunissoient de temps en temps pour faire de la musique. A peine étoient-elles entrées qu'un laquais annonça le seigneur Lothario. Un frémissement subit d'étonnement et de plaisir parcourut l'assemblée, et saisit surtout madame Alberti, que toutes les idées extraordinaires préoccupoient facilement. Elle prit ce mouvement pour un pressentiment heureux, et comme toutes ses pensées se rapportoient à Antonia, elle lui serra brusquement la main, sans savoir bien au juste ce que cette démonstration pouvoit signifier. Antonia fut autrement affectée; son cœur se serra d'une sorte d'effroi, parce qu'elle rassembla autour du nom de Lothario quelques-unes de ces circonstances inquiétantes et terribles qui l'avoient frappée dans le discours du vieil intendant. Elle tarda même quelque temps à lever les yeux sur lui; mais elle le vit alors distinctement, parce qu'il n'étoit pas loin d'elle, et qu'il paroissoit la regarder quand elle l'aperçut. Au même instant il avoit détourné sa vue, sans la fixer toutefois sur aucun autre objet. Appuyé sur le rebord d'un vase de marbre antique chargé de fleurs, il avoit l'air de prendre

part à un entretien de peu d'importance, pour se dispenser de porter ailleurs son attention. Antonia fut saisie à son aspect d'une émotion qu'elle n'avoit jamais éprouvée, et qui ne ressembloit point à un sentiment connu. Ce n'étoit plus de l'effroi ; ce n'étoit pas davantage l'idée qu'elle se faisoit des premiers troubles de l'amour ; c'étoit quelque chose de vague, d'indécis, d'obscur, qui tenoit d'une réminiscence, d'un rêve ou d'un accès de fièvre. Son sein palpitoit violemment, ses membres perdoient leur souplesse, ses yeux se troubloient, une langueur indéfinissable enchaînoit ses organes fascinés. Elle essayoit inutilement de rompre ce prestige; il s'augmentoit de ses efforts. Elle avoit entendu parler de l'engourdissement invincible du voyageur égaré que le boa glace d'un regard dans les forêts de l'Amérique ; du vertige qui surprend un berger parvenu à la poursuite de ses chèvres à l'extrémité d'une des crêtes gigantesques des Alpes, et qui, ébloui tout-à-coup par le mouvement circulaire que son imagination prête, comme un miroir magique, aux abîmes dont il est entouré, se précipite de lui-même dans

leurs profondeurs horribles, incapable de résister à cette puissance qui le révolte et qui l'entraîne. Elle sentoit quelque chose de semblable et d'aussi difficile à expliquer, je ne sais quoi de tendre et d'odieux, qui étonnoit, qui repoussoit, qui appeloit, qui accabloit son cœur; elle trembla. Ce tremblement qui lui étoit assez ordinaire n'effraya pas madame Alberti; elle pressa cependant Antonia de sortir, et Antonia le désiroit. Elle fit un effort pour se lever, défaillit, se rassit et sou rit à madame Alberti, qui regarda ce sourire comme un consentement à rester. Lothario n'avoit pas changé de place.

Il étoit habillé à la françoise avec une simplicité élégante. Rien n'annonçoit la moindre recherche dans son costume et dans sa parure, si ce n'est deux petites émeraudes qui pendoient à ses oreilles, et qui, sous les épaisses boucles de cheveux blonds dont son visage étoit ombragé, lui donnoient un aspect singulier et sauvage. Cet ornement avoit cessé depuis longtemps d'être à la mode dans les états vénitiens, comme dans presque toute l'Europe civilisée. Lothario n'étoit pas régulièrement beau, mais

sa figure avoit un charme extraordinaire. Sa bouche grande, ses lèvres étroites et pâles, qui laissoient voir des dents d'une blancheur éblouissante, l'habitude dédaigneuse et quelquefois farouche de sa physionomie, repoussoient au premier regard; mais son œil plein de tendresse et de puissance, de force et de bonté, imposoit le respect et l'amour, surtout quand on voyoit s'en échapper une certaine lumière douce, qui embellissoit tous ses traits. Son front très-élevé et très-pur avoit aussi quelque chose d'étrange, un pli fortement ondé, que l'âge n'avoit pas produit, et qui marquoit la trace d'une pensée soucieuse et fréquente. Sa physionomie étoit en général sérieuse et sombre; mais personne n'avoit plus de facilité à effacer une prévention désagréable. Il lui suffisoit pour cela de soulever sa paupière, et d'en laisser descendre ce feu céleste dont ses yeux étoient animés. Pour les observateurs, ce regard avoit quelque chose d'indicible, qui tenoit d'une organisation supérieure à celle de l'homme. Pour le vulgaire, il étoit, selon l'occasion, ou caressant ou impérieux : on sentoit qu'il pouvoit être terrible.

Antonia étoit d'une certaine force sur le piano; mais sa timidité l'empêchoit presque toujours de développer son savoir devant une société nombreuse. Il y a un genre de modestie, et c'étoit le sien, qui consiste à dissimuler continuellement ses facultés pour ne pas blesser les personnes médiocres, qu'on trouve en majorité partout, et peut-être aussi pour ne pas déplaire à la minorité qui juge, par une apparence de prétention. Elle n'avoit jamais consenti à exécuter un morceau de musique en public que par condescendance pour des invitations qu'elle attribuoit à une simple politesse, et auxquelles elle étoit bien sûre de satisfaire, sans intéresser à ce foible effort de bienséance réciproque toutes les ressources de son talent : elle avoit même remarqué que les témoignages de satisfaction obligée que recueilloit sa complaisance n'étoient pas moindres quand elle avoit rendu un passage simplement et suivant les seules règles de l'exécution mécanique, que lorsqu'elle s'étoit trouvée dirigée par une inspiration subite et heureuse, qui la satisfaisoit intérieurement. Elle s'assit donc au piano avec assez de calme, lorsqu'elle

y fut appelée, et elle laissoit courir ses doigts sur le clavier avec son indifférence ordinaire, quand ses yeux, distraits par le reflet d'une glace en face de laquelle elle étoit placée, furent frappés d'une illusion étrange et terrible. Lothario s'étoit approché de son siége, et comme ce siége étoit monté sur l'estrade où étoit placé l'instrument, sa tête pâle et immobile s'élevoit seule au-dessus du cachemire rouge d'Antonia. Les cheveux en désordre de ce jeune homme mystérieux, la fixité morne de son œil triste et sévère, la contemplation pénible dans laquelle il paroissoit plongé, le mouvement convulsif de ce pli bizarre et tortueux que le malheur sans doute avoit gravé sur son front, tout concouroit à donner à cet aspect quelque chose d'effrayant. Antonia, surprise, interdite, épouvantée, reportant successivement ses regards du pupitre à la glace et de la glace au pupitre, perdit bientôt de vue les notes confuses et jusqu'à l'auditoire qui l'entouroit. Substituant involontairement le sentiment dont elle étoit saisie à celui qu'elle avoit à peindre, elle improvisa par une transition extraordinaire, mais qui devoit passer

pour un jeu singulier de son imagination plutôt que pour ce qu'elle étoit réellement, une expression de terreur si vraie que tout le monde frémit : et elle se jeta dans les bras de madame Alberti qui la reconduisit à sa place au milieu d'une rumeur d'applaudissements, mêlée de surprise et d'inquiétude. Après l'avoir suivie de l'œil jusqu'à l'endroit où elle s'arrêtoit, Lothario s'approcha d'une harpe, et un mouvement universel de curiosité et de plaisir succéda à celui qui venoit de troubler un moment l'assemblée. Antonia elle-même, rassurée et distraite par une impression nouvelle, exprima la plus vive impatience d'entendre Lothario, et comme il paroissoit craindre que son état ne fût pas devenu assez tranquille pour qu'elle pût prendre part au reste des plaisirs de la soirée, elle se crut obligée de lui témoigner par un regard que son indisposition avoit cessé. Cette marque d'intérêt de Lothario l'avoit vivement touchée ; mais on auroit dit que Lothario, plus sensible encore à la légère démonstration qu'il venoit d'en recevoir, avoit changé d'existence pendant qu'Antonia le regardoit. Son front s'étoit éclairci, ses yeux

brilloient d'une lumière bizarre ; un sourire où se faisoit remarquer un reste d'attendrissement et un commencement de joie embellissoit sa bouche sévère. Passant sa main gauche à travers les larges ondes de ses cheveux pour chercher un motif ou un souvenir, et saisissant de l'autre avec légèreté les cordes de la harpe, de manière à leur imprimer seulement une vibration vague, il entraînoit en préludant ces sons fugitifs, mais enchantés, qui tiennent des concerts des esprits, et il sembloit les jeter sans effort et les abandonner aux airs.

« Malheur à toi, murmura-t-il, malheur à toi, si jamais tu croissois dans les forêts qui sont soumises à la domination de Jean Sbogar ! »

—C'est, continua-t-il, la fameuse romance de l'anémone, si connue à Zara, et la production la plus nouvelle de la poésie morlaque. Antonia, vivement émue par le choix de cet air et par le son de la voix de Lothario, se rapprocha de madame Alberti, qui étoit très-préoccupée de son côté. Elle se rappeloit aussi cette voix harmonieuse et le lieu où elle l'a-

voit entendue ; mais ce pouvoit être l'effet d'une ressemblance fortuite. Le chant dalmate est trop simple, trop uniforme, trop dépouillé d'ornements, pour qu'il ne soit pas aisé de se méprendre entre deux voix analogues. Enfin, après un moment de réflexion, Lothario reprit sa romance tout entière, en continuant à s'accompagner de ces accords aériens que la harpe rendoit sous ses doigts, et dont la mélodie religieuse se marioit avec son chant de la manière la plus imposante. Parvenu au refrain du vieux Morlaque, il y mit l'accent d'une pitié si douloureuse que tous les cœurs en furent attendris, mais surtout celui d'Antonia, qui attachoit à cette idée un souvenir d'inquiétude et d'effroi. La romance de Lothario étoit achevée depuis long-temps, que ses dernières paroles et le redoutable nom de Jean Sbogar retentissoient encore dans sa pensée.

VIII.

Rêvez, innocentes créatures, et reposez dans le doux sommeil qui tient vos sens assoupis; vous aurez bientôt, hélas! de tristes veilles et de cruelles insomnies.

MILTON.

VIII.

Au nombre des suppositions qui se succédèrent dans l'esprit de madame Alberti à la suite de cette soirée, il y en avoit une qui offroit assez de vraisemblance

pour frapper les imaginations vulgaires, et qui ne manquoit pas cependant de cet aspect romanesque qu'elle cherchoit ordinairement dans ses combinaisons. Le reste de ses conjectures étoit si mal fondé qu'elle ne tarda pas à s'en tenir à celle-ci, qui lui convenoit d'autant mieux qu'elle flattoit le plus agréable et le plus dominant de ses sentiments, son amour pour Antonia. L'établissement de cette sœur chérie l'occupoit sans cesse ; elle étoit décidée à ne rien négliger pour qu'il assurât son bonheur, et à subordonner à ce seul intérêt toutes les autres convenances. L'immense héritage d'Antonia, celui que madame Alberti devoit lui laisser un jour, étoient faits pour exciter la cupidité d'une foule de prétendans, et madame Alberti ne vouloit pas que la vie de sa sœur dépendît de l'homme vil dont l'amour seroit une spéculation et l'alliance un marché. C'étoit d'après les sentiments qu'elle se promettoit de voir éclore en elle qu'elle avoit résolu de disposer de sa main, presque sûre que le cœur d'Antonia, dirigé par le jugement et l'expérience d'une seconde mère, ne pouvoit pas se tromper. Déjà plusieurs

jeunes gens d'une grande fortune ou d'une naissance distinguée s'étoient mis inutilement sur les rangs. Aucun d'eux n'étoit parvenu à fixer l'attention de sa sœur, et madame Alberti, attentive à épier les moindres sensations de cette âme ingénue et sans détours, ne lui avoit jamais surpris un secret; le premier aspect de Lothario sembloit, au contraire, avoir produit sur elle une impression profonde, qui pouvoit seule expliquer la scène singulière du piano. Lothario lui-même n'avoit pas paru moins ému, moins troublé, moins pénétré d'une affection puissante, et l'idée qu'un tel homme, si renommé par l'éclat de son esprit, par la variété de ses talents, par la tendresse et la générosité de son caractère, par la grandeur de ses manières et la pureté de ses mœurs, pourroit devenir l'époux d'Antonia, étoit pour madame Alberti la plus douce des illusions. Qu'étoit cependant ce Lothario, et comment lier des relations aussi sérieuses avec un inconnu qui s'obstinoit, de l'aveu de tout le monde, à s'entourer du mystère le plus suspect? Ce problème n'inquiéta qu'un moment madame

Alberti. En peu de temps elle eut trouvé des explications à tout, et elle eut l'art ou le bonheur de les rattacher toutes à sa première pensée, avec assez d'apparence de vérité pour qu'Antonia même, qui ne voyoit pas toujours les choses des mêmes yeux, demeurât sans objection et sans réponse. Il est vrai que son cœur commençoit à s'intéresser à cette hypothèse et à souhaiter qu'elle fût la réalité, non qu'elle ressentît pour Lothario ce mouvement de sympathie douce qui indique le besoin d'aimer, cet attrait indéfinissable qui fait qu'on cesse d'être soi pour vivre de l'existence d'un autre : ce qu'elle éprouvoit n'avoit pas encore ce caractère; c'étoit plutôt l'entraînement d'une âme soumise, la résignation de la foiblesse qui ne demande qu'à être protégée, la dépendance volontaire d'une créature timide et sensible envers celle qui lui impose de la confiance et du respect. Tel lui avoit paru Lothario, et le premier regard de ce jeune homme s'étoit arrêté sur elle avec tant d'empire, qu'il lui sembloit qu'à compter de cet instant il eût pris des droits sur sa destinée.

Je n'ai pas dit jusqu'ici quelle étoit la supposition de madame Alberti. Elle pensoit, avec assez de raison, qu'en retranchant de l'histoire de Lothario ce que les bruits populaires y avoient ajouté de ridicule et d'absurde, il restoit probable que sa condition et sa fortune étoient tout ce qu'annonçoient son éducation et sa magnificence; que s'il avoit des raisons pour cacher son nom et son rang, elles ne pouvoient être que momentanées; que ce déguisement n'avoit rien d'alarmant pour l'amour d'Antonia qui n'étoit au-dessous d'aucune alliance; que le désir de frapper son attention, de se rapprocher d'elle et d'intéresser son cœur par des considérations indépendantes de celles qui déterminent la plupart des mariages, étoit probablement au contraire le principal objet de ces apparences mystérieuses dont Lothario avoit voulu s'envelopper; que les plus extraordinaires, les plus inexplicables des faits qui se rapportoient à lui, n'étoient sans doute que des mensonges habilement insinués aux gens d'Antonia par des personnes apostées, dans l'intention d'augmenter l'incertitude où l'on vouloit la

retenir ; et cette dernière conjecture n'étoit pas elle-même dénuée de preuves, car il étoit impossible de se dissimuler que Lothario eût pris une grande part aux derniers événements de la vie d'Antonia. C'étoit, tout bien considéré, le jeune homme qui avoit passé près d'elle au retour du *Farnedo*, en chantant le refrain du Morlaque, et ce jeune homme n'étoit pas sans dessein à Trieste. Les apparitions qui alarmoient si souvent Antonia, et qui avoient inspiré tant d'inquiétude à madame Alberti, lorsqu'elle les regardoit comme les illusions d'un esprit malade, pouvoient aussi procéder de la même cause. Si elle en avoit exagéré ou changé quelques circonstances, c'est le propre des âmes foibles qui ont tout à redouter, et des âmes tendres qui croient n'intéresser jamais assez. Enfin l'événement de Duino n'étoit pas expliqué. Comment des brigands, animés au pillage et à l'assassinat, auroient-ils cédé au seul aspect d'un jeune moine arménien, si cet homme redoutable par sa valeur et peut-être par sa renommée ne leur avoit pas imposé une terreur invincible, en s'élançant de la voiture où

madame Alberti lui avoit accordé une place ? Nul doute qu'il n'en ait renversé plusieurs autour de lui avant de les disperser, et qu'ensuite indécis au milieu de la nuit, sur une route qu'il n'avoit jamais parcourue, il se soit trouvé dans l'impossibilité de rejoindre ses compagnons de voyage. Quel seroit ce moine armé contre les statuts de son ordre, et qui se dévoue avec tant de courage et d'oubli de lui-même pour quelques étrangers, sinon un amant déguisé qui veut sauver Antonia ou qui veut mourir pour elle ? Si la vision pieuse du postillon étoit, comme il n'y avoit pas à en douter, l'erreur d'un homme du peuple tout-à-fait privé de lumières, quelle explication pouvoit-on substituer à celle de madame Alberti ? Il restoit des choses douteuses et incompréhensibles ; mais il seroit étonnant qu'il n'y en eût point dans la vie d'un homme qui cherche à multiplier autour de lui les incertitudes et les mystères, et qui a toute l'habileté nécessaire pour préparer, combiner, faire valoir les moyens qu'il emploie dans ce dessein. Lothario aimoit, il adoroit Antonia, et toutes ses actions annonçoient d'ailleurs un

homme si judicieux et si éclairé, qu'il étoit impossible d'attribuer la bizarrerie apparente de quelques-unes de ses démarches à un travers de l'esprit. Il avoit ses raisons; et pourquoi les chercher avant le temps? Ce qu'il y avoit d'important pour madame Alberti, c'étoit de connoître mieux Lothario, de s'assurer par une fréquentation plus habituelle de cette perfection de caractère que l'opinion générale lui attribuoit, et de voir se déclarer sous ses yeux les sentiments qu'elle n'avoit fait que soupçonner jusqu'alors. Lothario ne fuyoit pas ces réunions générales où chacun est tributaire de son talent. Il évitoit les sociétés particulières, où il faut porter de la confiance ou des affections, et il étoit bien rare, comme l'avoit observé Matteo, qu'il consentît à y paroître plus d'une fois. Cependant il saisit avec empressement, quand elle lui fut présentée, l'occasion de voir chez elles madame Alberti et sa sœur; et cette singularité, promptement remarquée de tout le monde, débarrassa Antonia de beaucoup de prétentions ennuyeuses. Une visite de Lothario avoit l'air d'une démarche, et une

démarche de Lothario excluoit jusqu'aux hommes qui pouvoient rivaliser avec lui, quant à de certains avantages, parce qu'il conservoit sur eux des avantages qui ne sont jamais méconnus par le vulgaire et par l'imagination même des femmes les plus éprises de l'éclat et du bruit, une ame sérieuse un caractère imposant et une vie cachée.

On a vu que l'impression qu'avoit ressentie Antonia à la vue de Lothario ne ressembloit point à celles qui annoncent la naissance du premier amour dans les cœurs ordinaires. Une circonstance bien indifférente en elle-même, et dont l'effet n'étoit cependant pas entièrement détruit, cette singulière illusion de la glace où Lothario lui apparut, y avoit mêlé une sorte de trouble et de terreur indéfinissable. L'intérêt qu'elle prenoit à Lothario, le penchant qui l'entraînoit vers lui, n'avoit toutefois pas moins de puissance pour avoir moins de douceur. Il portoit une empreinte de fatalité qui surprenoit, qui épouvantoit quelquefois Antonia, mais dont elle n'essayoit pas de se défendre, puisque madame Alberti approuvoit ce sentiment, et trouvoit même

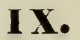
un certain plaisir à le nourrir. Elle s'étonnoit pourtant que l'amour fût si différent de l'idée qu'elle s'en étoit faite, sur les peintures tendres et passionnées des romanciers et des poëtes. Elle n'y voyoit encore qu'une chaîne austère et menaçante qui l'enveloppoit de liens inflexibles, et dont elle se seroit inutilement efforcée de secouer le poids. Seulement, quand Lothario, distrait pour elle de ses sombres rêveries, daignoit se livrer un moment avec un naturel plein de grâce aux simples entretiens de l'amitié familière; quand cette fierté sourcilleuse, quand cette tension douloureuse de l'esprit, qui donnoit à sa physionomie une dignité si majestueuse et si triste à la fois, faisoit place à un doux abandon; quand un sourire venoit à éclore sur cette bouche qui en avoit depuis si long-temps perdu l'habitude, et rendoit à ses traits sévères une sérénité franche et pure, Antonia, transportée d'une joie qu'elle n'avoit jamais connue, comprenoit quelque chose du bonheur d'aimer un être semblable à soi, et d'en être aimée sans partage : c'étoit encore Lothario qui la faisoit naître, mais c'étoit Lothario dépouillé de ce je ne sais quoi

d'étrange et de redoutable qui alarmoit sa tendresse. Il est vrai que ces instants étoient rares, et qu'ils passoient rapidement; mais Antonia en jouissoit avec tant d'ivresse qu'elle étoit parvenue à ne plus desirer d'autre félicité; et elle étoit si peu maîtresse alors de dissimuler ce qu'elle éprouvoit que Lothario ne put long-temps s'y méprendre. Dès la première fois qu'il en fit l'observation, on s'aperçut qu'elle n'étoit pas pour lui sans amertume; son front se rembrunit, son sein se gonfla, il appuya fortement sa main sur ses yeux et il sortit. Dès lors, il sourit plus rarement encore; et, quand cela lui arrivoit, il se hâtoit de tourner sur Antonia un œil soucieux et chagrin.

Son amour pour elle n'étoit plus un secret. On sentoit que toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses actions se rapportoient à elle, qu'elle étoit l'idée unique et le seul but de sa vie. Madame Alberti n'en doutoit point, et Antonia se le disoit quelquefois à elle-même dans un mouvement d'orgueil qu'elle avoit peine à réprimer; mais l'amour de Lothario, marqué d'un sceau particulier, comme

l'existence entière de cet homme inconcevable, n'avoit rien de commun avec le sentiment qui porte le même nom dans la société: c'étoit une affection grave et réfléchie, avare de démonstrations et de transports, qui se satisfaisoit de peu, et qui se recueilloit en elle-même avec une réserve excessive aussitôt qu'elle pouvoit craindre d'être trop bien entendue. Le feu de ses regards le trahissoit souvent ; mais, à l'expression ineffable du sentiment chaste et doux qui remplaçoit bientôt l'accès de cette fièvre passagère, Lothario ne paroissoit plus un amant. On auroit dit un père à qui il ne reste plus qu'une fille, qu'une seule fille, et qui a concentré en elle toutes les affections qu'il lui avoit été permis un jour de partager entre d'autres enfants. Il se révéloit alors dans sa passion pour Antonia quelque chose de plus puissant, de plus grand que l'amour, une volonté dominante de protection si bienveillante et si tutélaire qu'on ne peindroit pas autrement celle de l'ange de lumière qui veille à la garde de la vertu, et qui l'escorte depuis le berceau jusqu'à la tombe. C'étoit aussi l'espèce d'ascendant qu'il

exerçoit sur cette jeune fille, et qu'on ne pouvoit comparer à rien dans l'ordre des relations purement humaines. L'imagination tendre et un peu superstitieuse d'Antonia n'avoit pas oublié cette idée dans la foule des hypothèses que l'existence incompréhensible de Lothario lui faisoit concevoir et rejeter tour-à-tour; mais elle s'en jouoit avec elle-même et avec madame Alberti, comme d'une illusion sans conséquence. Lothario s'appeloit, dans leur intimité, l'Ange d'Antonia.



IX.

Hélas ! la plus douce perspective qui puisse flatter mon cœur, c'est l'anéantissement. Oh ! ne va pas me tromper, unique espoir qui me reste ! Il me semble que j'oserois maintenant supplier mon juge de m'anéantir. Il me semble que je le trouverois maintenant disposé à m'exaucer. Alors, ô ravissante pensée, alors je ne serois plus ! Je retomberois dans le calme inviolable du néant, effacé, retranché du nombre des êtres, oublié de toutes les créatures, des anges et de Dieu même ! Dieu tout puissant ! me voici ; daigne me rendre au chaos d'où tu m'as tiré !

KLOPSTOCK.

IX.

Un jour, au déclin du soleil, Antonia étoit entrée dans l'église de Saint-Marc pour prier. Les derniers rayons du crépuscule expiroient à travers les vitraux sous

les grands cintres du dôme, et s'éteignoient tout-à-fait dans les recoins des chapelles éloignées. On voyoit à peine briller de quelques reflets mourants les parties les plus apparentes des mosaïques de la voûte et des murailles. De là les ombres croissantes descendoient toujours plus épaisses le long des fortes colonnes de la nef, et finissoient par inonder d'une obscurité profonde et immobile la surface inégale de ses pavés, sillonnés comme la mer qui les entoure, et qui vient souvent jusque dans le lieu saint reconquérir son empire sur les usurpations de l'homme. Elle aperçut, à quelques pas d'elle, un homme à genoux, dont l'attitude annonçoit une âme fortement préoccupée. Au même instant un des clercs de l'église vint déposer une lampe devant une image miraculeuse, suspendue en cet endroit, et la flamme agitée par le mouvement de sa marche répandit autour de lui une clarté foible et passagère, mais qui suffit à Antonia pour reconnoître Lothario. Il se levoit avec précipitation et il alloit disparoître, lorsqu'Antonia se trouva au-devant de ses pas sur le parvis. Elle saisit son bras, et

marcha quelque temps sans lui parler ; puis, avec une effusion pleine de tendresse :

— Eh quoi ! Lothario, lui dit-elle, quelle inquiétude vous tourmente ? Rougiriez-vous d'être chrétien, et cette croyance est-elle si indigne d'une âme forte qu'on n'ose l'avouer devant ses amis ? Quant à moi, le plus grand de mes chagrins, je puis vous l'assurer, étoit de douter de votre foi, et je me sens soulagée d'une peine mortelle depuis que je suis sûre que nous reconnoissons le même Dieu, et que nous attendons le même avenir.

— Hélas ! que dites-vous, chère Antonia ? répondit Lothario. Pourquoi faut-il que ma mauvaise destinée ait amené cette explication ! Cependant je ne l'éviterai pas : il est trop affreux d'abuser une âme comme la vôtre. L'homme, mal organisé peut-être, qui ne croit pas à la religion dans laquelle il est né ; qui, plus malheureux encore, ne comprend ni la grande intelligence qui gouverne le monde, ni la vie immortelle de l'âme, est plus digne de pitié que d'horreur ; mais s'il cachoit son incrédulité sous des pratiques pieuses ; s'il n'adoroit que pour tromper le

monde tout ce que le monde adore, si sa raison superbe désavouoit l'hommage qu'il rend au culte public à l'instant même où il se prosterne avec les fidèles, cet homme seroit un monstre d'hypocrisie, la plus perfide et la plus odieuse des créatures. Voyez plutôt mon cœur dans toute son infirmité et dans toute sa misère. Balancé depuis l'enfance entre le besoin et l'impossibilité de croire; dévoré de la soif d'une autre vie et de l'impatience de m'y élever, mais poursuivi de la conviction du néant, comme d'une furie attachée à mon existence, j'ai long-temps, souvent, partout cherché ce Dieu que mon désespoir implore, dans les églises, dans les temples, dans les mosquées, dans les écoles des philosophes et des prêtres, dans la nature entière, qui me le montre et qui me le refuse! Quand la nuit déjà avancée me permet de pénétrer sous ces voûtes, et de m'humilier sans être vu sur les degrés de ce sanctuaire, j'y viens supplier Dieu de se communiquer à moi. Ma voix le prie, mon cœur l'appelle, et rien ne me répond. Plus fréquemment, parce qu'alors je suis plus sûr de ne pas tromper un

témoin par des démonstrations mal interprétées, c'est au milieu des bois, c'est sur le sable des rivages, c'est couché sur une barque abandonnée à la mer, que j'invoque cette lumière du ciel, dont la douce influence me guériroit de tous mes maux ! Combien de fois et avec quelle ferveur, ô ciel, je me suis prosterné devant cette création immense en lui demandant son auteur! Combien j'ai versé de larmes de rage, lorsqu'en redescendant dans mon cœur, je n'y ai trouvé que le doute, l'ignorance et la mort! Antonia vous tremblez de m'entendre! Pardonnez-moi, plaignez-moi, et rassurez-vous! L'aveuglement d'un malheureux, désavoué du ciel, ne prouve rien contre la foi d'une ame simple. Croyez, Antonia! votre Dieu existe, votre âme est immortelle, votre religion est vraie. Mais ce Dieu a réparti ses grâces et ses châtimens avec l'ordre merveilleux, avec l'intelligence prévoyante qui règnent dans tous ses ouvrages. Il a donné la prescience de l'immortalité aux âmes pures pour qui l'immortalité est faite. Aux âmes qu'il a dévouées d'avance au néant, il n'a montré que le néant.

— Le néant! s'écria Antonia : Lothario, y pensez-vous? Ah! mon ami, votre âme n'est pas dévouée au néant! Vous croirez, ne fût-ce qu'un moment, un seul moment; mais il arrivera l'instant où l'immortalité se fera sentir à la raison de Lothario, comme à son cœur! L'ame de Lothario seroit mortelle, Dieu tout-puissant! et à quoi serviroit la création tout entière, si l'âme de Lothario devoit finir? Oh! pour moi, continua-t-elle avec plus de calme, je sens bien que je vivrai, que je ne finirai plus, que je posséderai tout ce qui m'a été si cher, dans un avenir sans vicissitude, mon père, ma mère, ma bonne sœur.... et je sais que toutes les douleurs de la vie la plus pénible, toutes les épreuves auxquelles la Providence peut soumettre une foible créature dans ce court passage de la naissance à la mort, ne me réduiront jamais à un désespoir absolu, parce que l'éternité me reste pour aimer et pour être aimée!

— Pour aimer! Antonia, dit Lothario. Quel homme est digne d'être aimé de vous!

Il achevoit ces paroles en entrant dans le

salon de madame Alberti, qui lui sourit d'un air significatif. Lothario sourit aussi, mais ce n'étoit pas de ce sourire enchanteur qu'une distraction heureuse lui enlevoit quelquefois; c'étoit d'un sourire amer et douloureux qui paroissoit étranger à son visage.

Antonia commençoit à trouver une explication à la profonde tristesse de Lothario. Elle concevoit comment cet infortuné, déshérité de la plus douce faveur de la Providence, du bonheur de connoître Dieu et de l'aimer, et jeté sur la terre comme un voyageur sans but, devoit fournir avec impatience cette carrière inutile et aspirer au moment d'en sortir pour jamais. Il paroissoit d'ailleurs qu'il étoit seul au monde, car il ne parloit jamais de ses parents. S'il s'étoit connu autrefois une mère, il l'auroit nommée sans doute. Pour un homme qui n'étoit lié par aucun sentiment, ce vide immense où son âme était plongée ne pouvoit manquer d'être effrayant et terrible, et Antonia, qui n'avoit jamais supposé qu'une créature pût tomber dans cet excès de misère et de solitude, ne le contemploit pas sans épouvante. Elle réfléchissoit surtout avec un

serrement de cœur extrême à cette idée de Lothario, qu'il y avoit pour certains êtres réprouvés de Dieu une prédestination du néant qui faisoit leur malheur en ce monde de la conviction de ne point revivre dans un autre. Elle pensoit pour la première fois à ce néant effroyable, à la profonde, à l'incommensurable horreur de cette séparation éternelle; elle se mettoit à la place du malheureux qui ne voyoit dans la vie qu'une succession de morts partielles qui aboutissent à une mort complète, et dans les affections les plus délicieuses que l'illusion fugitive de deux cœurs de cendre; elle imaginoit la terreur de l'époux qui presse dans ses bras son épouse bien-aimée, quand il vient à songer qu'au bout de quelques années, de quelques jours peut-être, tous les siècles seront entr'eux, et que chaque moment de ce présent qui s'écoule est un à-compte donné à l'avenir sans fin; et dans cette méditation douloureuse, elle éprouvoit le même sentiment qu'un pauvre et foible enfant, égaré dans les bois, qui, d'erreurs en erreurs, et de détours en détours, seroit arrivé, sans moyen de reconnoître sa trace et de retourner sur ses pas, au penchant

rapide d'un précipice. Absorbée dans ces réflexions, comme par un rêve pénible, elle s'étoit levée de son siége, pendant que madame Alberti et Lothario la regardoient en silence, et elle avoit gagné sa chambre. A peine y fut-elle arrivée que son cœur, affranchi de toute contrainte extérieure, se soumit sans résistance à l'oppression qui l'accabloit, et goûta la liberté de souffrir avec une sorte de volupté. Jusque-là les passions avoient exercé peu d'empire sur elle, et l'amour même que madame Alberti aimoit à voir développer en elle pour Lothario, ne s'y étoit pas manifesté par ces orages qui accompagnent les sentiments exaltés, qui augmentent l'action de la vie, et qui font parvenir toutes les facultés à leur plus haut degré de puissance. Elle avoit conçu qu'elle aimoit Lothario, et cette persuasion pleine de douceur et d'abandon n'avoit rien coûté à son bonheur. Mais cette pensée d'anéantissement ou de damnation, la damnation, l'anéantissement de Lothario, soulevoit dans son cœur les idées les plus tumultueuses et le remplissoit de confusion et de terreur.

— Quoi, disoit-elle, au-delà de cette vie si

rapidement écoulée..... rien! plus rien pour lui! et c'est lui qui le pense! et c'est lui qui le dit! et c'est lui qui nous menace de ne le revoir jamais dans l'endroit où l'on se reverra pour ne plus se quitter!

Le néant! Qu'est-ce donc que le néant? et qu'est-ce que l'éternité si Lothario n'y est point? —

Pendant qu'elle cherchoit à se rendre compte de cette pensée, elle s'étoit, sans le savoir, rapprochée de son Christ, et sa main s'appuyoit sur un des bois de la croix. Elle releva les yeux, et tomba à genoux :

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle, vous à qui l'espace et l'éternité appartiennent, vous qui pouvez tout et qui aimez tant, n'avez-vous rien fait pour Lothario?

En prononçant ces mots, Antonia se sentit défaillir; mais elle fut rappelée à elle par l'impression d'une main qui la soutenoit, celle de madame Alberti, qui avoit quitté Lothario pour la suivre, dans la crainte qu'elle ne fût malade.....

— Tranquillise-toi, pauvre Antonia, lui dit madame Alberti; tes aïeux ont donné des

princes à l'Orient, et ta fortune se compte par millions. Tu seras l'épouse de Lothario, quand il seroit fils de roi.

— Qu'importe? répondit Antonia d'un air égaré, qu'importe s'il ne ressuscite point?

Madame Alberti, qui ne pouvoit pas saisir le sens de ces paroles, secoua la tête avec douleur, comme une personne qui se confirme malgré elle dans une conviction désolante qu'elle a long-temps et inutilement repoussée :

— Malheureuse enfant! dit-elle en la pressant dans ses bras et en l'arrosant de ses larmes, que tu fais de mal à ta sœur! Ah! si le ciel te réserve à cette infortune, puissé-je du moins mourir avant d'en être témoin!

X.

On est détrompé sans avoir joui; il reste encore des desirs, et l'on n'a plus d'illusions. L'imagination est riche, abondante et merveilleuse; l'existence pauvre, sèche et désenchantée. On habite avec un cœur plein un monde vide, et sans avoir usé de rien on est désabusé de tout.

CHATEAUBRIAND.

X.

L'intimité de Lothario étoit devenue un besoin pour Antonia, que l'espérance de ramener son cœur à la foi enflammoit d'un zèle plein de tendresse, et qui l'ai-

moit déjà vivement avant de s'être avoué qu'elle l'aimoit. Elle n'étoit pas moins précieuse à madame Alberti, qui, de plus en plus inquiète sur le sort d'une jeune fille sans appui, qui entroit dans le monde avec une organisation débile, une santé chancelante, et une disposition extrême à subir douloureusement toutes les impressions fortes, ne concevoit la possibilité de lui assurer quelque bonheur qu'en lui faisant trouver, dans une affection puissamment sentie, une protection de plus contre les froissements de la vie. Elle voyoit un grand avantage à aider de bonne heure l'attachement presque maternel qu'elle avoit pour sa sœur, du secours d'un sentiment plus tendre encore et plus prévoyant, tel qu'Antonia l'avoit sans doute inspiré à Lothario, quoique, par une singularité difficile à définir, il évitât de rapporter ce qu'il éprouvoit si évidemment à aucun être particulier. On auroit cru qu'il s'étoit formé dans un monde plus éleve quelque type admirable de perfection dont la figure et le caractère d'Antonia ne faisoient que lui retracer le souvenir, et que s'il arrêtoit sur elle ses regards avec

une attention si vive et si tendre, c'est que ses traits réveilloient une réminiscence dont l'objet n'étoit pas sur la terre. Cette circonstance avoit entretenu dans leurs rapports une sorte de mystère pénible, qui étoit à charge à tous, mais que le temps seul pouvoit éclaircir. Antonia se trouvoit assez heureuse d'ailleurs de l'amitié d'un homme tel que Lothario; et son âme, timide et défiante, qui comprenoit bien un autre bonheur, n'eût pas osé le desirer. Sa vie s'embellissoit de l'idée qu'elle occupoit la vie de Lothario, et qu'elle avoit pris dans les pensées de cet homme extraordinaire une place que personne, peut-être, ne partageoit avec elle. Quant à Lothario, sa mélancolie augmentoit tous les jours, et s'augmentoit surtout de ce qui sembloit propre à la dissiper. Souvent, en serrant la main de madame Alberti, en reposant ses yeux sur le doux sourire d'Antonia, il avoit parlé de son départ avec un soupir étouffé, et ses paupières s'étoient mouillées de larmes.

Cette disposition mélancolique de l'esprit qui leur étoit commune les éloignoit des lieux publics et des plaisirs bruyants auxquels

les Vénitiens se livrent pendant la plus grande partie de l'année. Leur temps se passoit ordinairement en promenades sur les lagunes, dans les îles qui y sont semées, ou dans les jolis villages de la Terre-Ferme qui bordent les rives élégantes de la Brenta. Cependant, de tous les lieux où ils aimoient à se retrouver, il n'en étoit aucun qui leur offrît plus de charmes qu'une île étroite et allongée, que les habitants de Venise appellent le *Lido*, ou le rivage, parce qu'elle termine en effet les lagunes du côté de la grande mer, et qu'elle est comme leur limite. La nature semble avoir imprimé à ce lieu un caractère particulier de tristesse et de solennité, qui ne réveille que des sentiments tendres, qui n'excite que des idées graves et rêveuses. Du côté seulement où il a vue sur Venise, le Lido est couvert de jardins, de jolis vergers, de petites maisons simples, mais pittoresques. Aux beaux jours de fête de l'année, c'est le rendez-vous des gens du peuple, qui viennent s'y délasser des fatigues de la semaine, par des jeux et des danses champêtres. De là, Venise se développe aux yeux dans toute sa magni-

ficence; le canal, couvert de gondoles, présente dans sa vaste étendue l'image d'un fleuve immense, qui baigne le pied du palais ducal et les degrés de Saint-Marc. Une pensée amère serre le cœur, quand on distingue au-dessous de ses dômes majestueux les murs noircis par le temps de l'inquisition d'état, et quand on essaye de compter à part soi les innombrables victimes d'une tyrannie inquiète et jalouse que ces cachots ont dévorées.

En remontant vers la crête du Lido, on se sent attiré par l'aspect d'un bosquet de chênes qui en occupe toute la partie la plus élevée, qui s'étend en rideau de verdure au-dessus du paysage, ou qui s'y divise çà et là en groupes frais et ombreux. On croiroit, au premier abord, que cet endroit, favorable à la volupté, ne renferme d'autres mystères que ceux du plaisir; il est consacré aux mystères de la mort. Un grand nombre de tombes éparses, chargées de caractères singuliers et inintelligibles pour la plupart des promeneurs, semblent annoncer la dernière demeure d'un peuple effacé de la terre, qui

n'a point laissé d'autres monuments. Cette idée imposante qui rassemble, qui confond avec le sentiment de la brièveté de la vie celui de l'antiquité des temps, a quelque chose de plus vaste et de plus austère que celle qui naît sur la pierre mortuaire d'un homme que nous avons connu vivant ; mais elle n'est qu'une erreur. On n'a pas fait quelque pas que la rencontre d'une pierre plus blanche, ornée d'une manière plus moderne, et souvent semée encore de fleurs à peine fanées qu'est venu y déposer l'amour conjugal, la piété filiale en deuil, dissipe cette illusion. Ces lettres inconnues sont empruntées à la langue d'une nation à laquelle Dieu a promis de ne point finir, et qui vit séparée des hommes, au milieu des hommes avec lesquels elle n'a pas même le droit de mêler sa poussière. C'est le cimetière des Juifs. En redescendant à l'opposé de Venise, tout-à-coup les arbres deviennent plus rares, le gazon poudreux et flétri ne se fait plus remarquer que d'espace en espace; la végétation disparoît enfin tout-à-fait, et le pied s'enfonce dans un sable léger, mobile, argenté,

qui revêt tout ce côté du Lido, et qui aboutit à la grande mer. Ici le point de vue change entièrement, ou plutôt l'œil égaré sur un espace sans bornes cherche inutilement ces forêts de clochers superbes, ces dômes éblouissants, ces monuments somptueux, ces bâtiments élégamment pavoisés, ces gondoles agiles, qui, un moment auparavant, l'occupoient de tant de distractions brillantes et flatteuses. Il n'y a pas un récif, pas un banc de sable qui le repose dans cette vague étendue. Ce n'est plus la surface plane et opaque des canaux tranquilles qui ne se rident le plus souvent que sous la rame légère du gondolier, et qui embellissent, de leur cours toujours égal, des rues où chaque maison est un palais digne des rois. Ce sont les flots orageux de la mer indépendante, de la mer qui ne reçoit point les lois de l'homme, et qui baigne indifféremment des villes opulentes ou des grèves stériles et désertes.

Ce genre d'idées étoit d'une nature bien sérieuse pour l'âme timide d'Antonia, mais elle s'étoit peu à peu familiarisée avec les

scènes et les images les plus sombres, parce qu'elle savoit que Lothario y prenoit plaisir, et qu'il ne goûtoit avec douceur, avec plénitude, le charme d'une conversation recueillie, que dans les solitudes les plus agrestes. Ennemi des formes du monde qui contraignoient, qui réprimoient l'expansion de son ardente sensibilité, il n'étoit véritablement lui que lorsque le cercle de la société étoit franchi, et que, seul avec la nature et l'amitié, il pouvoit donner carrière à l'impétuosité de ses pensées, souvent bizarres, toujours énergiques et franches, quelquefois grandes et sauvages comme le désert qui l'inspiroit. C'est alors surtout que Lothario paroissoit quelque chose de plus qu'un homme. C'est quand, libre des convenances qui rapetissent l'homme, il sembloit prendre possession d'une création à part, et respirer du poids des institutions sociales dans un endroit où elles n'avoient pas pénétré. Appuyé contre un arbre sans culture, sur un sol que les pas du voyageur n'ont jamais foulé, il rappeloit quelque chose de la beauté d'Adam après sa faute. Plusieurs fois, Antonia l'avoit consi-

déré dans cette situation à cette partie supérieure du Lido où se trouve le cimetière des Israélites. De là, pendant qu'il portoit alternativement ses regards sur Venise et sur la mer, sa physionomie, si mobile, si animée, si expressive, peignoit ce qui se passoit en lui avec autant de netteté, autant de précision que la parole. On lisoit dans ses regards le rapprochement pénible que faisoit son esprit, de ces tombeaux intermédiaires entre un monde tumultueux et la monotonie éternelle des mers, avec le terme de la vie de l'homme, qui est aussi placé, peut-être, entre une agitation sans but et une inaction sans fin. Sa vue s'arrêtoit douloureusement aux dernières limites de l'horizon du côté du golfe, comme si elle eût cherché à les reculer encore, et à trouver au-delà quelque preuve contre le néant. Un jour Antonia, pénétrée de cette idée comme s'il la lui avoit communiquée, s'élança jusqu'à lui du tertre où elle étoit assise; et, saisissant sa main de toute la force dont elle étoit capable :

— Dieu, Dieu! s'écria-t-elle en lui indi-

quant du doigt la ligne indécise où la dernière vague se mêloit au premier nuage..... il est là !

Lothario, moins surpris que touché d'avoir été compris, la pressa contre son sein.

— Dieu manqueroit dans toute la nature, répondit-il, qu'on le trouveroit dans le cœur d'Antonia.

Madame Alberti, témoin de tous leurs entretiens, prenoit moins d'intérêt à ceux qui se tournoient vers ces grands objets de méditation, parce qu'elle croyoit sans effort, avec une foi naïve, et qu'elle n'avoit jamais supposé qu'on pût mettre en doute les seules idées sur lesquelles reposent le bonheur et les espérances de l'homme. Quelques circonstances lui avoient donné lieu de croire que les opinions religieuses de Lothario n'étoient pas d'accord en tout avec celles d'Antonia ; mais elle étoit loin de penser que cela s'étendît jusqu'aux principes fondamentaux de sa croyance, et ce petit défaut d'harmonie entre deux cœurs qu'elle vouloit unir l'inquiétoit bien légèrement. Quelque parfait que fût Lothario, elle sentoit qu'il pouvoit se tromper, mais elle

étoit sûre qu'un homme aussi parfait que Lothario ne pouvoit pas se tromper toujours.

XI.

Je grince les dents quand je vois les injustices qui se commettent, et comment on persécute de pauvres misérables au nom de la justice et des lois.

Goethe.

XI.

Un jour que leur promenade s'achevoit plus tard que de coutume, à une heure où l'obscurité qui commençoit à s'étendre sur la mer ne laissoit plus distinguer Venise qu'aux

lumières éparses de ses bâtiments; dans le silence où reposoit toute la nature, et où l'oreille saisissoit facilement les moindres bruits, celle d'Antonia fut tout-à-coup frappée d'un cri extraordinaire qui n'étoit cependant pas nouveau pour elle et qui la fit tressaillir. Elle se souvenoit de l'avoir entendu au *Farnedo*, le jour où elle y avoit rencontré un vieux poëte morlaque, et depuis, aux environs du château de Duino, quand le moine arménien s'étoit élancé au milieu des brigands et les avoit dispersés devant lui. Elle se rapprocha de sa sœur par un mouvement involontaire, et chercha de l'œil Lothario qui étoit debout à la proue de la gondole. Peu après, ce bruit se renouvela, mais il partoit d'un point beaucoup plus voisin, et au même instant la gondole éprouva une secousse violente, comme si elle avoit été touchée par une autre. Lothario n'y étoit plus. Antonia poussa un cri et se leva précipitamment en l'appelant. La gondole restoit immobile. Un grand bruit qui se faisoit à côté fixa son attention, et changea son épouvante en curiosité. Elle distinguoit très-bien, dans cette rumeur confuse, la voix de Lothario qui par-

loit avec autorité au milieu d'une poignée d'hommes assemblés sur un bateau découvert. Il ne lui fallut qu'un moment pour comprendre que ces hommes étoient des sbires déguisés qui conduisoient un prisonnier à Venise, et qui se plaignoient qu'on leur eût fait perdre leur proie. Indigné en effet de la violence qu'on faisoit à ce misérable, et ne voyant, dans les traitements rigoureux qu'il éprouvoit, qu'un abus odieux de la force, Lothario s'étoit élancé sur le bâtiment, et avoit délivré l'inconnu en le précipitant dans la mer d'où il pouvoit gagner un bord voisin à la nage. Les sbires éclatèrent d'abord en reproches et en menaces, car ce prisonnier étoit fort important; on avoit même des raisons de penser que c'étoit un émissaire de Jean Sbogar, et ils attendoient un grand prix de leur capture; mais ils rentrèrent dans un respectueux silence en reconnoissant Lothario, dont l'influence mystérieuse servoit de frein, dans ces temps de crise, à tous les excès du pouvoir. Après leur avoir adressé quelques mots de mépris, il laissa tomber au milieu d'eux une poignée de sequins, et remonta paisiblement sur

la gondole où son retour mit un terme aux inquiétudes d'Antonia. A l'instant où ils entroient dans le canal, le cri singulier qui avoit averti quelque temps auparavant l'attention de Lothario se fit entendre de nouveau à la pointe de la Judecque. Antonia présuma que l'homme que Lothario venoit de tirer des mains des sbires étoit abordé en cet endroit, et qu'il en donnoit connoissance à son libérateur, pour lui apprendre qu'il n'avoit pas reçu de lui un bienfait inutile. Lothario parut éprouver un vif transport de joie, et ce sentiment se communiqua au cœur d'Antonia, qui, à travers la crainte vague qui l'occupoit encore, jouissoit vivement de la perfection de l'âme de Lothario, qu'elle avoit vu toujours prêt à se révolter contre l'injustice et à se dévouer pour le malheur. Elle concevoit que cette impétuosité invincible de sentiments l'exposoit à tomber quelquefois dans des excès dangereux, mais elle ne supposoit pas qu'on pût blâmer jamais des fautes aussi nobles dans leur motif.

Madame Alberti recevoit rarement du monde, parce qu'elle avoit remarqué que ce genre de distractions, qui consiste le plus souvent

dans un échange de bienséances réciproquement importunes, convenoit peu à Antonia dont les goûts la dirigeoient en toutes choses. Cependant, ce jour-là même, contre l'ordinaire, elle attendoit une société assez nombreuse, qui arriva presque en même temps qu'elle. Déjà le bruit du singulier incident qui venoit de se passer s'étoit répandu dans les groupes de la place Saint-Marc, et l'opinion populaire, toujours favorable à Lothario, avoit présenté sa conduite sous le jour le plus brillant. Le peuple vénitien, qui est en apparence le plus souple de tous et le plus facile à asservir; ce peuple si soumis, si humble, si caressant pour ses maîtres, est peut-être de tous les peuples le plus jaloux de sa liberté; et, dans ces moments de tourmente publique où le pouvoir indécis passoit de main en main à la merci du hasard, il se rattachoit avec enthousiasme à tout ce qui paraissoit garantir son indépendance ou la défendre dans l'absence des institutions. La moindre atteinte à la sûreté des individus inquiétoit, révoltoit son irritabilité ombrageuse, et il étoit bien moins porté à voir, dans les actes les plus légitimes de l'au-

torité, ce qu'elle faisoit pour maintenir sa sécurité, que ce qu'elle pouvoit faire un jour pour la détruire. Le nom de Jean Sbogar étoit parvenu à Venise comme celui d'un homme dangereux et redoutable; mais il n'y avoit jamais donné d'alarmes, parce que sa troupe, trop peu nombreuse pour tenter un coup de main sur une grande ville, ne portoit guère les ravages que la renommée lui reprochoit que dans quelques villages de la Terre-Ferme auxquels les habitans des lagunes étoient aussi étrangers que s'ils en avoient été séparés par des mers immenses. Un émissaire de Jean Sbogar n'étoit donc pas un ennemi pour Venise, et l'on ne voyoit généralement dans l'action de Lothario qu'un de ces mouvements de générosité énergique qui paroissoient si naturels à son caractère, et qui lui avoient déja gagné l'affection des classes inférieures et l'estime de tout le monde. La conversation se tourna naturellement sur cet objet dans le cercle de madame Alberti, malgré l'embarras visible de Lothario, dont la modestie ne supportoit pas les moindres éloges sans impatience, et rien n'annonçoit que cette thèse inépuisable dans

le style de la politesse vénitienne dût se terminer enfin à la grande satisfaction de l'homme qui en étoit l'objet, lorsqu'Antonia, tourmentée du malaise que manifestoit sa physionomie, s'empressa de saisir un aspect moins favorable de cet événement pour soulager Lothario du poids d'une admiration importune.

— Si cependant, dit-elle en souriant, le seigneur Lothario s'étoit trompé sur l'objet de son généreux dévouement; si la mauvaise opinion qu'il a des sbires s'étoit trouvée cette fois en défaut; s'il avoit joint au malheur d'entraver l'action des lois, et de leur opposer une résistance qui est toujours répréhensible, celui de dérober au châtiment qui lui est dû un de ces coupables qu'aucune classe de la société ne réclame, de faire rentrer dans le monde effrayé quelques-uns de ces monstres qui ne marquent leurs jours que par des scélératesses; s'il avoit délivré un des compagnons de Jean Sbogar..., et, je frémis d'y penser! Jean Sbogar lui-même!...

— Jean Sbogar!... interrompit Lothario avec l'accent de l'inquiétude et de la surprise.

Mais qui pourroit penser, continua-t-il, que Jean Sbogar, ou même un des siens, eût osé se jeter au milieu de Venise, sans but, sans intérêt connu, car ce n'est point dans une grande ville que ces bandits peuvent exercer ouvertement le brigandage et l'assassinat? Cet artifice des sbires est trop grossier!....

— Il est absurde, s'écria madame Alberti. On conçoit qu'un proscrit d'un ordre élevé, que le chef d'un parti généreux s'introduise dans une ville où son jugement est porté, où il est dévoué à la mort et attendu par l'échafaud. Quand cette tentative seroit inutile à sa cause, combien de sentiments peuvent l'y déterminer! Mais quel sentiment, quelle passion détermineroit un misérable chef de voleurs, dont le cœur n'a jamais palpité que de l'espoir du butin, à exécuter une entreprise aussi téméraire? Ce n'est pas l'amour, sans doute! Heureux ou malheureux dans ses desseins, toujours sûr d'inspirer le même mépris, de quelle femme obtiendroit-il les regards, sinon de celles pour qui l'on seroit honteux de rien entreprendre? Est-il quelqu'un qui comprenne l'amante de Jean Sbogar?

— En effet, dit Lothario, ce seroit singulier.

—Au reste, continua madame Alberti, qui sait même si cet homme existe; si son nom n'est pas le mot d'ordre d'une bande aussi méprisable que les autres, mais assez adroite pour chercher à relever sa bassesse par l'éclat de quelque renommée?

— Sur ce point, madame, dit un homme d'un âge avancé, qui avoit écouté attentivement madame Alberti pendant qu'elle parloit, et qui faisoit remarquer depuis quelque temps l'intention de lui répondre, vos doutes sont mal fondés. Jean Sbogar existe très-réellement, et ne m'est pas tout-à-fait inconnu.

Le cercle se resserra, à l'exception de Lothario qui continuoit de prêter à la conversation une attention assez froide, selon son usage, celle tout au plus qu'exige la politesse dans un entretien dont l'objet est également indifférent à tout le monde.

— Je suis Dalmate, continua l'étranger, et né à Spalato.

— A Spalato? dit Lothario en se rapprochant. Je connois beaucoup ce pays.

— C'est dans les environs de cette ville qu'est né Jean Sbogar, reprit le vieillard, au moins si j'en crois les témoignages qui me sont parvenus, car ce nom même n'est pas son nom. Il le prit en quittant sa famille, qui est une des plus nobles et des plus illustres de notre province, et qui remonte en ligne directe à un prince d'Albanie. Je ne vous dirai pas ce qui le détermina à cette démarche, mais il passa presque enfant au service des Turcs, et de là dans la revolte des Serviens, où il s'acquit promptement une grande réputation militaire. Les événements n'ayant pas été favorables à son parti, il fut obligé de fuir pour se dérober à la proscription. Il rentra, dit-on, en Dalmatie et s'y trouva déshérité. Accoutumé à une vie orageuse, et tourmenté, à ce qu'il paroît, de passions sombres et violentes, il saisit la première occasion venue de se rattacher à un état de révolutions permanent. S'il s'étoit trouvé dans une de ces positions heureuses où l'activité et le génie mènent à tout, il se seroit acquis peut-être une réputation honorable. A défaut des périls qui donnent la

gloire, il a embrassé ceux qui ne donnent que le mépris et l'échafaud. C'est un être bien à plaindre!

— Vous l'avez vu, vous avez vu Jean Sbogar? dit Antonia.

— Je l'ai souvent pressé dans mes bras quand il étoit enfant, répondit le vieillard. C'étoit alors une âme douce et tendre, et une figure si noble et si belle!

— Il étoit beau? s'écria madame Alberti.

— Pourquoi pas? murmura Lothario. Une belle physionomie est l'expression d'une belle âme; et que de belles âmes ont été altérées, aigries, quelquefois dégradées par l'infortune! Que d'enfants étoient l'orgueil de leurs mères, qui sont devenus le rebut ou la terreur du monde! Satan, la veille de sa chute, étoit le plus beau des anges! Mais, continua-t-il en élevant la voix, l'avez-vous connu plus âgé?

— Jusqu'à dix ou douze ans, dit le vieux Dalmate, et depuis quelque temps il étoit devenu rêveur et solitaire. J'ai toujours pensé depuis que je le reconnoîtrois si je le rencontrois jamais.

— Dieu vous préserve, reprit Lothario, de le reconnoître sur le banc des assassins! Ce moment seroit également affreux pour vous et pour lui... pour lui à qui il rappelleroit les souvenirs d'une jeunesse dont il a démenti les promesses, et qui fait peut-être maintenant son plus grand supplice!

— En vérité, Lothario, dit Antonia, vous êtes trop disposé à pressentir de semblables impressions dans les autres. Vous ne pensez pas que, dans Jean Sbogar, elles se sont nécessairement aliénées par le seul effet de ses habitudes, et que son âme basse et flétrie ne les comprendroit plus, quand il seroit vrai, comme on le dit, qu'elle eût jamais pu les comprendre!

Lothario sourit avec douceur à Antonia; puis, se retournant vers les autres personnes qui composoient la société, et s'adressant plus particulièrement au vieillard qui venoit de parler :

— Que le coupable est malheureux sur la terre, dit-il en secouant la tête, puisqu'il est détesté par de telles âmes, sans qu'il lui reste devant elles un prétexte pour se justifier ou

pour attendrir la rigueur de leur jugement ! Il ne leur paroît qu'un monstre placé tout-à-fait hors de la nature par la bizarrerie féroce de sa destinée, et qui ne tient à rien d'humain ! Il n'a été jeté au rang des vivants que pour les effrayer et pour mourir. Cet infortuné n'a pas eu de parens. Il n'a point compté d'amis. Son cœur n'a jamais battu d'un sentiment profond de tristesse à la vue d'un malheureux comme lui. Son œil sans larmes s'est fermé au sommeil à côté de la misère qui veille et qui pleure. Grand Dieu ! qu'une pareille supposition troubleroit pour moi l'ordre déjà si triste de la société humaine ! Ah ! j'aime mieux croire à l'erreur d'un jugement faux, à l'aigreur d'un cœur blessé, à la réaction d'une vanité noble, mais impitoyable, qui s'est révoltée contre tout ce qui la froissoit, et qui s'est ouvert une voie de sang parmi les hommes, pour se faire connoître à son passage et pour en laisser une marque.

— J'ai pensé cela, dit Antonia émue en se rapprochant de Lothario et en appuyant sa main sur son épaule.

— La pensée d'Antonia, continua-t-il, est

toujours une révélation du ciel. Quant à moi, j'ai bien compris, j'ai senti souvent de quelle amertume les misères de la société pouvoient navrer une âme énergique ; je conçois les ravages que la passion du bien même produiroit quelquefois dans un cœur ardent et inconsidéré. Il est des hommes turbulents par calcul, orageux par intérêt, dont l'exaltation hypocrite ne surprendra jamais ni mon esprit ni ma pitié; mais, tant que je trouve la loyauté sous une action téméraire, extravagante ou féroce, je suis tout prêt à me faire le second de l'homme qui l'a commise, la justice l'eût-elle déjà condamné.

Antonia retira sa main avec une sorte d'effroi. Lothario la saisit.

— L'homme a appartenu à deux états bien différents, mais il a emporté dans le second quelques souvenirs du premier ; et chaque fois qu'une grande commotion politique fait pencher vers son état naturel la balance de la société, il s'y précipite avec une incroyable ardeur, parce que telle est la tendance de son organisation, qui le ramène toujours d'une autorité irrésistible à la jouissance la plus complète de liberté qu'il puisse se procurer. Ce

sentiment peut être affreux par ses résultats; il est presque toujours absurde dans ses combinaisons, mais il tient à la nature de l'homme, et il est en lui-même noble et touchant. C'est bien autre chose encore dans une société usée comme celles parmi lesquelles nous vivons, et où tout le pouvoir, partagé pour quelques moments entre des institutions également précaires qui n'ont plus que le droit du temps ou qui n'ont encore que celui de l'audace, menace de tomber à tout moment des mains de la témérité dans celles de la bassesse, et de devenir le partage des derniers misérables.

Eh quoi! lorsqu'un peuple est arrivé à ce point; lorsque arraché à ses anciennes mœurs et à ses anciennes lois par une force invincible, et incertain de son existence, il endort sa lâche agonie dans les bras des jongleurs hypocrites qui le caressent pour hériter de ses dernières dépouilles; lorsque la société, si près de sa ruine, ne repose presque plus parmi les méchants que sur des intérêts, parmi les honnêtes gens que sur quelques règles de morale qui vont cesser d'exister, il sera interdit à l'homme fort qui trouve en lui, et dans l'impulsion qu'il est ca-

pable de donner aux autres, la garantie, la seule garantie des droits de l'espèce entière,.... il lui sera défendu de rassembler toutes ses facultés contre l'ascendant de la destruction, contre le progrès de la mort? Je sais bien que cet homme n'arborera point l'étendard des sociétés ordinaires. Les sociétés ordinaires le repousseroient, car il leur parleroit un langage qu'elles n'entendent point et qu'il leur est défendu d'entendre. Pour les servir, il doit se séparer d'elles, et la guerre qu'il leur déclare est la première caution de l'indépendance qu'elles trouveront un jour sous ses auspices, quand la main qui maintient les états se sera retirée tout-à-fait. Alors ces méprisables brigands, l'objet du dégoût et de l'horreur des nations, en deviendront les arbitres, et leurs échafauds se changeront en autels.

Ce n'est point ici un paradoxe, continua Lothario, c'est une induction tirée de l'histoire des peuples, et qui s'appuie de l'exemple de tous les siècles. Qui ne verroit un effet très-naturel de l'ordre des choses dans cet esprit de renouvellement qui se manifeste à la fin d'une civilisation, et qui la tue pour la rajeu-

nir ? car enfin les nations ne rajeunissent qu'ainsi, au moins s'il faut en croire l'expérience. Et vous croyez à la Providence, et vous osez blâmer ses moyens! Quand un volcan épure la terre en couvrant vos campagnes de laves fumantes, vous dites que Dieu l'a voulu ; et vous ne croyez pas que Dieu a revêtu d'une mission particulière ces hommes de sang et de terreur qui usent, qui brisent les ressorts de l'état social pour le recommencer! Cherchez dans votre mémoire quels sont les fondateurs des sociétés nouvelles, et vous verrez que ces hommes sont des brigands comme ceux que vous condamnez! Qu'étoient, je vous le demande, ces Thésée, ces Pirithoüs, ces Romulus qui ont marqué le passage des âges barbares à l'âge héroïque auquel ils ont présidé; Hercule lui-même dont le nom est resté en vénération parmi les foibles, parce que les forts n'eurent jamais d'ennemi plus redoutable, et dont la colère ne s'adressoit qu'aux rois et aux dieux ? Les prêtres consacrèrent le souvenir de ses travaux, et lui décernèrent l'apothéose, quoiqu'il fût bâtard, voleur, meurtrier et suicide. J'ai vu, dans

mon voyage à Athènes, la montagne sur laquelle Mars a été mis en jugement pour assassinat. —

Pendant que Lothario parloit, Antonia s'étoit assise, et le regardoit avec un sentiment indéfinissable. Madame Alberti prenoit une part moins vive à ses discours, mais elle en jouissoit comme d'une idée singulière et nouvelle; et tel étoit sur elle l'empire de ces idées, qu'il lui faisoit souvent oublier combien elles étoient en opposition avec les sentiments qu'elle avoit reçus de son éducation, ou que sa propre raison lui avoit inspirés.

Le caractère de Lothario, connu d'ailleurs par une indépendance un peu farouche, et par un penchant prononcé pour les opinions qui ne portoient pas le sceau du pouvoir, et l'approbation plus honteuse encore de la multitude, prêtoit à ses expressions un intérêt piquant et singulier; sa position dans le monde étoit telle, qu'on ne pouvoit voir dans ses idées les plus bizarres et les plus hasardées qu'un caprice de son imagination. Cette impression étoit si générale quand il avoit parlé qu'il étoit rare qu'on essayât de le contredire.

On lui savoit gré de l'effusion de son cœur, de l'abandon de ses mouvements. On ne lui en demandoit pas compte. Cette conversation étoit finie depuis long-temps, et Lothario, absorbé, ne prenoit plus de part à l'entretien indifférent, à l'échange froid des phrases insignifiantes qui y avoit succédé. La tête appuyée sur sa main, il attachoit un œil sombre sur Antonia, qui avoit changé de place sans s'en apercevoir pour se rapprocher de lui, et qui paroissoit frappée d'une pensée douloureuse.

— Lothario, lui dit-elle à demi-voix en lui tendant la main, votre amour pour les foibles et les malheureux vous entraîne quelquefois à dire des choses que vous n'approuveriez plus après avoir réfléchi. Défiez-vous d'un enthousiasme que de certaines circonstances pourroient rendre funestes à votre bonheur, au bonheur de ceux qui vous aiment.

— De ceux qui m'aiment! s'écria Lothario...... Ah! si j'avois été aimé! si j'avois pu l'être! si le monde m'avoit été connu; si le regard d'une femme digne de mon cœur étoit tombé sur mon cœur avant que le malheur

l'eût flétri!... Quelle étrange supposition!...

Antonia s'étoit encore rapprochée pour isoler Lothario, ou pour mieux l'entendre. Sa main étoit croisée dans la sienne.

— Oui, reprit Lothario, si une femme qui m'auroit été destinée avoit permis à ma misérable vie un sentiment qui ressemblât à de l'amour; si un être qui eût approché d'Antonia, qui en eût approché de loin comme l'ombre de la réalité, m'avoit pris alors sous la protection de sa pitié....; si j'avois pu respirer sans profanation l'air agité par les plis de sa robe, ou les ondes de ses cheveux....; si mes lèvres avoient osé te dire : Antonia, je t'aime!... —

La société s'écouloit. Antonia, tremblante, avoit cessé de comprendre sa position. Elle restoit immobile, et madame Alberti étoit rentrée; mais Lothario n'avoit rien changé à son langage. Il répétoit sa dernière phrase avec une expression plus sombre, et entraînoit madame Alberti vers sa sœur avec un cri douloureux.

— Que faites-vous, dit-il, que faites-vous de Lothario? Connoissez-vous Lothario, ou

plutôt cet inconnu, cet homme du hasard qui n'a point de nom? Et vous, la sœur de cette enfant, savez-vous que je l'aime, et que mon amour donne la mort?

Antonia sourioit amèrement.

Cette liaison d'idées ne se faisoit pas sentir à son esprit; mais elle y voyoit un présage pénible.

Madame Alberti ne s'étonnoit point. Ces expressions n'étoient pour elle que celle d'un amour exalté, comme Lothario devoit le sentir, et comme elle s'en étoit souvent fait l'image. Elle pressa la main de Lothario, en le regardant d'une manière affectueuse, pour lui témoigner qu'il dépendoit de lui d'être heureux, et qu'il ne trouveroit point d'obstacle à ses vœux dans la seule personne qui pût encore exercer quelque empire sur les résolutions de sa sœur. Les sentiments d'Antonia, encouragés par cet aveu, se manifestoient avec plus d'abandon. Elle les peignit d'un regard, le premier regard de ses yeux que l'amour eût animé.

— Malheur à moi! dit Lothario d'une voix étouffée, et il disparut.

Le bruit d'une rame qui frappoit le canal troubla le morne silence qui avoit suivi son départ. Antonia s'élança vers la fenêtre. La lune éclairoit d'un de ses rayons le panache flottant de Lothario, qui étoit ce jour-là vêtu à la vénitienne. L'aspect du ciel, le mouvement de l'air, l'heure, l'instant, quelqu'autre circonstance peut-être, rappelèrent à Antonia, l'apparition de ce brigand inconnu qu'elle avoit vu partir du môle de Saint-Charles. Son cœur ne céda qu'un moment à ce souvenir d'effroi. Quel que fût le motif secret du trouble de Lothario, il lui avoit dit qu'il l'aimoit, et sa tendresse devoit la protéger contre tous les périls.

XI.

Ah ! contrée délicieuse ! s'il se trouvoit quelque séjour propre à calmer un peu les peines d'un cœur désolé, à panser les blessures profondes faites par les traits du chagrin, et à rappeler les premières illusions de la vie, ce seroit toi sans doute qui l'offrirois! Ton aspect enchanteur, tes bois solitaires, ton air pur et balsamique ont le pouvoir de calmer toute sorte de tristesse.... hors le désespoir.

CHARLOTTE SMITH.

XII.

Madame Alberti passa la nuit et une partie du jour suivant à chercher des interprétations aux discours mystérieux de Lothario. Elle n'en trouva point qui chan-

geassent la moindre chose à ses dispositions. Une naissance peut-être obscure, une fortune peut-être dérangée par des prodigalités excessives, de grands malheurs politiques ou privés qui le tenoient pour jamais éloigné de sa patrie, telles furent les diverses suppositions sur lesquelles son imagination s'arrêta, et aucune d'elles ne lui faisoit naître l'idée d'un obstacle fondé au bonheur d'Antonia. La résistance même de Lothario s'expliquoit alors par des sentiments si délicats et si honorables qu'elle n'hésita pas sur les moyens d'en triompher.

Après quelques moments d'entretien avec Antonia, elle l'autorisa à disposer de sa main en faveur de Lothario, et à lui en donner la nouvelle elle-même, persuadée que ses généreux scrupules ne résisteroient pas à l'amour. Antonia, plus craintive et menacée par des sentiments sombres dont elle avoit conservé l'habitude depuis l'enfance, de ne jamais goûter la félicité dont on lui présentoit les images, attendoit avec une impatience plus inquiète que ce jour fût écoulé. Il lui sembloit que Lothario ne reviendroit

point, qu'elle l'avoit vu pour la dernière fois.

Il revint cependant.

Sa physionomie triste et fatiguée annonçoit des méditations pénibles. Son teint étoit plombé. Son œil avoit perdu la douceur ordinaire de son expression; il peignoit le vague inquiet et orageux d'une imagination malade. Il s'assit près d'Antonia et la regarda fixement; madame Alberti étoit occupée à quelque distance et se déroboit à dessein à leur conversation. Cette situation avoit quelque chose de difficile pour l'organisation timide et foible d'Antonia. Elle essayoit de sourire, et une larme rouloit dans ses yeux. Son cœur battoit avec une grande violence. Quelquefois elle se détournoit de Lothario, et puis elle s'étonnoit, en revenant à lui, de le retrouver dans cette contemplation immobile et sinistre où elle l'avoit laissé. Elle vouloit articuler quelques paroles, mais elle balbutioit à peine des sons confus, et Lothario ne s'informoit point de ce qu'elle avoit voulu dire. L'attention avec laquelle il la couvroit de son regard avoit quelque chose d'un prestige et d'une vision nocturne. Enfin elle par-

vint à rompre une partie de ce charme, en lui disant :

— Vous êtes donc malheureux, Lothario ?...

Cette question se lioit, par un rapport imperceptible, à leur dernier entretien, mais elle étoit plutôt l'expression d'un sentiment douloureux qui résultoit de ce qu'elle éprouvoit alors, qu'une transition préparée à ce qu'elle avoit promis de dire.

Lothario ne répondit point.

— Cependant, continua-t-elle, vous seriez trop cruel envers ceux qui vous aiment....

— Ceux qui m'aiment! dit Lothario en couvrant sa tête de ses mains. Toujours ceux qui m'aiment! Mon mauvais ange vous a enseigné là une phrase magique qui me navre l'âme!

— J'y revenois à dessein, répondit Antonia, car je ne sais point de malheur absolu pour l'homme qui est aimé; et si tel est votre destin, Lothario, que beaucoup d'affections aient trompé votre tendresse, que beaucoup de félicités aient échappé à vos espérances, ce ne fut jamais à ce point, mon ami, que vous n'ayez plus trouvé auprès de vous cette compensation si précieuse qui dédommage un cœur

sensible de toutes les douleurs ; vous le savez, Lothario, vous êtes aimé. —

Lothario se remit à regarder Antonia, mais le caractère de sa physionomie étoit tout-à-fait changé. On ne remarquoit en lui qu'un mélange de joie inquiète, d'étonnement et de terreur qui n'appartenoit pas à ses traits.

— Lothario, poursuivit-elle, je ne connois ni votre famille, ni votre rang, ni votre fortune, et il m'importe peu de connoître tout cela; mais on m'a dit que la main de cette Antonia dont vous desirez d'occuper le cœur n'étoit à dédaigner pour personne, sous aucun de ces rapports ; et Antonia, libre de son choix, ne l'arrêteroit que sur vous.

—Sur moi ! s'écria Lothario avec une sorte de fureur.

Madame Alberti s'approcha.

— Sur moi ! et c'est vous, c'est Antonia qui m'accable d'une dérision si amère !

—Lothario, reprit Antonia d'un ton de dignité froide, vous méprisez Antonia, ou vous ne l'avez pas comprise.

— Mépriser Antonia ! Que signifie ce langage ? De quoi m'a-t-on parlé ? D'un ma-

riage, si je ne me trompe, et c'est vous.....

Antonia s'appuya sur sa sœur. Elle pleuroit.

— Ma fille, dit madame Alberti, respecte ses secrets. Il ne te repousseroit point si un obstacle invincible, un autre lien peut-être....

Lothario l'interrompit.

— Ah! gardez-vous de le croire. Né pour aimer Antonia, et pour n'aimer qu'elle, je n'ai engagé ma liberté dans aucune autre affection..... Et si sa main pouvoit être le prix de l'amour—ou du courage, c'est à moi, je le jure, qu'elle appartiendroit; mais de quel droit et à quelles conditions! A quelles conditions, grand Dieu! et quel homme oseroit les proposer! Vengeances du ciel, que vous êtes redoutables! Écoutez-moi, n'avez-vous pas entendu dire, — ne vous a-t-on pas parlé — il y a peu de temps encore d'un homme qui s'appelle — Lothario — ce doit être son nom! et l'épouse de Lothario, dans quel palais, le savez-vous, dans quels domaines il la présenteroit à ses vassaux! —

Antonia s'assit. Un frisson mortel glaçoit ses membres. Des lueurs horribles apparoissoient à son esprit qui se révoltoit contre elles. Elle

cherchoit à pénétrer cet impénétrable mystère; et tout ce qu'elle pouvoit distinguer, c'est qu'il étoit profond et affreux. Lothario s'éloignoit, se rapprochoit d'elle tour-à-tour. Quelquefois ses traits portoient l'empreinte du délire, quelquefois ils paroissoient se détendre et se décomposer sous une force irrésistible. Depuis quelque temps il étoit pensif et abattu. Tout-à-coup son front s'éclaircit, ses yeux s'animèrent, une idée subite qui le réconcilioit avec l'espérance éclata sur sa physionomie. Il tomba aux genoux d'Antonia; et pressant avec transport ses mains et celles de madame Alberti en les baignant de larmes :

— Si cependant, dit-il, j'avois été le monde pour elle et pour vous!

— Le monde, répondit Antonia.

— Elle et vous, continua madame Alberti. Toute ma vie étoit dans cette pensée.

— Il seroit vrai! s'écria Lothario, comme accablé sous le poids d'un bonheur qu'il n'avoit jamais prévu; il seroit vrai, et je pourrois commencer avec vous une existence nouvelle, emporter mon nom et ma destinée du milieu des hommes — je le pourrois! Mais faut-il....

comment oserois-je soumettre ce que j'aime.... Ainsi le veut ma fatale étoile! C'est loin d'ici, loin des villes, dans un pays où vous jouiriez inutilement de l'éclat d'un grand nom et d'une grande fortune; — mais où désormais je consacrerois ma vie entière...... Ah! laissez-moi me reposer un moment sous les sentiments qui m'oppressent!

Lothario garda le silence pendant quelques minutes, puis il se leva; et, reprenant son discours avec plus de calme, il s'exprima ainsi :

— Bien jeune encore, je sentois déjà avec aigreur les maux de la société, qui ont toujours révolté mon âme, qui l'ont quelquefois entraînée dans des excès qu'Antonia me reprochoit hier, et que je n'ai que trop péniblement expiés. Par instinct plutôt que par raison, je fuyois les villes et les hommes qui les habitent; car je les haïssois, sans savoir combien un jour je devois les haïr. Les montagnes de la Carniole, les forêts de la Croatie, les grèves sauvages et presque inhabitées des pauvres Dalmates, fixèrent tour à tour ma course inquiète. Je restai peu dans les lieux où l'em-

pire de la société s'étoit étendu; et, reculant toujours devant ses progrès qui indignoient l'indépendance de mon cœur, je n'aspirois plus qu'à m'y soustraire entièrement. Il est un point de ces contrées, borne commune de la civilisation des modernes et d'une civilisation ancienne qui a laissé de profondes traces, la corruption et l'esclavage : le Monténègre est comme placé aux confins de deux mondes, et je ne sais quelle tradition vague m'avoit donné lieu de croire qu'il ne participoit ni de l'un ni de l'autre. C'est une oasis européenne, isolée par des rochers inaccessibles, et par des mœurs particulières que le contact des autres peuples n'a point corrompues. Je savois la langue des Monténégrins. Je m'étois entretenu avec quelques-uns d'entre eux, quand des besoins qui ne s'accroissent jamais, et qui ne changent jamais de nature, en avoient amené par hasard dans nos villes. Je me faisois une douce idée de la vie de ces sauvages qui se suffisent depuis tant de siècles, et qui, depuis tant de siècles, ont su conserver leur indépendance en se défendant soigneusement de l'approche des hommes civi-

lisés. En effet, leur situation est telle que nul intérêt, nulle ambition ne peut appeler dans leurs déserts cette troupe de brigands avides qui envahissent la terre pour l'exploiter. Le curieux seul et le savant ont quelquefois tenté l'accès de ces solitudes, et ils y ont trouvé la mort qu'ils alloient y porter; car la présence de l'homme social est mortelle à un peuple libre qui jouit de la pureté de ses sentiments naturels. Il étoit donc difficile d'y pénétrer; j'y parvins cependant, à la faveur de vêtements semblables aux leurs et de l'habitude de leur langage. Ce n'étoit point d'ailleurs des hommes que j'allois chercher, c'étoit une terre indépendante où n'avoit jamais retenti la voix d'un pouvoir humain fondé sur d'autres droits que la paternité. J'avois mesuré mes besoins, ceux d'un adolescent à tête ardente, qui croit se suffire toujours, parce que, dans quelque moment d'ivresse amère, il a cru sentir que toutes les affections sont insuffisantes pour son cœur, et que Dieu l'a fait seul de son espèce. Il ne falloit à mon ambition qu'une cabane contre les froids rigoureux de l'hiver, un arbre fruitier et une fontaine. J'errai long-temps sur

la seule trace des bêtes sauvages, à travers les groupes variés des montagnes Clémentines, fuyant de loin la fumée des maisons de l'homme, dans lequel un sentiment que les Monténégrins éprouvent bien réciproquement me faisoit voir partout un ennemi.

Je ne vous peindrai pas les fortes impressions que je recevois de cette grande et imposante nature qui n'a jamais été soumise, et dont les bienfaits suffisent à une population heureusement assez rare pour être dispensée de les solliciter. Je ne vous dirai pas avec quelle joie je ravissois à la terre une racine nourrissante, sans crainte de faire tort à la cupidité d'un fermier avare, ou de tromper l'espérance d'une famille de laboureurs affamés, et d'entendre résonner ce mot fatal qui me rappelle toujours, comme à un de vos écrivains, l'usurpation de la terre : Ceci est mon champ! Un jour enfin, comment exprimerai-je le mélange inexplicable des sentiments qui se succédèrent en moi! le soleil se couchoit dans la plus belle saison de l'année, il se couchoit à l'extrémité d'une vallée immense qu'ombrageoient de toutes parts des bocages

de figuiers, de grenadiers et de lauriers-roses, et que couvroient, de distance en distance, de petites maisons isolées, mais entourées des plus belles, des plus riantes cultures. C'est un tableau qui appartenoit, il est vrai, à l'état de société, mais à la société du premier âge. En aucun temps, en aucun lieu, l'habitation du cultivateur n'avoit flatté mes regards d'un aspect plus agréable. Jamais mon imagination n'avoit rêvé tant de prospérité pour la demeure du villageois. Je conçus alors les rapports pleins de charmes de l'homme aimé de l'homme, et utile à son bonheur sans lui être nécessaire, dans une tribu agricole; je regrettai de n'avoir pas vécu au moment où la civilisation n'en étoit qu'à ce point, ou de ne pas être admis à en jouir chez le peuple qui en goûtoit la douceur. Bientôt, je frémis en pensant, en me rappelant que les lois d'une telle société devoient être terribles, et que l'étranger qui en souilloit le territoire ne pouvoit attendre que la mort. Mon sang bouillonnoit d'indignation contre moi-même à l'instant où, dans les veines d'un autre, il se seroit glacé de terreur. — Ah! malheur au profane, m'é-

criai-je, qui apporteroit ici les vices et les fausses sciences de l'Europe, si j'y avois une mère, une sœur ou une maîtresse! Il paieroit cher l'injure qu'il a faite à l'air que je respire en l'empoisonnant de son souffle.

Un Monténégrin m'avoit entendu, car je m'étois exprimé dans sa langue.

— Telles sont aussi nos lois, me dit-il en me prenant la main, et ceux mêmes qui comme toi descendent vers nos vallons des hauteurs du Monténègre, dont les barrières extérieures sont presque insurmontables aux étrangers, ne sont pas toujours admis à vivre parmi les bergers Méredites. La différence de nos mœurs nous sépare d'ailleurs assez, puisque vous êtes chasseurs et guerriers, et que vous consentiriez difficilement à partager les douces habitudes et la vie tranquille de nos pasteurs; seulement, pour ne point gêner la liberté naturelle des hommes, en abusant du pouvoir que nous exerçons sur nos enfants, nous permettons quelquefois l'échange de ceux que leur inclination appelle à défendre nos montagnes, contre ceux d'entre vous à qui des goûts plus simples font ambitionner les paisibles

travaux de nos champs ; et ce commerce libre d'hommes et de sentiments entretient nos rapports avec nos voisins, malgré la différence de nos mœurs. Ainsi, depuis des siècles, les Monténégrins guerriers enveloppent nos montagnes d'une ceinture d'hommes formidables, et protégent ces champs, qui les nourrissent à leur tour, quand la nature refuse de pourvoir à leurs besoins, ce qui arrive rarement. Vous êtes probablement un des enfants de nos frères, et tout ce grand espace, poursuivit-il en m'indiquant un recoin isolé de la vallée, délicieux par son aspect, et déjà couvert des espérances d'une riche moisson, tout cela vous appartient, qui que vous soyez. Si vous choisissez une épouse parmi nos filles ; si elle vous donne des enfants, et que votre domaine ne vous suffise plus, nous l'agrandirons en raison de vos besoins, sauf à rendre proportionnellement à la nature ce dont vous pourrez vous priver quand votre famille se sera étendue dans nos montagnes ; car chez les autres peuples on juge de la prospérité des familles et des villages à l'étendue des cultures, et chez nous on la mesure sur l'étendue des

terres qui restent en friche, et dont des besoins précoces, indices d'une population trop nombreuse, n'ont pas rendu l'exploitation nécessaire. A compter de ce moment, vous êtes pasteur mérédite; vous êtes libre, et il n'existe entre vous et nous d'autre lien obligé que celui des secours mutuels et de l'hospitalité, dans les rares occasions où quelque événement inopiné peut les rendre nécessaires. Si vous n'avez pas de besoins actuels, allez prendre possession de votre domaine; autrement, recourez à nous, et rien ne vous manquera de ce que la nature accorde aux desirs d'un homme simple. —

En achevant ces paroles, il se disposoit à me quitter, mais une idée insupportable corrompoit mon bonheur et me rendoit incapable d'en jouir. Il y alloit de ma vie de me faire connoître, mais quelque chose de plus impérieux que l'intérêt de ma vie me défendoit de recevoir de la bonté hospitalière de ces montagnards un bienfait qui ne m'étoit pas destiné.

— Mon frère, lui dis-je, vous êtes abusé par les apparences. Je suis né hors des montagnes Clémentines; j'y ai cherché la liberté. Tout me prouve que j'y aurois trouvé les seuls

biens que je desire sur la terre, la libre jouissance de l'air, du ciel et de mon cœur; mais ce paradis que vous m'offrez appartient à un homme plus heureux que moi. Je ne suis dans ce bocage qu'un étranger que vous avez le droit de punir.

Le Morlaque me regardoit.

— Jeune homme, dit-il après un moment de silence, on ne sait pas tromper à ton âge, mais à ton âge est-on bien sûr de ne pas se tromper soi-même? Puisses-tu être désabusé du monde que tu quittes et l'être pour toujours! Rassure-toi d'ailleurs. Jeune comme toi, et alors étranger comme toi au Monténègre, j'y vins chercher un asile, et la même bienveillance m'accueillit parmi ces pasteurs dont je craignois aussi d'être repoussé. Va, continua-t-il avec une sorte d'autorité, prends possession des terres que je t'ai montrées. Elles n'appartenoient à aucun homme en particulier, mais au premier venu, et nous n'en sommes pas au point d'être obligés de réprimer l'excès d'une population embarrassante. Cent familles occupent ici un territoire qui suffiroit à un peuple. Les enfants de tes enfants y croîtront

sans être à charge à leurs voisins et sans souffrir de l'aspect de la misère. Adieu, me dit-il. Travaille, prie, et jouis de la paix de ton cœur.

Je restai seul, heureux du sentiment de ma liberté, et maître d'un sol fertile qui demandoit à peine quelques travaux que leur facilité et leur succès changeoient toujours en plaisir. Mon domaine sauvage étoit arrosé par les eaux d'un ruisseau abondant qui, de temps en temps grossi par les orages, tomboit en cascade du sommet de mes rochers et alloit baigner au loin des vergers trop riches pour mes besoins, mais dont les fruits attiroient des familles innombrables d'oiseaux voyageurs. Je jouissois avec délices du plaisir de prémunir ces hôtes passagers de mes jardins contre les vicissitudes imprévues des saisons; heureux quand je ravissois l'abeille même, l'abeille saisie tout-à-coup par une brise du soir, à l'action mortelle du froid, et quand je la rapportois, réchauffée par mon souffle, au creux de la roche solitaire où elle avoit coutume de trouver son abri. Je vécus ainsi deux ans sans communiquer avec personne! J'en avois dix-huit alors, et l'habitude d'une vie agreste

avoit développé mes forces de manière à m'étonner moi-même.

J'étois heureux, je le répète, heureux parce que j'étois libre, parce que j'étois sûr de l'être, et je ne connois rien de plus propre à remplir le cœur de l'homme d'émotions délicieuses que cette pensée dont il jouit si rarement. Comme tout m'enchantoit, comme tout me mettoit hors de moi dans la contemplation de la nature! souvent cependant j'étois tourmenté par un besoin inconcevable d'être aimé, et par la persuasion désolante que jamais une femme de mon choix ne viendroit dans ces déserts s'associer à mon sort. J'éprouvois alors que le sentiment le plus tendre peut se changer en fureur dans un cœur passionné. J'accablois le monde qui possédoit ce trésor inconnu de toute la haine que j'aurois portée à un rival heureux. Je rêvois avec dépit, avec une jalouse colère, à ces jeunes filles éblouies des atours de la mode et des flatteries de quelques adorateurs efféminés, qui avoient laissé tomber sur moi un regard dédaigneux à cause de mon obscurité ou de ma trop grande jeunesse. Je sentois avec une sorte de rage

qu'il seroit doux de les détromper un jour des préventions de leur vanité, en versant du sang sous leurs yeux ou en les effrayant de la clarté d'un incendie..... Pardonnez, Antonia, au délire d'une folle jeunesse abandonnée à ses passions.

Je cherchois à dessein les ours de la montagne pour les attaquer avec un pieu qui étoit la seule arme dont je fusse pourvu, et je regrettois que ces femmes ne fussent pas obligées de venir se réfugier, frémissantes de terreur, sous la protection de mon bras, car je les voyois partout. Je ne fréquentois point d'ailleurs les autres bergers Méridites, qui ne se fréquentoient presque pas entre eux; mais j'en étois connu par quelque courage et par une grande force physique que le hasard m'avoit fait quelquefois essayer sous leurs yeux.

La bizarrerie de mon apparition, l'isolement absolu dans lequel je vivois, et dont aucune circonstance ne m'avoit fait sortir, ce qu'on rapportoit surtout de ma vigueur et de mon audace, m'avoient acquis ce crédit populaire que les sauvages accordent à l'extraordinaire comme les hommes civilisés.

Un jour les montagnes Clémentines furent investies par des troupes étrangères. Quelques détachements aventureux vinrent y mourir. Ils étoient soutenus par une armée qui ne tenta pas de les suivre, mais qui menaça quelque temps nos solitudes. Le bocage du plateau inférieur où j'habitois est à peu près inaccessible. Qu'y viendroit chercher d'ailleurs la cupidité des peuples voisins? Mais beaucoup de nos frères de l'extérieur étoient morts; nous nous levâmes pour les remplacer. Le hasard de la bataille me livra prisonnier à nos ennemis, en dépit de ma résolution. J'avois tout fait pour mourir, car la vie me lassoit; mais je perdis la connoissance avec le sang, et on m'entraîna au loin. Cela seroit fort long et fort inutile à raconter.

Ce que ma vie est devenue depuis, c'est un autre mystère qu'il faudra peut-être expliquer. Mais combien de fois le souvenir de cet asile inviolable et délicieux, que je me suis acquis dans une société nouvelle, hors des pouvoirs et des lois de la terre, a fait palpiter mon sein! Combien de fois j'aurois tout quitté pour en reprendre possession, si l'ascendant d'un

sentiment invincible ne m'avoit pas retenu!

— Depuis long-temps? dit Antonia.

— Depuis que je vous ai vue, reprit froidement Lothario; — et si mon cœur, moins téméraire dans ses sentiments, s'étoit attaché à quelque femme isolée comme moi au milieu du monde, qui eût pu comprendre et envier le bonheur de mes bocages! — C'étoit le rêve de la jeunesse!

— Il me semble, Lothario, dit madame Alberti, que vous créez des chimères pour les combattre. Je n'ai point examiné, je n'ai pas même entrepris d'approfondir le secret étrange qui vous fait renoncer de si bonne heure à tous les avantages que vos heureuses qualités vous donnoient lieu d'espérer dans le monde; mais mon existence est liée sans condition à l'existence de ma sœur, et je sais déjà qu'elle est prête à se soumettre aux caprices sauvages de votre philosophie, jusqu'à ce qu'il vous plaise de revenir à un genre de vie plus digne d'elle et de vous. Elle seule a le droit de me désavouer.

— Allons aux montagnes Clémentines, dit Antonia en se jetant dans les bras de sa sœur.

— Aux montagnes Clémentines! s'écria Lothario, Antonia y seroit venue! elle m'y auroit suivi, et la privation d'un tel bonheur ne suffiroit pas à mon châtiment éternel! —

La porte s'ouvrit aux visites ordinaires.

Un poids de glace tomba sur le cœur d'Antonia. Lothario s'approcha d'elle doucement; et couvrant ses transports d'une apparence froide et polie :

— Aux montagnes Clémentines! répéta-t-il à voix basse. Antonia y seroit venue?

Antonia chercha les yeux de sa sœur.

— Partout, dit-elle, en la montrant, partout avec elle — et avec Lothario.

— Laissez-moi rêver, reprit-il, au bonheur qui m'est réservé ou à celui que j'ai perdu. Je ne suis pas assez calme pour voir distinctement mon avenir. — Demain..... ou jamais! —

Lothario étoit sorti dans le plus grand trouble; le cœur d'Antonia n'étoit pas plus tranquille. Son inquiétude étoit devenue une affreuse perplexité. Deux heures après, Matteo entra, et présenta une lettre à Antonia, qui la remit à madame Alberti. Elles étoient seules. Ce billet étoit conçu en ces termes :

« Jamais, Antonia, jamais! Ne m'accusez pas; oubliez-moi... après m'avoir pleuré un moment. Je renonce à tout, au seul bonheur que mon misérable cœur ait jamais compris. Je vais chercher la mort qui m'a trop long-temps épargné. O mon Antonia! si ce monde auquel tu crois peut s'ouvrir un jour à la voix du repentir; si, parmi les enfants de Dieu, il n'y en a point qui soit déshérité d'avance, je te reverrai. — Te revoir! hélas! jamais, Antonia, jamais! »

LOTHARIO.

Madame Alberti avoit lu ces lignes d'une voix tremblante, et sans oser lever les yeux sur sa sœur. Quand elle regarda Antonia, elle fut effrayée de sa pâleur et de son immobilité. Un coup terrible venoit d'être porté à ce foible cœur, et madame Alberti conçut que ce coup étoit irréparable.

Le départ de Lothario fut le jour même connu dans Venise; et, suivant l'usage, il y fit naître une foule de conjectures diverses, plus étranges les unes que les autres. Lorsqu'Antonia fut en état d'y réfléchir, elle n'y vit qu'une énigme affreuse, dont elle ne pou-

voit chercher le mot sans sentir son cœur défaillir et sa raison s'égarer. Une seule fois, elle crut un moment pouvoir en saisir le mystère. Depuis le jour où Lothario avoit dit à Antonia son dernier adieu, *demain ou jamais,* on avoit évité de la laisser rentrer dans cet appartement, qui ne lui rappeloit que des pensées cruelles et de mortels regrets. Comme elle étoit parvenue à s'y introduire sans témoins, et qu'elle regardoit, pensive, la place où il l'avoit quittée, elle aperçut, au pied du siége sur lequel elle étoit assise, de petites tablettes de cuir de Russie, garnies d'une agrafe d'acier dont le ressort étoit brisé. Elle s'en saisit; et pensant qu'elles pouvoient contenir l'explication dont elle avoit besoin, que peut-être même Lothario ne les avoit pas abandonnées sans dessein dans cet endroit, elles les ouvrit avec empressement, et y promena rapidement ses regards. Elles ne renfermoient qu'une douzaine de pages éparses, tracées tantôt avec un crayon, tantôt avec une plume, suivant les circonstances où les idées s'étoient présentées à l'imagination de Lothario.

Deux ou trois de ces lignes étoient écrites avec du sang.

Elles offroient peu de liaison entre elles; mais presque toutes étoient inspirées par ce fatal esprit de paradoxe, par cette misanthropie sauvage et exaltée qui dominoit dans ses discours.

Trop préoccupée par les sentiments qui remplissoient son cœur pour s'attacher à leur sens, et pour y voir autre chose que ce qu'elles offroient en effet de plus remarquable, des images singulières, des pensées rêveuses, des traits d'une énergie sombre, mais rien qui pût dissiper ses doutes ou les fixer, Antonia referma les tablettes de Lothario, et les cacha dans son sein, sans les communiquer à madame Alberti.



XIII.

Ne cherchons pas à débrouiller pourquoi l'innocent gémit, tandis que le crime est revêtu de la robe d'honneur. Le jour des vengeances, le jour de la rétribution éternelle peut seul nous dévoiler le secret du juge et de la victime.

HERVEY.

XIII.

TABLETTES DE LOTHARIO.

— Le mont Taurus élevoit son front par-dessus toutes les collines; une d'elles lui dit : Je ne suis qu'une colline, mais je renferme un volcan. —

— La société, c'est-à-dire une poignée de patriciens, de publicains et d'augures, et de l'autre côté, le genre humain tout entier dans ses langes et dans ses lisières..... —

— Les législateurs du dix-huitième siècle ressemblent aux architectes de Lycérus, qui emportoient dans les airs les matériaux d'un palais, et qui ne s'occupoient pas des fondements. —

— Les peuples usés demandent à être gouvernés. Les peuples dépravés ont besoin d'être soumis. La liberté est un aliment généreux qui ne convient qu'à une saine et robuste adolescence. —

— Quand la politique est devenue une science de mots, tout est perdu. Il y a quelque

chose de plus vil au monde que l'esclave d'un tyran; c'est la dupe d'un sophiste. —

— Il est inconcevable que les hommes s'égorgent pour leurs droits, et que ces prétendus droits de l'homme ne soient que des mots mystiques interprétés par des avocats. Pourquoi ne parle-t-on jamais à l'homme du premier des droits de l'homme, de son droit à une part de terre déterminée dans la proportion de l'individu au territoire? —

— Quelle est cette loi qui porte les emblèmes et le nom de l'égalité à son frontispice? Est-ce la loi agraire? — Non, c'est le contrat de vente d'une nation livrée aux riches par des intrigants et des factieux qui veulent devenir riches —

— Un homme flatte le peuple. Il lui promet de le servir. Il est arrivé au pouvoir. On croit qu'il va demander le partage des biens. Ce n'est pas cela. Il acquiert des biens, et il s'associe avec les tyrans pour le partage du peuple. —

— Le mot sacré des Hébreux, c'est l'OR. Il y a une manière de le prononcer à l'oreille des juges de la terre qui fait tomber votre ennemi roide mort. —

— Lycurgue pensa une chose étrange : c'est que le vol étoit la seule institution qui pût maintenir l'équilibre social.

— N'es-tu pas las, jeune homme, de moissonner les jardins de Tantale ? Ouvre les yeux sur les maux de l'humanité ; regarde. Le

gouffre de Curtius est encore ouvert, et il faut que beaucoup s'y précipitent pour le salut du monde. —

— L'aumône est une restitution partielle, faite à l'amiable. Le mendiant transige ; plaidons. —

— Tirez un homme du fond des bois, et montrez-lui la société; il sera bientôt corrompu et méprisable comme vous, mais il ne comprendra jamais l'aréopage impassible qui envoie froidement un mendiant à la potence pour avoir décimé le banquet d'un millionnaire. —

—C'est une question difficile à décider que de savoir ce qu'il y a de plus hideux dans la vie sociale du délit ou de la loi, ce qu'il y a de plus cruel du coupable ou du juge, du

crime ou du châtiment. Les opinions sont fort partagées. —

— Tuer un homme dans le paroxisme d'une passion, cela se comprend.

Le faire tuer par un autre en place publique, dans le calme d'une méditation sérieuse et sous le prétexte d'un ministère honorable, cela ne se comprend pas. —

— Une chose effrayante à penser, c'est que l'égalité, qui est l'objet de tous nos vœux et de toutes nos révolutions, ne se trouve réellement que dans deux états de l'homme, l'esclavage et la mort. —

— De voir les peuples se débattre autour d'une idée comme des fourmis pour un brin de paille, il y a de quoi mourir de confusion. Un brin de paille, au moins c'est quelque chose, et une idée, ce n'est rien. —

— Le vol du pauvre sur le riche, si on remontoit à l'origine des choses, ne seroit, en dernière analyse, qu'une réparation, c'est-à-dire le déplacement juste et réciproque d'une pièce de monnoie ou d'un morceau de pain qui retourne des mains du voleur dans les mains du volé. —

— La plus haute portée de liberté à laquelle puisse parvenir une nation qui s'avise de sa souveraineté, c'est le droit de choisir un esclavage à son goût. —

— Il y a un grand obstacle à l'affranchissement des villes : ce sont les villes. —

— Montrez-moi une ville, une ruche ou une fourmilière, et je vous montrerai l'esclavage; le lion et l'aigle seuls sont rois, parce qu'ils sont solitaires. —

— La méchanceté est une maladie sociale. L'homme naturel n'est pas plus malfaisant qu'une autre brute. L'homme civilisé fait horreur ou pitié. Comptez les étages d'une maison, et rappelez-vous la parabole de Babel. —

— Si j'avois le pacte social à ma disposition, je n'y changerois rien ; je le déchirerois. —

— Le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, c'est la société. La première fois que l'homme s'est enveloppé d'une ceinture de feuillages, il a revêtu l'esclavage et la mort. —

— Il y a deux instincts très-opposés dans l'homme simple : l'instinct de conservation pour lui et pour ce qui procède de lui ; l'instinct de destruction pour tout ce qui lui est appris et commandé. La société est donc fausse. —

— Toutes les œuvres de Dieu sont accomplies dans leur destination et dans leur fin. Si la société étoit entrée dans le but de la création, l'alouette ne conduiroit jamais ses petits dans un champ de blé mûr et prêt pour la moisson. —

— Il y a peu d'hommes dont le cœur ne tressaille d'indignation et de douleur à l'aspect d'un fier lion garrotté dans une cage de fer, et léchant avec humilité la main sanglante du boucher qui le nourrit. Que doit penser l'homme qui regarde l'homme? —

— Pour rendre l'inégalité politique moins outrageante, presque tous les peuples qui ne l'ont pas fait reposer sur des avantages moraux en ont du moins rattaché l'origine à des souvenirs généreux ou à des traditions sacrées. Il ne s'est pas trouvé encore de législation assez dépravée pour avouer dans ses institu-

tions l'aristocratie de l'argent. Quand nous en serons là, il fera beau vivre, car tout finira. —

— Il est bien humiliant pour l'espèce que les esclaves ne soient en minorité nulle part dans une société humaine. Que faut-il donc pour changer une mauvaise place contre une bonne, quand on a la force et le nombre? —

— Rien de plus facile que de persuader à l'homme qu'il dépend de l'homme, en vertu d'un droit mystérieux, fondé sur un titre inconnu. Mais comment lui faire comprendre, ce qui est vrai, que sa dépendance résulte purement et simplement de l'inégalité d'un ancien partage du sol, qui n'a changé ni de forme ni d'étendue, et qui peut tous les jours être remis en litige? —

— La ruche de l'abeille n'appartient pas au frelon, mais les fleurs des champs appartiennent à tous les insectes de l'air. La seule propriété inviolable de l'individu, c'est son industrie. —

— Est-il vrai que la plupart des souverains de l'Europe s'occupent de faire cadastrer la terre? Soit. —

— Instituer des monarchies aujourd'hui, c'est une grande pitié.

Je n'ai pas été surpris de trouver la cellule d'un ermite à demi cachée dans la cendre du cratère; mais qu'un roi pense à bâtir son trône au fond, je ne le lui conseille pas! —

— Tendre pour la dernière fois l'arc de Nembrod, ce n'est pas une rare merveille,

Napoléon! dix autres l'ont fait avant vous. — Passe encore pour le briser. —

— Nos feux d'artifice de Venise finissent par une gerbe de feu qui éclipseroit le soleil dans son midi.

La nuit n'en est que plus profonde après cela, la nuit qui appartient aux voleurs.

Le lendemain d'une GRANDE NATION, c'est la nuit d'un feu d'artifice. —

— « Si vous réussissiez dans vos projets, disent-ils, ce seroit à recommencer demain. »

Le grand mal que de recommencer demain! nous sommes si bien aujourd'hui! —

— Quand on a cessé de vivre en premier

dans le cœur d'un autre, on est très-réellement mort. Il n'y manque plus que la façon. —

— Une société qui tue un homme est bien convaincue qu'elle fait justice. — Immense et sublime justice rétributive que celle d'un homme qui tueroit la société! —

— Deux crimes pour lesquels je suis sans pitié : faire du mal à qui ne peut se défendre, et voler qui a besoin.

Supplices et malédictions sur l'infâme qui a dérobé le chien d'un aveugle! —

— Le sauvage de la mer du Sud qui donne une femme pour une hache ne fait pas un

mauvais marché. Quel est le pays où l'on n'auroit pas une femme avec une hache ? —

— Il y a au fond du cœur de l'homme trois erreurs ou trois mystères qui le décident à vivre : Dieu, l'amour et la liberté.—Et il y a bientôt deux mille ans que la société n'existeroit plus, si quelques mendiants de Galilée ne s'étoient avisés de faire une religion avec cela.

Combien connoissez-vous de spéculateurs qui placeroient sur la durée probable de cette dernière institution du monde politique un sequin en viager ? —

— Je voudrois bien qu'on me montrât dans l'histoire une monarchie qui n'ait pas été fondée par un voleur. —

— Quand les nations arrivent à leur dernier

période, il n'y a plus entre elles qu'un cri de ralliement : TOUT EST A TOUS.

Et le jour où l'étendard qui portera cette devise sera mouillé des pleurs d'un enfant, je l'arracherai pour m'en faire un linceul. —

— L'histoire des peuples anciens n'est pas difficile à raconter; l'histoire des peuples à venir n'est pas difficile à prévoir. —Lespères, les vieillards, les sages, les prêtres, les soldats, les rois. — Et puis après... les peuples peut-être?... —

— Il n'y a que trois manières de lier sa mémoire à celle du temple de Delphes. Il faut le bâtir, le consacrer, ou y mettre le feu. —

— Donnez-moi une force qui ose prendre

le nom de loi, et je vous montrerai un vol qui prendra le nom de propriété. —

— La liberté n'est pas un trésor si rare : elle est dans la main de tous les forts, et dans la bourse de tous les riches. —

— Tu es maître de mon argent, et je le suis de ta vie. Cela ne nous appartient, ni à toi, ni à moi. Rends, et je laisse. —

— Mille fortunes pour une pensée ! mille pensées pour un sentiment ! mille sentiments pour une action ! mille actions sublimes pour un cheveu ! — et le monde, et l'avenir, et l'éternité avec tout cela ! —

— Le fondateur d'une secte nouvelle, pauvre homme ! l'enlumineur d'une vieille morale, pauvre homme! un législateur, pauvre homme! — Un conquérant ! quelle misère! —

— S'il y a une bonne société au monde, c'est celle où l'on partage tout, en donnant une prime au plus fort. — Quand la ruse et la trahison s'en mêlent, il arrive une législation. —

— Je ne sais plus qu'un métier à décréditer, celui de Dieu. —

— On m'a demandé quelquefois si j'aimois les enfants. Je le crois bien. Ils ne sont pas encore hommes. —

— Toutes les voix de la terre annoncèrent une fois que le grand Pan étoit mort. Ce fut l'émancipation des esclaves. Quand vous les entendrez une seconde fois, ce sera l'émancipation des pauvres — et alors, l'usurpation du monde recommencera. —

— De tous les gouvernements, celui qui révolte le moins mon cœur, celui qui dégrade le moins l'humanité, c'est le despotisme de l'Orient, où l'abaissement des peuples est au moins expliqué par des superstitions. Je conçois un tyran qui descend des prophètes et qui est allié des astres. Au Tibet, il est invisible, immortel, sacré. Cela est bien, cela ne devroit jamais être différemment. La tyrannie et l'esclavage sont deux états qui impliquent deux espèces. Les plus avilis des hommes, ce sont les esclaves qui reconnoissent des tyrans faits à leur image. —

— On a bien des grâces à rendre à son

étoile, quand on peut quitter les hommes sans être obligé de leur faire du mal et de se déclarer leur ennemi. —

— Quelle différence y a-t-il entre un crime et une action héroïque, entre un supplice et une apothéose? Le lieu, le temps, la méprisable opinion d'une foule stupide qui ne connoît pas le véritable nom des choses, et qui applique au hasard ceux que l'usage lui a appris. —

— Les fléaux sont dans l'ordre de la nature, et les lois n'y sont pas. —

— C'étoit une idée moins appropriée à la Divinité, telle que je la conçois, mais qui avoit quelque chose de consolant pour l'homme, que de donner des infirmités aux dieux. J'aime qu'Apollon soit banni, que Cérès souffre de la faim chez la mère de Stellion, que Vénus soit blessée par Diomède, que le berceau d'Hercule

soit entouré de serpents comme celui du génie, et qu'il meure lui-même dévoré par cette robe de Nessus qu'il a léguée à ses successeurs. —

— Si mon cœur pouvoit se donner la foi... si j'avois un dieu à *inventer*, je voudrois qu'il fût né sur la paille d'une étable, qu'il n'eût échappé aux assassins que dans les bras d'un pauvre artisan qui auroit passé pour son père; que son enfance se fût écoulée dans la misère et dans l'exil; qu'il eût été proscrit toute sa vie, méprisé des grands, inconnu des rois, persécuté par les prêtres, renié par ses amis, vendu par un de ses disciples, abandonné par le plus intègre de ses juges, dévoué au supplice de préférence au dernier des scélérats, fouetté de verges, couronné d'épines, outragé par les bourreaux, et qu'il eût péri entre deux voleurs, dont l'un le suivît dans le ciel. —

— Dieu tout-puissant, ayez pitié de moi ! —

XIV.

17

C'est moi qui conduis au séjour des gémissements, c'est moi qui conduis dans l'éternelle douleur, c'est moi qui conduis au milieu du peuple réprouvé des rebelles. Laissez toute espérance, vous qui entrez.

DANTE.

XIV.

DEPUIS le départ de Lothario, la mélancolie d'Antonia avoit fait de rapides progrès. Elle étoit tombée dans un abattement d'autant plus effrayant qu'elle sem-

bloit en ignorer elle-même ou en avoir oublié la cause. Sa tristesse n'avoit rien de déterminé; c'étoit un malaise vague duquel on la tiroit avec une distraction vive, mais où elle rentroit plus vite qu'elle n'en étoit sortie. Il lui arrivoit souvent de sourire, et quelquefois même sans motif; alors sa gaieté faisoit peine à voir, parce que l'expression de sa physionomie paraissoit ne pas bien s'accorder avec l'état de son cœur. Jamais elle n'avoit cherché avec plus de soin les promenades solitaires. Presque tous les lieux qu'elle fréquentoit lui rappeloient Lothario, mais elle ne le nommoit jamais. Elle évitoit les conversations où son souvenir pouvoit se mêler; on auroit cru qu'elle cherchoit à se persuader qu'il n'avoit pas existé pour elle, et qu'il n'étoit dans sa vie que l'illusion d'un rêve ou d'un accès de délire. Elle s'occupoit souvent au contraire de son père et de sa mère, qu'elle n'avoit pas nommés depuis long-temps, et elle en parloit, contre son usage, sans répandre des larmes, comme si elle n'en avoit été séparée que par un court espace de chemin, et qu'elle dût bientôt les rejoindre.

Madame Alberti regarda cette circonstance comme quelque chose d'heureux dans la situation d'Antonia. Elle pensa que ses souvenirs se détruiroient plus facilement les uns par les autres, et qu'il lui seroit plus aisé d'oublier les contrariétés d'un sentiment dont elle étoit encore loin de connoître toute la puissance, auprès du tombeau de ses parents. Elle résolut donc de reconduire Antonia à Trieste, et Antonia reçut cette proposition avec un témoignage de satisfaction froide, le seul que ses traits mornes et ses yeux fixes pussent imparfaitement manifester. Au reste, madame Alberti n'avoit pas renoncé pour elle à toute espérance. Elle étoit bien persuadée, au contraire, et il n'y avoit à la vérité rien de plus probable, que l'étrange procédé de Lothario n'étoit qu'un nouvel effet de la bizarrerie de son caractère ou de l'embarras de sa position, et qu'il ne tarderoit pas à revenir aux pieds d'Antonia réclamer les droits qu'elle lui avoit donnés à un bonheur qui sembloit passer toutes ses espérances.

Il étoit possible que les raisons qui rendoient nécessaire ce mystère singulier dont il enve-

loppoit ses actions l'empêchassent alors de former un nœud qui, en fixant tout-à-fait son existence, le soumettroit de trop près et par trop de points à la curiosité des hommes, et le soustrairoit à ce vague de conjectures dont l'incertitude ne lui étoit sans doute pas inutile.

Dans l'état de l'Europe, combien d'hommes éminents étoient forcés, comme Lothario, à cacher leur nom à travers vingt pays différents, et à se dérober comme lui aux affections les plus profondes, aux devoirs les plus doux de la nature, pour conserver leur sécurité, et surtout pour ne pas compromettre celle des personnes qui leur étoient chères !

Telle étoit évidement la situation de Lothario, et il falloit bien qu'elle changeât un jour. Il auroit été absurde de chercher à sa conduite une autre explication. On pouvoit même penser que s'il avoit redouté, avec de justes motifs, de trop prolonger son séjour dans une grande capitale où il étoit déjà très-connu, il ne manqueroit pas de se diriger du côté de Trieste, quand il auroit appris qu'Antonia y étoit de retour.

Ces suppositions avoient beaucoup de vrai-

semblance, et Antonia ne les repoussoit point; seulement elle ne répondoit rien, et regardoit sa sœur d'un œil défiant quand il en étoit question; puis elle se jetoit dans ses bras.

Les affaires qui les avoient appelées à Venise ne les retenant plus, elles en partirent sur un bateau qui se rendoit à Trieste par les lagunes. Cette manière de voyager leur avoit paru préférable à toute autre, parce qu'elle leur faisoit éviter les routes infestées par la troupe de Jean Sbogar, et surtout le passage dangereux où elles avoient failli devenir ses prisonnières.

Les canaux des lagunes offrent peu d'intérêt au voyageur. Tracés par la nature entre des portions de terre désertes et arides que la mer envahit et abandonne tour à tour, et qui ne peuvent offrir d'asile qu'aux troupes errantes des oiseaux de rivage, rien ne varie, rien n'anime leur triste monotonie. Ils ne présentent partout aux regards que des grèves stériles ou des forêts de roseaux, d'où s'élève quelquefois avec un long cri le héron surpris dans son sommeil par le bruit des mariniers et des passagers.

Antonia, pensive, n'avoit encore été distraite par aucune circonstance digne de l'occuper, quand la nuit tomba et vint prêter à tous les objets un caractère plus calme et plus doux. Le ciel étoit parsemé d'étoiles brillantes, mais la lune lui refusoit sa lumière. On ne distinguoit plus rien hors de la barque, et le balancement alternatif des rameurs s'y faisoit à peine apercevoir. On n'entendoit que la chute cadencée de leurs rames et le sifflement de l'eau divisée par la proue. Tout-à-coup l'homme placé au gouvernail rompit le silence de la nature en chantant, d'une voix qui n'étoit pas sans agrément, quelques strophes du Tasse où sont peintes en vers harmonieux les délices de la solitude entre deux amants également épris. Ses accents, que rien ne réfléchissoit dans l'immensité de l'air et du ciel, et qui s'étendoient sans obstacle sur la surface unie de la mer, faisoient participer l'âme à la jouissance de cet infini dans lequel ils alloient mourir. Antonia les écoutoit avec un sentiment dont la douceur l'étonna, et qu'un moment auparavant elle n'auroit pas cru pouvoir goûter encore. Elle ne savoit à

quoi attribuer la confiance qui remplissoit son cœur, et qui en calmoit tous les orages. Ce n'étoit pas l'illusion vive et tumultueuse des premières espérances, c'étoit la jouissance reposée d'un avenir pur. Il lui sembloit que ces intelligences tutélaires qui veillent sur les derniers moments de l'innocence, et qui viennent lui ouvrir le séjour de l'éternel repos, devoient manifester ainsi leur présence.

Madame Alberti éprouvoit la même émotion. Sa main s'étoit unie à celle d'Antonia, elles s'étoient penchées l'une contre l'autre, et leurs cœurs battoient d'un mouvement régulier et doux. Plongées dans une langueur que l'extrême tranquillité de l'air et l'ondulation presque insensible des eaux contribuoient à entretenir, elles s'endormirent en s'embrassant.

Il y avoit peu de temps que leur repos duroit quand un coup de fusil, tiré à peu de distance, troubla le sommeil d'Antonia. Madame Alberti étoit encore appuyée contre elle, mais elle ne parla point. Antonia crut d'abord qu'elle avoit rêvé; mais l'immobilité

du bateau, le silence des rames, et quelques mots étranges qu'elle entendit dans l'entretien confus des mariniers épouvantés, la détrompèrent. Elle essaya de réveiller sa sœur sans pouvoir y parvenir. Elle voulut se lever, et se sentit saisir le bras par une main froide et nerveuse.

— C'est encore une femme, dit une voix : Jean ne sera pas content.

A ces paroles, ses cheveux se dressèrent sur son front, une sueur froide inonda ses membres, et elle perdit connoissance. Elle ne revint à elle qu'au bruit des roues d'une voiture qui la conduisoit, et sous laquelle trembloient, en grondant sourdement, les ais retentissants d'un pont-levis.

Elle étoit seule.

Antonia, revenue de ce premier accès d'étonnement qui donne aux malheurs inattendus l'apparence d'un songe, ne tarda pas à comprendre celui-ci. Il étoit hors de doute que c'étoient des bandits apostés sur le bord de la mer qui avoient arrêté le bateau, et ces bandits ne pouvoient appartenir qu'à la troupe de Jean Sbogar. Descendue de la voi-

ture, et soutenue par deux hommes dont le vêtement bizarre et la physionomie féroce la remplissoient d'effroi toutes les fois que les lumières éparses sous les voûtes venoient à les éclairer, elle parcouroit les vastes galeries, les escaliers immenses, les salles gothiques du château, en se confirmant de plus en plus dans l'horrible idée qu'elle étoit prisonnière à Duino.

Arrivée à une chambre qui paroissoit lui être destinée, et où son affreuse escorte la laissa libre un moment, elle s'élança vers une croisée ouverte, et ne vit devant elle que la mer. Une lueur lointaine, qui lui parut être celle du phare d'Aquilée, brilloit seule au milieu des astres nocturnes. Elle ne douta plus de son sort, et tomba navrée de douleur sur un fauteuil.

— A Duino! s'écria-t-elle: — Jean Sbogar! — Mais qu'a-t-on fait de ma sœur?

Les voûtes sonores répondirent seules à ses cris.

Le dernier mot qu'elle avoit prononcé expira dans leurs profondeurs, comme une voix foible qui s'éteint. Antonia se leva épou-

vantée en répétant : Ma sœur!... du ton d'une personne affligée d'un songe pénible, et qui cherche à se réveiller.

L'illusion de l'écho se renouvela plus sinistre encore. Elle ressembloit au dernier gémissement d'une mort violente. La malheureuse Antonia, presque incapable de se soutenir, s'appuya contre un des grands pilastres de la porte d'entrée, sous un réverbère qui répandoit sur elle toute sa clarté. Elle embrassa en tremblant la colonne froide, y colla son visage à demi-recouvert de ses cheveux flottants, et se sentit fléchir sous le poids de sa terreur. Quelques hommes groupés dans le corridor paroissoient la regarder de loin ; mais la foiblesse de sa vue ne lui laissoit distinguer, dans l'ombre où ils étoient cachés, que le mouvement de leurs panaches, et elle n'étoit pas bien sûre de ne pas s'abuser, quand un cri terrible frappa son oreille.

Un de ces hommes s'étoit enfui en la nommant.

La nuit étoit fort avancée, lorsque Antonia céda pour la seconde fois à ces cruelles émo-

tions. Ce ne fut que bien des heures après qu'on put la rendre entièrement à elle-même. Elle s'étonna, en regardant autour d'elle, de la délicatesse des soins dont elle étoit l'objet. On l'avoit transportée dans une chambre plus commode et plus ornée. Il n'y avoit pas de femmes dans le château, mais elle étoit servie par des enfants d'une figure agréable.

Un seul des brigands sollicita, vers la fin du jour, la permission d'être introduit auprès d'elle pour s'acquitter des ordres dont son capitaine l'avoit chargé. C'étoit un très-jeune homme, dont la physionomie triste, mais douce et modeste, auroit inspiré dans tout autre lieu la confiance et l'intérêt. Il venoit apprendre à Antonia que son bateau n'avoit été attaqué que par la méprise la plus funeste; que rien de ce qu'elle possédoit ne lui seroit enlevé; qu'elle-même étoit libre à Duino, qu'elle n'avoit pas cessé de l'être; que tout étoit disposé pour son voyage, et qu'il dépendoit d'elle seule de le hâter où de le retarder, suivant que sa santé l'exigeroit; qu'en attendant, enfin, elle pouvoit commander en souveraine à tout ce qui habitoit dans le château.

— Mais ma sœur! s'écria Antonia.

— Votre sœur, madame, répondit le jeune homme en baissant les yeux, ne peut vous être rendue. C'est la seule réserve que nous soyons obligés de mettre à notre obéissance, et cette condition même n'est pas imposée par une force qui dépende de nous.

— Et qui a pu l'imposer? reprit vivement Antonia. Qui empêcheroit que je me réunisse à ma sœur, qui a été arrêtée, enlevée, conduite ici avec moi? Ah! je ne veux aucun des avantages, aucune des réparations que vous m'offrez, si je ne les partage avec elle.

— Madame, dit le jeune homme en s'inclinant, je n'ai pas reçu d'autres instructions.

Et il se retira sans attendre de nouvelles instances.

Le nom de madame Alberti erroit encore sur les lèvres d'Antonia interdite; il ne fut pas entendu.

La perplexité dans laquelle elle resta plongée est plus facile à comprendre qu'à décrire. Elle commençoit à espérer que cet événement n'auroit pas les suites affreuses qu'il lui avoit fait craindre; mais elle ne devinoit pas les

motifs qu'on pouvoit avoir de la tenir éloignée de sa sœur, et ce nouveau mystère étoit un abîme où son esprit s'égaroit. Tout lui persuadoit d'ailleurs qu'on ne l'avoit pas trompée par de fausses promesses. Le soleil étoit couché depuis plusieurs heures, et ses portes restoient ouvertes. Les gens employés à la servir s'étoient retirés d'eux-mêmes pour lui laisser une liberté entière, en lui indiquant la partie de son appartement qu'ils alloient occuper et où ils attendoient ses ordres. Enfin il ne paroissoit pas un soldat dans la vaste étendue des corridors qu'on avoit éclairés comme pour lui offrir un passage, à quelque moment qu'elle prît la résolution de sortir.

Rassurée par tout ce qu'elle remarquoit, elle n'hésita pas à s'engager dans la galerie qui aboutissoit à sa chambre et à suivre ses détours jusqu'au grand escalier du château. Elle descendit sans obstacles, parcourut avec la même facilité le vestibule et les cours, et parvint au pont-levis sans rencontrer personne. Il se baissa à son approche, comme si une puissance magique avoit interprété le vœu

d'Antonia, et s'étoit empressée d'y obéir. A peine l'eut-elle laissé derrière elle, qu'elle aperçut une voiture de voyage prête à partir, et gardée par des domestiques. Elle crut même reconnoître qu'elle étoit chargée des bagages qui avoient été pris avec elle sur le bateau, et l'empressement du postillon, à son approche, lui donna lieu de croire qu'elle étoit attendue. Elle s'informa cependant de la destination de cette voiture.

— Apparemment pour Trieste, répondit un des domestiques; mais pour tel lieu qu'il plaira à la signora Antonia de Monteleone.

— C'est moi, reprit Antonia.

— Nous n'en doutions pas, dit le postillon; il n'y a pas d'autres femmes dans ce château, et nous sommes prêts à vous obéir.

— Il y a une autre femme dans ce château, s'écria Antonia..... Ma sœur est dans ce château..... Ne vous a-t-on pas prévenus que je serois accompagnée de ma sœur?

— On n'a parlé que de la signora, dit-il en secouant tristement la tête, et il n'y a pas d'apparence que sa sœur puisse sortir du château, si ce n'est pas l'intention du proprié-

taire. Mais madame ne connoît peut-être pas le propriétaire du château de Duino. Captive depuis si peu de temps....

— Pardonnez-moi, répondit Antonia, je sais où je suis. Il est cependant incompréhensible que ma sœur ne soit pas ici.

Le pont-levis étoit encore baissé. Le château n'étoit gardé que par les vigies de ses tours. Antonia jeta les yeux dans l'intérieur, et pensa que sa sœur y étoit prisonnière.

— Je resterai, dit-elle d'une voix forte, je ne partirai pas sans elle, et sa destinée sera la mienne.

En prononçant ces paroles, elle avoit rapidement parcouru une partie de l'espace qui la séparoit du grand escalier. Elle se retourna pour voir si elle n'étoit pas suivie. Le pont-levis se relevoit. A cet aspect son courage foiblit; il lui sembla que tout finissoit, et qu'elle venoit d'élever entre elle et le monde une barrière qu'elle ne franchiroit plus. Elle auroit voulu se voir transportée tout-à-coup au milieu d'une forêt sauvage, à la merci des animaux les plus féroces, pendant une des nuits les plus âpres de l'hiver, mais encore

libre et maîtresse d'elle-même ; les murs du château pesoient sur elle, sur l'air qu'elle respiroit, et son cœur comprimé étoit près d'éclater dans son sein. Elle s'approcha de la balustrade pour s'appuyer et pour reprendre haleine. Ses yeux étoient tournés vers un soupirail d'où sortoit une foible lumière qui venoit trembler à ses pieds. Au bout de quelques instants d'attention vague et involontaire, elle crut saisir des bruits singuliers qui sortoient aussi des souterrains du château, et qui rappeloient à son esprit la solennité de certains chants religieux. Elle jugea d'abord que ce devoit être le mugissement de la mer qui se brise au pied de la montagne ; mais ces bruits n'arrivoient à elle que par intervalles, quelquefois même ils paroissoient tout-à-fait arrêtés, et Antonia se rapprochoit à pas mesurés du soupirail avec une curiosité inquiète. Ils la frappèrent enfin plus directement, au point qu'elle s'imaginoit y discerner des sons articulés et le nom même de sa sœur. Persuadée que la préoccupation de son esprit pouvoit avoir produit cette illusion, elle s'agenouilla sur le bord du soupirail ; et, retenant sa res-

piration pour ne pas perdre le moindre bruit qui agitoit l'air, elle l'entendit encore.

— Ma sœur est là, dit-elle à haute voix, incapable de modérer le sentiment qui absorboit toutes ses idées, qui pénétroit tous ses sens d'un mélange inconcevable de joie et de terreur.

Elle se releva précipitamment, et s'élança dans une rampe mal éclairée qui devoit la conduire aux souterrains du château. Après d'innombrables détours qu'indiquoient d'espace en espace des lampes pâles cachées dans les creux de la muraille, elle ralentit sa marche, parce que le bruit qui l'avoit attirée s'étoit rapproché de manière à ne pas lui laisser perdre un mot, mais elle n'entendit plus le nom de madame Alberti. C'étoit seulement, comme elle l'avoit présumé, un chant semblable aux chants de l'église, qui étoit entonné par une seule voix et répété en chœur. Bientôt elle arriva au lieu même de la cérémonie; et, transie de frayeur, elle se glissa comme un spectre entre les hautes colonnes qui soutenoient la voûte à une hauteur prodigieuse, cachée dans les ombres que proje-

toient au loin leurs bases énormes. Toutes ces colonnes chargées de faisceaux de lances, de cimeterres et d'armes à feu, formoient une espèce de forêt à travers laquelle on ne pouvoit distinguer que confusément ce qui se passoit au centre de cette salle souterraine.

Antonia, exaltée par son attachement pour sa sœur, s'armoit de plus en plus d'une résolution jusqu'alors étrangère à son caractère. Chaque fois que les voix réunies remplissoient les échos d'un bruit prolongé qui pouvoit couvrir le bruit de ses pas, elle voloit d'une colonne à l'autre, et attendoit, pour oser tourner ses yeux sur l'enceinte, que le silence universel qui y succédoit de temps à autre, et que son aspect auroit sans doute troublé, lui prouvât qu'elle n'avoit pas été aperçue.

Cependant la délicatesse de sa vue ne lui permettoit de distinguer les objets que comme s'ils avoient été interceptés par un nuage, et le vague que son imagination prêtoit à leurs formes incertaines augmentoit la terreur de cette scène nocturne.

Du côté opposé à l'entrée du souterrain, s'élevoit une longue suite d'arcades anguleuses

dont les pointes se perdoient dans l'obscurité de la voûte, et qui n'étoient séparées entre elles que par d'autres groupes de colonnes minces, noircies et usées par le temps. Des tentures de deuil coupoient ces arcades à une certaine élévation, et les brigands disséminés sur le fond de cette décoration funèbre ajoutoient à sa mystérieuse horreur; les uns, immobiles et recueillis, assis au fond des stalles creusées dans le massif des colonnes, et qu'on auroit pris pour des figures sinistres disposées par un sculpteur atrabilaire, ceux-ci, debout autour des candélabres de fer, et attisant de leurs poignards la flamme des torches et des brasiers; ceux-là qui se perdoient dans la nuit des portiques éloignés, et qui, à travers les ténèbres mobiles dont s'obscurcissoient et se dégageoient tour à tour leurs têtes sourcilleuses et leurs barbes touffues, ressembloient à autant de fantômes. Parmi eux, il en étoit un surtout dont la singulière attitude excitoit d'autant plus vivement l'attention d'Antonia, qu'elle jugea bientôt qu'il étoit malheureux et sensible. Son visage étoit enveloppé d'un crêpe qui le cachoit entièrement. Agenouillé sur les

premières marches d'une estrade dont le reste se déroboit à la vue d'Antonia, il étoit appuyé sur la poignée de son sabre et pleuroit amèrement. Le bruit de ses sanglots interrompoit seul la voix ferme et soutenue du prêtre qui présidoit au sacrifice. Antonia, hors d'elle-même et pressée d'une curiosité invincible, fit un mouvement pour voir l'autel. C'étoit un lit funèbre, et sur ce lit une femme couchée, la tête soulevée sur un coussin de velours noir, et à peine défigurée par les traces récentes de la mort.

— Ma sœur! s'écria Antonia, et elle tomba.

C'étoit elle en effet, car le coup de fusil tiré sur le bateau l'avoit tuée, et la troupe de Jean Sbogar lui rendoit les derniers honneurs.

XV.

Pourquoi hérisses-tu ainsi, en me regardant, ta chevelure sanglante? Pourquoi tournes-tu sur moi ces yeux dont la prunelle desséchée a disparu de son orbite? Ce n'est pas moi qui t'ai tué.

SHAKSPEARE.

Vous retrouverai-je partout, ombres des assassinés, avec vos larges plaies livides? et vous, mères éplorées, qui me montrez ces flammes allumées par mes mains, ces flammes dont les langues horribles dévorent le berceau de vos premier-nés?

SCHILLER.

XV.

Antonia resta long-temps ensevelie dans un état qui ressembloit au sommeil. Elle ne paroissoit éprouver aucune agitation, et ce calme étoit si profond, il devoit

faire place selon toute apparence à de si mortelles angoisses, qu'on trembloit de le voir cesser. Cependant elle revint à elle sans manifester de douleur. Tout au plus, elle sembloit occupée d'une idée fâcheuse, d'un souvenir importun, qu'elle essayoit de chasser. Elle promenoit ses regards autour d'elle avec incertitude, et passoit sa main sur son front pour chercher à se rendre compte d'un doute inquiétant.

— Je sais bien, dit-elle enfin, je sais où elle est. Je la retrouverai ce soir.

Fitzer, le plus jeune des brigands, s'approcha d'elle pour s'informer de son état. Elle lui sourit comme à une personne connue, parce que c'étoit lui qui lui avoit parlé la veille de la part de Jean Sbogar.

— Je vous attendois depuis long-temps, reprit-elle. Je voudrois savoir de quel supplice vous punissez les indiscrets qui pénètrent dans vos fêtes sans y avoir été priés. Je connois une jeune fille...... Mais je vous recommande ce secret sur le salut de ce que vous aimez le mieux au monde..... Promettez-moi de n'en parler jamais à personne.

Le jeune homme la regardoit, les yeux mouillés de larmes, parce qu'il s'apercevoit que sa raison étoit égarée.

— Attends, lui dit-elle du ton de la plus grande surprise, ce sont des larmes ! je croyois qu'on ne pleuroit plus. Ne me cache pas tes larmes. Quant à moi, je ne puis plus en montrer. Je me souviens d'avoir vu un autre homme, c'étoit dans un endroit où je n'étois pas attendue, un homme qui pleuroit aussi. Je pense que ce pouvoit être toi, car son visage étoit couvert d'un voile qui m'empêchoit de le connoître.

— Ses traits me sont inconnus comme à vous, répondit Fitzer. Peu d'entre nous l'ont aperçu autrement qu'à travers ce voile ou la visière de son casque. Nos vieux guerriers seuls l'ont vu à découvert dans les combats ; mais il vient très-rarement à Duino, et n'y paroît que masqué depuis que nous parcourons sans danger les provinces vénitiennes. C'est notre capitaine.

— Où est-il ? reprit froidement Antonia. Il ne sait donc pas que je suis ici ?

— Il le sait, mais il n'ose se présenter de-

vant vous, de crainte que sa présence ne vous alarme, et que vous ne lui imputiez l'erreur qui vous a rendue captive.

— Captive ! dis-tu. Antonia est plus libre que l'air ! Cette nuit encore, je me suis promenée bien loin d'ici dans des bosquets délicieux, où je respirois un air si pur ! Je n'ai jamais vu tant de fleurs ! Ma sœur y étoit avec moi ; elle a voulu y rester. J'y allois plus souvent quand j'étois plus jeune ; mais je n'y suis jamais allée avec ma mère. Ma vie a bien changé depuis ce temps-là.

Antonia reposa sa tête sur sa main, et ses paupières s'abaissèrent. Son teint étoit animé de couleurs foncées, ses lèvres paroissoient desséchées par une fièvre brûlante. Elle rioit et sanglotoit.

Le destin d'Antonia étoit accompli. Il ne lui restoit plus sur la terre d'autre protection que celle de ce redoutable amant qui lui avoit si mystérieusement apparu au *Farnedo*, et qui étoit Jean Sbogar lui-même. L'amour de Jean Sbogar veilla sur elle avec une sollicitude et avec une pureté qui l'auroit étonnée sans doute, si le trouble de sa raison lui avoit

permis de réfléchir sur son état. On fit venir des chaumières de Sestiana de jeunes femmes pour la servir et pour la garder; des médecins célèbres furent appelés ou enlevés des villes voisines pour lui donner les soins que sa maladie exigeoit. Un ecclésiastique, depuis longtemps prisonnier des brigands, celui qui venoit de célébrer le service funèbre de madame Alberti, dans un souterrain qu'ils avoient converti en chapelle pour cette cérémonie, épioit auprès de son lit de douleur les instants lucides que son mal lui laissoit, pour lui porter les consolations du ciel. Ces hommes féroces enfin, dont l'âme n'avoit conçu jusque-là que des pensées de sang, purifiés par l'aspect de tant d'innocence et touchés de tant d'infortune, lui prodiguoient les marques de soumission les plus délicates et les plus tendres. Antonia s'accoutumoit à les voir et à les entretenir des illusions bizarres qui se succédoient dans son imagination malade. Jean Sbogar, lui seul, n'osoit se présenter auprès d'elle sous le voile ou le casque à visière qui déroboit ses traits, que lorsqu'elle étoit livrée au sommeil, ou que le délire lui ôtoit la con-

noissance de tous les objets, et qu'il pouvoit nourrir ses regards de la douloureuse contemplation de l'objet aimé, sans s'exposer à lui inspirer de la crainte et de l'horreur. Un jour cependant, prosterné à ses pieds et incapable de contenir les sentiments qui l'oppressoient:

— Antonia! s'écria-t-il d'une voix étouffée par les sanglots, Antonia! chère Antonia!

Elle se retourna de son côté, et le regarda avec douceur. Il s'empressoit de s'éloigner. Elle le rappela d'un signe. Il demeura, la tête penchée sur sa poitrine, dans l'attitude de l'obéissance et de l'attention.

— Antonia! dit-elle après un moment de silence, je crois que c'est en effet mon nom, je le portois dans la maison où je suis née, et l'on me promettoit alors d'être heureuse. Écoute, continua-t-elle en prenant la main du voleur, je veux te faire une confidence. Du temps de ma première jeunesse, quand je croyois qu'il étoit si aisé et si doux de vivre, quand mon sang ne brûloit pas mes veines, quand mes pleurs ne brûloient pas mes joues, quand je ne voyois pas des esprits qui courent dans les halliers, qui ouvrent la terre en la

frappant de leur pied, qui y creusent des abîmes plus profonds que la mer, et qui en font jaillir des sources de feu; quand les âmes des assassins qui n'ont point d'asile dans le tombeau ne venoient pas encore autour de moi bondir et s'élancer avec des rires cruels, et qu'à mon réveil je n'étois pas obligée de détacher la vipère enlacée à mes cheveux, la vipère dont la tête écumante d'un poison bleuâtre a reposé sur mon cou..... dans ce temps-là il y avoit un ange qui voyageoit sur la terre avec des traits qui auroient ému le cœur d'un parricide; mais je n'ai fait que le voir, parce que Dieu le retira quand sa félicité fut jalouse de la mienne, et je l'appelois Lothario, mon Lothario...... Je me rappelle que nous avions un palais dans des montagnes bien éloignées. Jamais je n'ai pu en trouver le chemin. —

Quoique le brigand n'eût pas quitté son voile, Antonia s'aperçut que ses pleurs avoient redoublé à ces derniers mots. Elle lui sourit alors avec une pitié tendre; et, reprenant sa main qu'elle avoit laissé échapper et qui n'avoit osé retenir la sienne :

— Je sais, lui dit-elle, que je te fais de la peine, et je t'en demande pardon. Je n'ignore pas que tu m'aimes et que je suis ta fiancée, la fiancée de Jean Sbogar. Tu vois que je te connois et que je parle raison aujourd'hui. Il y a long-temps que notre mariage est arrangé, mais je n'ai pas voulu avoir de secret pour toi. D'ailleurs ce Lothario pourroit bien ne pas exister. J'ai vu depuis quelques jours tant de personnes qui n'existent que dans mon imagination et qui m'échappent quand je reviens à moi!.. Je suis sûr, par exemple, que tu ne m'as pas connu de sœur? Non, reprit-elle après avoir réfléchi un instant. Si j'avois une sœur, elle me tiendroit lieu de mère, et nous ne pourrions nous passer d'elle à la célébration de nos noces. Dis-moi si tu fais, pour ce jour-là, de brillants préparatifs? Il le faut, car la mariée est une riche héritière. J'ai des agrafes d'or et des anneaux de diamants pour me parer; mais je ne veux dans mes cheveux qu'une simple guirlande d'églantier. —

Elle s'interrompit de nouveau. Son égarement redoubloit. Un sourire affreux à voir s'arrêta sur sa bouche.

— Ce sera une belle fête! continua-t-elle; tout l'enfer y sera. Le flambeau des noces de Jean Sbogar doit faire pâlir le soleil dans son midi. Vois-tu d'ici les conviés? Tu les connois tous. Je n'ai invité personne. En voilà qui ont les membres à demi calcinés par le feu; des vieillards, des enfants dont les lambeaux se réveillent vivants des incendies que tu as allumés, pour prendre part à tes plaisirs.... En voilà d'autres qui se lèvent dans leur linceul, et qui se glissent à la table du festin en cachant des plaies sanglantes. O mon Dieu, quels monstres ont tué cette jeune femme? Pauvre Lucile! Et de quel nom ils me saluent..... Les as-tu bien entendus?... SALUT, SALUT... Je n'oserai jamais le répéter! SALUT, disent-ils; et ils murmurent tous ensemble le mot de ralliement des maudits, le cri de joie que Satan auroit poussé s'il avoit vaincu son créateur, la parole secrète que prononce une exécrable mère qui va égorger son enfant, pour se rendre sourde à ses gémissements. — SALUT A LA FIANCÉE DE JEAN SBOGAR..... —

En achevant ces mots, Antonia perdit connoissance. Cette crise fut longue et terrible :

long-temps même on désespéra de sa vie. Pendant huit jours, le chef des voleurs, immobile au pied du lit sur lequel elle étoit couchée, attentif à tous ses mouvements, ne s'étoit occupé d'aucun autre soin que de la servir. Il veilloit et pleuroit.

Quand l'état d'Antonia fut amélioré, certain qu'elle s'étoit familiarisée avec son aspect, et qu'elle le voyoit sans effroi, il veilloit encore.

Cette assiduité la frappa.

Les réminiscences qu'elle avoit du passé étoient trop confuses pour que le nom de cet homme et les souvenirs qui y étoient attachés lui inspirassent un sentiment continu d'horreur. De temps en temps seulement, son âme se révoltoit contre l'idée de dépendre de lui, et sa seule approche la glaçoit d'épouvante; mais, plus ordinairement, abandonnée comme un enfant, par l'absence de sa raison, au seul instinct de ses besoins, elle ne voyoit plus, dans le capitaine des bandits de Duino, qu'une créature sensible et compatissante qui s'efforçoit d'adoucir l'amertume de ses souffrances, et qui prévenoit avec empressement ses

moindres besoins. Alors elle lui adressoit des paroles douces et flatteuses, qui paroissoient redoubler la douleur secrète dont il étoit dévoré.

Un jour, entre autres, il étoit assis auprès d'elle, voilé suivant son usage, et attentif à protéger son sommeil contre tous les accidents qui pourroient le troubler. Elle se réveilla cependant tout-à-coup avec un mouvement brusque, en prononçant le nom de Lothario.

Je le voyois, dit-elle en soupirant profondément, il étoit assis à ta place. Je l'y vois souvent dans mon sommeil, et je me trouve bien heureuse; mais comment se fait-il que je croie l'y voir aussi quelquefois quand je suis éveillée, et quand il me semble que je ne rêve point? C'est là, sous ce rideau, qu'il a coutume de venir. — Dans ces jours de douleur..... et d'espérance, où je me sentois appelée à l'éternelle liberté, un ruisseau de flammes parcouroit tous mes membres, ma bouche étoit ardente, mes ongles bleus et meurtris. — Tout, ici, étoit plein de fantômes. — On y voyoit des aspics d'un vert éclatant, comme ceux qui se cachent dans le tronc des saules;

d'autres reptiles bien plus hideux, qui ont un visage humain; des géants démesurés et sans formes; des têtes nouvellement tombées, dont les yeux pleins de vie me pénétroient d'un affreux regard; et toi, tu étois aussi debout au milieu d'eux, comme le magicien qui présidoit à tous ces enchantements de la mort... Je criois de terreur, et j'appelois Lothario pour me protéger... Tout à coup, — ne ris point de ma chimère! — Je vis ce voile tomber, et, à l'endroit où tu étois placé, j'aperçus Lothario tout en larmes, qui étendoit vers moi ses bras tremblants, et qui me nommoit d'une voix gémissante..... Il est vrai que ce n'étoit point lui tel que je l'ai connu, triste, soucieux et sévère, mais beau d'une céleste bonté! Défait, livide, effaré, il tournoit des yeux sanglants; sa barbe étoit épaisse et hideuse; un rire désespéré, comme celui des démons, erroit sur ses lèvres pâles... Oh! tu ne concevrois jamais ce qu'est devenu Lothario!...

Le voleur paroissoit n'avoir pas entendu Antonia. Il étoit plongé dans un silence profond. Il se leva et marcha dans la chambre à pas précipités, puis il revint vers Antonia et

la contempla long-temps. Ses dents se heurtoient violemment. Une méditation horrible sembloit l'occuper tout entier au point même de ne pas lui laisser discerner l'effroi toujours croissant qu'il inspiroit à son infortunée prisonnière.

Enfin elle se souleva sur son lit, parvint à se soutenir sur ses genoux, et lui cria, les mains croisées en signe de prière :

—Grâce, grâce, pardonne-moi ! ne crains rien de Lothario ; il ne veut point d'Antonia. Je me donnois à lui, et il m'a refusée.—Grâce encore pour cette fois, et je ne t'en parlerai jamais !

Ensuite elle retomba, car ses forces étoient épuisées. Jean Sbogar vola à ses pieds, saisit l'extrémité de la couverture qui l'enveloppoit et qui flottoit jusqu'à terre, y imprima sa bouche avec fureur, et s'enfuit.



XVI.

Force du guerrier, qu'es-tu donc? Tu roules aujourd'hui la bataille devant toi en nuages de poussière. Tes pas sont jonchés de morts, comme les feuilles desséchées marquent pendant la nuit la route d'un spectre. Demain le rêve momentané de la bravoure est fini; ce qui épouvantoit des milliers d'hommes a disparu. Le moucheron, porté sur ses ailes couleur de fumée, chante sur les buissons son hymne de triomphe, et insulte à ta gloire qui n'est plus qu'un vain mot.

Ossian.

XVI.

Il y avoit deux mois qu'Antonia vivoit de cette manière parmi les brigands de Duino, sans que son état eût changé, sans qu'il eût donné d'espérance. Elle avoit

seulement repris quelques forces, et elle aimoit à venir respirer l'air du soir à sa fenêtre sur la mer.

Un jour, aucune des personnes qui la servoient n'avoit paru auprès d'elle. C'étoit la première fois que cela arrivoit; mais elle s'en aperçut à peine. Le bruit du canon qui grondoit aux environs de Duino l'occupa davantage, parce que l'émotion qu'il lui causoit se répétoit souvent. Desirant de voir ses compagnes, elle descendit le grand escalier, parcourut les salles et les vestibules, et trouva le château désert. Le canon se rapprochoit, et chaque coup étoit suivi d'une rumeur semblable à celle de la tempête. Antonia remonta, ouvrit sa fenêtre et regarda la mer. Elle y remarqua un grand nombre de petits bâtiments ou de nacelles pareilles à celles des pêcheurs, qui sembloient cerner le pied de la forteresse.

Toutes ces impressions furent assez vives d'abord, mais elles s'effacèrent promptement. La nuit étoit tombée, l'air étoit serein, les flots tranquilles, le ciel peuplé de myriades d'étoiles resplendissantes, comme dans la nuit où le bateau d'Antonia avoit été arrêté

sur les côtes d'Istrie en sortant des lagunes. Elle prit quelque temps plaisir à le contempler.

Cependant le bruit qu'elle avoit entendu s'augmentoit derrière elle d'une manière menaçante. Elle crut distinguer un cliquetis d'épées, des imprécations, des gémissements, qui faisoient place, de moment en moment, à un silence de mort. Elle étoit trop malheureuse pour craindre, si elle avoit eu l'usage de sa raison, car son sort ne paroissoit pas susceptible de changer en mal; mais elle ne vit dans la catastrophe qui s'annonçoit que le danger de souffrir, et les plaintes qui frappoient son oreille lui donnoient une idée affreuse des douleurs auxquelles elle alloit être exposée.

Les galeries du château n'avoient pas été éclairées, et l'obscurité étoit devenue profonde. Elle s'y engagea cependant, et se glissa le long des murailles ténébreuses, en les suivant de la main. Quand elle fut au haut de l'escalier, elle écouta. Les cours étoient remplies d'hommes d'armes qui parloient confusément.

On ne se battoit plus.

La crosse des fusils résonnoit seule en tombant sur les dalles du pavé.

Tout-à-coup elle entendit un tumulte horrible, au milieu duquel s'élevoit le nom de Jean Sbogar. Un homme poursuivi s'élança dans l'escalier, et passa auprès d'elle comme l'éclair. Quelques flambeaux commençoient à luire sur les premiers degrés. Les baïonnettes se choquoient. Les marches de pierre retentissoient sous les pas des soldats. Antonia courut vers sa chambre; et, en y rentrant, il lui sembla qu'on la nommoit d'une voix sourde.

—Qui m'appelle? dit-elle en tremblant.

— C'est moi, répondit Jean Sbogar, ne t'effraie point. Adieu pour toujours.

Il s'étoit approché de la fenêtre, et déjà la troupe qui étoit à sa recherche remplissoit l'extrémité opposée de la galerie.

Le voleur revint vers Antonia, et la saisit.

— C'est moi, c'est moi, dit-il; adieu pour toujours!

Antonia éprouvoit un sentiment vague d'horreur et de tendresse qu'elle ne comprenoit point.

Sbogar frémissoit.

Il la pressa d'un de ses bras contre son cœur.

— Antonia, chère Antonia! s'écria-t-il; adieu pour toujours! Oh! pour la dernière fois, plus que cette minute dans tous les siècles! Antonia, chère Antonia!

Son voile étoit tombé, mais Antonia ne voyoit point son visage. Elle le touchoit, elle avoit senti le feu de son haleine. Au même instant les lèvres du brigand s'attachèrent aux siennes, et leur imprimèrent un baiser qui répandit dans les sens d'Antonia une ivresse inconnue, une volupté dévorante qui participoit du ciel et de l'enfer.

— Profanation ou sacrilége! dit Sbogar. Tu es ma maîtresse et ma femme, et que le monde périsse maintenant!

En prononçant ces mots, il la déposa sur le degré élevé qui montoit à la fenêtre, et s'élança dans la mer.

Les soldats étoient arrivés avec leurs torches. Ils s'étonnèrent de ne pas voir le voleur, et demandèrent à Antonia si elle l'avoit aperçu.

— Paix, leur dit-elle, en appliquant son doigt sur sa bouche, il est allé le premier au lit nuptial; — et voilà, continua-t-elle en montrant le crêpe qu'il avoit laissé à ses pieds, voilà son présent de noces.

XVII.

Celui que l'ange me fit voir alors étoit monté sur un cheval pâle, et traînoit tous les vivans à sa suite. Il s'appeloit LA MORT.

APOCALYPSE.

XVII.

Les troupes françoises venoient d'entrer dans les provinces vénitiennes. Le premier soin des généraux fut de purger ce pays des brigands qui l'infestoient,

et qui pouvoient devenir pour une armée opposée le plus redoutable auxiliaire. C'est ce motif qui avoit déterminé l'attaque du château de Duino. Presque tous les bandits périrent les armes à la main. On ne put avoir vivants qu'un petit nombre d'entre eux, que des blessures graves venoient de mettre hors de combat ou qui s'étoient précipités dans la mer, et qui devoient avoir été recueillis par ces nacelles qu'Antonia avoit observées. On présumoit que Jean Sbogar se trouveroit parmi eux; mais comme ses traits n'étoient pas connus des brigands eux-mêmes, rien ne pouvoit fixer sur ce point les doutes de leurs vainqueurs. Fitzer, Ziska et la plupart des principaux affidés du capitaine, étoient morts à ses côtés avant qu'il rentrât dans le château.

Les prisonniers furent envoyés à Mantoue pour y être jugés. On préféra cette ville assez éloignée à toute autre, parce qu'elle les mettoit hors de la portée et des tentatives de leurs complices, et que son heureuse position militaire la défendoit d'un coup de main. Antonia y fut conduite dans une voiture séparée.

Son état de démence étant bien manifeste, on la confia dans un hôpital aux soins d'un médecin célèbre par les progrès qu'il avoit fait faire à la connoissance et au traitement de cette triste maladie.

Ses efforts furent couronnés d'un funeste succès. Antonia guérit, et comprit toute l'étendue de son malheur.

Pendant le temps qu'elle avoit passé dans cette maison, elle ne cessa d'être l'objet de ces pieuses sollicitudes dont la religion seule peut enseigner le secret à la charité. A mesure qu'elle s'y étoit fait connoître, et que son esprit dégagé des ténèbres qui l'obscurcissoient avoit repris ce charme liant qui enchaîne le cœur, elle avoit excité autour d'elle, et surtout parmi les saintes filles qui desservoient cet hospice, un sentiment plus doux que la pitié.

Elle étoit aimée.

Comme aucune affection ne la rappeloit dans le monde, et que cet asile paisible étoit désormais tout pour elle, il lui fut aisé de s'accoutumer à l'idée d'y finir sa vie. Un peu plus tard elle auroit été forcée de s'y résoudre.

Quelques démarches pour rentrer dans ses

grands biens restèrent inutiles. Des collatéraux avides, arrivés à la suite de l'armée, avoient fait constater la mort de madame Alberti, avoient supposé la sienne, et s'étoient emparés de son héritage. Ils étoient puissants. Cette spoliation les rendoit riches. Les réclamations d'Antonia ne pouvoient être entendues. Elle n'étoit plus aux yeux des hommes qu'une orpheline sans nom et sans aveu. Ce fut la moindre de ses infortunes, et son cœur ne la ressentit qu'en pensant au bien qu'elle auroit pu faire dans son nouveau genre de vie si elle y avoit apporté les ressources de l'opulence. Ses bijoux suffirent du moins à sa dot et à la distribution des aumônes qui devoient faire connoître aux pauvres qu'il leur étoit venu à l'hôpital de Sainte-Marie une bienfaitrice de plus.

Le jour de sa profession, long-temps retardé à cause de son extrême foiblesse, étoit enfin arrivé, quand deux sbires vinrent la mander au nom de la justice.

L'instruction du procès des brigands étoit achevée. Ils avoient été condamnés à la peine capitale au nombre de quarante, mais rien ne

prouvoit que Jean Sbogar fût parmi eux, et la terreur de ce nom formidable planoit encore sur les provinces vénitiennes, où il pouvoit seul rallier de nouvelles bandes aussi dangereuses que la première.

Dans cette incertitude, on se rappela la jeune fille folle qui avoit été trouvée au château de Duino, et que tous les témoignages s'accordoient à présenter comme le seul objet qui eût jamais attendri l'implacable férocité de Jean Sbogar. On pensa qu'elle le reconnoîtroit sans doute parmi ses complices s'il se trouvoit avec eux, et que son premier mouvement l'indiqueroit d'une manière certaine; c'est pour cela qu'on avoit jugé à propos de la faire placer dans la grande cour des prisons, au moment où les condamnés y passeroient pour la dernière fois.

Antonia étoit revêtue de son habit de noviciat; ses cheveux étoient déjà attachés sous le bandeau des vierges, dont son teint pâle effaçoit la blancheur : deux sœurs hospitalières l'accompagnoient. Presque incapable de se soutenir, elle s'appuyoit sur le bras de l'une d'elles; sa main étoit fixée sur l'épaule de

l'autre, et sa tête retomboit sur sa poitrine.

Bientôt un bruit étrange se fit entendre; c'étoit l'exclamation d'une horrible impatience qui se voyoit enfin satisfaite : elle leva les yeux et crut distinguer quelque chose d'extraordinaire; mais sa vue la servoit mal. Un officier de justice qui s'en aperçut la fit avancer de quelques pas : elle vit plus distinctement, sans comprendre ce qu'elle voyoit; c'étoient des hommes dont le costume hideux la navroit de terreur, et qui s'avançoient sur une seule ligne devant une haie de soldats. Leur pas étoient mesurés, leurs stations fréquentes. A chacun d'eux elle sentoit s'accroître son affreuse inquiétude; enfin elle fut frappée d'une illusion effroyable, et crut retomber en proie au délire dont elle venoit d'être sauvée.

C'étoit lui.

C'étoit ce tableau qui lui avoit inspiré une terreur si profonde à Venise, quand la tête de Lothario apparut dans une glace au-dessus de son schall rouge.

Elle s'avança d'elle-même pour convaincre ou pour détromper ses yeux; sa physionomie avoit le même caractère. Il étoit enveloppé

d'une robe ou d'un manteau de la même couleur.

C'étoit lui.

— Lothario! s'écria-t-elle d'une voix déchirante, en se précipitant vers lui.

Lothario se détourna et la reconnut.

— Lothario ! dit-elle en s'ouvrant un passage au travers des sabres et des baïonnettes, car elle concevoit qu'il alloit mourir.

— Non, non, répondit-il, je suis Jean Sbogar !

— Lothario! Lothario!.....

— Jean Sbogar ! répéta-t-il avec force.

— Jean Sbogar! cria Antonia. O mon Dieu!..... et son cœur se brisa.

Elle étoit par terre, immobile; elle avoit cessé de respirer.

Un des sbires souleva sa tête avec la pointe de son sabre, et lui laissa frapper le pavé en l'abandonnant à son poids.

— Cette jeune fille est morte, dit-il.....

— Morte, reprit Jean Sbogar en la considérant fixement. — Marchons !

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

